This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

Google™ books

https://books.google.com

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

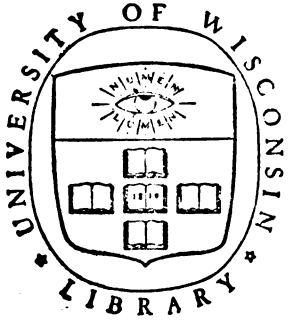
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`



Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

SOCIÉTÉ ROYALE

D'ARRAS.

Digitized by Google

Digitized by Google

MÉMOIRES

DE LA

SOCIÉTÉ ROYALE

D'ARRAS,

POUR L'ENCOURAGEMENT DES SCIENCES,
DES LETTRES ET DES ARTS.

SÉANCE PUBLIQUE

DU 23 AOUT 1824.

ARRAS.

TOPINO, Libraire, rue St.-Aubert.

De l'Imprimerie d'Edmond BOUTRY, Imprimeur
de la Préfecture et de la Société.

1825.

Digitized by Google

Digitized by Google

AP
A165
L45
7-8
AP 1016824
.A165
D102
7-8

MÉMOIRES.

SÉANCE PUBLIQUE

DU 26 AOUT 1824.

DISCOURS D'OUVERTURE

PAR M.r LALLART, PRÉSIDENT.

MESSIEURS,

BIEN peu d'années sont écoulées depuis que vous avez pu rentrer dans la belle et utile carrière que l'ancienne Académie d'Arras parcourait avec tant de zèle; et comme dans le développement général de la prospérité publique, ce n'est ordinairement qu'après de longs intervalles de tems que l'on peut connaître tous les résultats d'une

Digitized by Google

institution en particulier, il serait je crois prématuré d'entreprendre aujourd'hui de déterminer le degré d'influence que la Société Royale d'Arras a exercé sur le principal objet de ses travaux, c'est-à-dire, sur les progrès des lettres, des sciences et des arts dans la partie du royaume que nous habitons.

Si même cette investigation était possible, je croirais encore, Messieurs, suivre vos désirs en m'en abstenant, car je sais que rien dans vos travaux ne se rapporte à vous-mêmes, que c'est entièrement pour l'avantage de notre pays que vous les avez entrepris et que pourvu que ce noble but soit atteint, tous vos désirs seront accomplis. Mais du moins il est possible, et peut-être il ne sera pas sans utilité de chercher, en rappelant quelques-uns des vœux que vous avez formés, si les résultats ont justifié vos espérances.

Dans un département aussi agricole que le notre, il était naturel que votre attention se portât particulièrement sur le premier, le plus utile des arts, et vous avez indiqué et provoqué les améliorations dont notre agriculture est susceptible; plusieurs fois vous avez insisté sur celles qui vous paraissaient les plus importantes, car en toutes choses, mais surtout en agriculture, ce n'est qu'en répétant souvent et longtems les

Digitized by Google

vérités utiles, qu'on parvient à les faire sortir du cercle vague et bien souvent stérile des théories et des systêmes pour les faire admettre dans la pratique.

La suppression, ou du moins la diminution des jachères, objet tant recommandé par les meilleurs agronomes, le perfectionnement des engrais, l'introduction de nouveaux genres de culture, enfin la suppression des couvertures en matières combustibles, suppression si puissamment encouragée par les autorités supérieures de ce département; telles sont, Messieurs, les principales questions dont vous avez provoqué l'examen et quoique par la nature même de ces questions, l'expérience et surtout une expérience longtems continuée puisse seule démontrer l'utilité des solutions qui ont été présentées, on doit reconnaître dès-à-présent que plusieurs des mémoires que vous avez reçus contenaient des observations dont la publication n'a pu être que très-utile et dont il y a tout lieu de croire que leur application offrirait de grands avantages à nos cultivateurs.

S'il était possible qu'il y eut encore des doutes sur la nécessité d'une longue persévérance dans les essais faits pour le perfectionnement des arts et surtout de l'agriculture; s'il fallait de nouvelles

Digitized by Google

preuves d'une vérité déjà si bien démontrée, nous en trouverions de bien grandes dans l'accroissement que prend en ce moment un genre de culture qui pendant lougtems fut presque inapperçu. Il vous souvient, Messieurs, du peu de faveur qu'obtenait, il y a quelques années, la culture de la betterave : alors une seule fabrique existait dans ce pays, et celui de nos collègues qui a donné de si grands et si heureux développemens à cet établissement avait à lutter à la fois contre tous les genres de préventions, depuis celles du cultivateur qui craignait de détériorer sa terre en y semant des betteraves, jusqu'à celles du consommateur qui se refusait à croire qu'il y eut identité de qualité entre le sucre indigène et celui des colonies. Aujourd'hui cependant nous voyons les préventions dissipées ; de nouvelles fabriques s'élèvent avec les espérances de succès les mieux fondées, et la culture de la betterave prend dans notre pays une extension dont on ne peut prévoir la limite.

En même tems que vous vous occupiez de l'agriculture, vous portiez votre attention sur les arts qui en employent les produits, notamment sur la fabrication des huiles de graines et vous provoquiez la recherche des améliorations dont elle vous paraissait susceptible. Sur ce point,

Digitized by Google

Messieurs, vous avez à regretter qu'il n'ait pas été jusqu'à présent complétement répondu à votre appel ; il est bien à craindre que nous ne comptions trop sur la continuation de notre ancienne prospérité ; cependant nous ne devons pas nous dissimuler que le tems n'est plus où la culture des graines à huile était le partage exclusif du nord de la France et que nous avons le plus grand intérêt à chercher, dans le perfectionnement de la fabrication et dans la diminution de ses frais, une compensation aux avantages que d'autres parties du royaume obtiendront peut-être de leur situation et de leur climat.

Nous pourrions à cette occasion citer bien des exemples de branches d'industrie qui, après avoir fait pendant longtems la prospérité d'un pays, lui ont été complétement enlevées, soit par un pays rival et plus heureux, soit par le cours des événemens politiques.

C'est ainsi que la culture, autrefois si importaute de la garance, a complétement cessé dans notre province et que l'histoire seule a conservé le souvenir de divers genres de tissus que la ville d'Arras a fourni pendant longtems à toute l'Europe.

Et sans chercher des exemples dans les tems anciens, nous en avons malheureusement de bien

Digitized by Google

frappans sous les yeux ; on sait que beaucoup d'habitans de la ville d'Arras trouvaient dans la fabrication des dentelles un moyen d'existence qu'ils croyaient assuré pour toujours : et voilà que la découverte d'un tissu imitant la dentelle et que l'on peut vendre à très-bas prix est venu depuis peu d'années changer toute cette branche de commerce et frapper notre ancienne fabrique de dentelles d'un désavantage, qui avec le tems, pourra la paralyser entièrement, si quelque changement dans ses élémens, ne vient pas la mettre à même de soutenir cette redoutable concurrence.

C'est principalement, Messieurs, à ceux qui, ainsi que vous, ont consacré leurs travaux à l'utilité publique qu'il appartient, dans les circonstances que je viens de signaler, d'appeler l'attention de leurs concitoyens sur les branches de leur industrie qui ont besoin d'être soutenues, de chercher et de leur indiquer, soit les améliorations dont elles sont susceptibles, soit même les nouveaux genres de produits qui pourraient remplacer ceux qui n'offrent plus d'avantage ; et les mémoires que vous avez publiés depuis que la Société a repris ses travaux, prouvent toute l'importance que vous avez mise à cette partie de vos attributions.

Digitized by Google

En rappelant ainsi, Messieurs, l'intérêt que vous portez à la prospérité locale des arts et de l'industrie, je suis loin de méconnaître l'intérêt bien plus grand encore que vous prenez aux sciences en général : je sais trop que c'est à leurs immenses progrès, et surtout à la substitution de la clarté de leurs principes et de l'exactitude de leurs méthodes, aux aveugles routines que l'on suivait auparavant, que nous devons le haut point de perfection auquel plusieurs arts sont parvenus.

Ne sait-on pas d'ailleurs que toutes les connaissances forment comme un seul faisceau, que toutes se soutiennent, et que ce qui influe sur l'une d'elles réagit souvent sur celles qui en paraissent le plus éloignées.

Aussi voyons-nous que bien que les arts industriels aient dû paraître d'une utilité plus immédiate et plus générale, il est cependant arrivé presque toujours que leur perfectionnement n'a fait que suivre les progrès des sciences et des lettres : toujours on a vu le développement des plus belles qualités de l'esprit et de l'imagination accompagner la marche de la civilisation, adoucir les mœurs des peuples et créer leurs premières lois, les porter aux grandes actions dans les tems de prospérité, les con-

Digitized by Google

soler dans la mauvaise fortune par le souvenir de leur ancienne gloire, enfin avoir dans tous les tems la plus haute influence sur les destinées des nations.

Si, quittant ces considérations générales, nous portons nos regards sur la situation actuelle de presque toute l'Europe, si nous observons que dans l'état général de paix qui règne autour de nous tout marche rapidement vers le perfectionnement des sciences et des arts, nous trouverons dans le desir de voir notre belle patrie rester à la tête de la civilisation de nouveaux motifs de souhaiter que tout ce qui peut y concourir soit favorisé.

Vous continuerez, Messieurs, d'y contribuer autant qu'il est en vous, et toujours vous vous efforcerez de seconder les vues grandes et bienfaisantes de celui à qui nous devons cette paix si nécessaire aux arts, du Monarque dont toutes les pensées sont dirigées vers le bonheur de la France et dont la haute sagesse apprécie tout ce qu'on peut espérer dans ce beau et noble but des encouragemens donnés aux sciences, aux lettres et aux arts.

Digitized by Google

RAPPORT

SUR

LES TRAVAUX DE LA SOCIÉTÉ

PAR

M.r T. CORNILLE, SECRÉTAIRE PERPÉTUEL.

MESSIEURS,

APPELÉ à rendre compte des travaux de la Société pendant l'année qui vient de s'écouler, je remplirai ce devoir, sinon avec le talent que vous auriez le droit d'attendre, du moins, avec le zèle qu'inspire le plus vif intérêt pour tout ce qui est utile et peut contribuer au bonheur des hommes.

Les sciences, les lettres et les arts sont tour-à-tour l'objet de vos méditations et de votre sollicitude. Vos travaux dans ces différens genres n'ont été ni moins variés ni moins utiles que ceux des années précédentes; j'espère être assez heureux pour en offrir la preuve par l'analyse suivante.

Digitized by Google

I.ere PARTIE. — SCIENCES.

PHYSIOLOGIE.

Il y a deux ans que M.r Derheims, membre correspondant, vous a adressé une notice sur les sang-sues dont nous avons rendu compte. Depuis, et tout récemment, il a rédigé quelques considérations physiologiques sur ces anelides et la manière de les conserver. Dans le nouveau mémoire qui fait suite à la notice, M.r Derheims s'est attaché d'abord à décrire quelques-uns des points d'anatomie sur lesquels nous n'avions jusqu'à ce jour que des données vagues, ensuite à déterminer les fonctions principales de ceux des organes des sang-sues auxquels on a, dit-il, assigné des propriétés qui n'existent pas et une sensibilité tout-à-fait illusoire.

PHYSIQUE.

Le même collègue vous a fait également hommage cette année d'un autre mémoire intitulé : *Considérations sur une Anomalie que présentent les propriétés du Calorique.* Il a cherché dans cet écrit à expliquer la cause pour laquelle on peut appliquer la main sans se brûler sur l'extérieur du fond d'un vase qui contient de l'eau en ébulition.

Digitized by Google

Les idées de M.r Derheims ont paru très-ingénieuses à la commission chargée par vous d'examiner son mémoire, mais il paraît plus probable que l'effet qui y a donné lieu est dû à une autre cause que M.r Terninck vous a déduite.

M.r Terninck vous a aussi donné sur un effet électrique assez singulier et plusieurs fois remarqué dans cette ville, une explication très-plausible et satisfaisante.

MÉTÉOROLOGIE.

Un tableau d'observations météorologiques suivies et raisonnées vous a été remis chaque mois par M.r Demissy ; des remarques particulières sur les faits les plus intéressans y ont été jointes; depuis longtems vous avez reconnu et apprécié le mérite ainsi que les avantages de ce genre et de ce mode d'observations, et en avez témoigné votre reconnaissance au collègue qui s'empresse de vous les offrir.

MÉDECINE.

Plusieurs communes de cet arrondissement ont été désolées en 1822 et 1823 par une maladie épidémique des plus désastreuses ; le croup y régnait et portait le désespoir dans les familles.

Déjà à Courcelles-le-Comte et à Rocquigny

Digitized by Google

près des trois quarts des enfans malades avaient succombé, MM. Leviez et Mouronval furent alors appelés pour porter les secours de leur art.

Le traitement qu'ils employèrent fut couronné des plus heureux effets ; à Rocquigny et à Riencourt pas un seul enfant ne périt lorsqu'ils furent appelés dans le début de la maladie.

C'était peu pour ces médecins d'avoir consacré leurs veilles à chasser ce fléau redoutable ; persuadés que la médecine s'éclaire surtout par les observations, ils se sont appliqués à rédiger un mémoire qui renferme un grand nombre de celles que cette épidémie leur a fourni l'occasion de recueillir.

Dans ce mémoire où nous avons puisé les faits que nous venons de signaler, les auteurs ont décri avec soin les symptômes, la marche, la complication, la durée et la terminaison des maladies ainsi que le traitement employé dans chacune d'elles.

L'humanité se console en apprenant que le croup, qui jadis faisait des ravages si terribles, est enfin mieux connu, et que pris à tems, il peut cesser de devenir dangereux. Pourquoi n'en est-il pas encore de même d'une autre maladie mille fois plus affreuse qui a fourni à M.r Mercier l'occasion de faire un rapport juste-

Digitized by Google

ment apprécié par l'autorité supérieure. Ce rapport est relatif à l'hydrophobie : un spécifique a été annoncé il y a plus d'un an par le docteur Marochetti dans un écrit intitulé : *Indices certains pour reconnaître l'existence du virus hydrophobique et moyens d'en prévenir le développement en en détruisant le germe :* c'est sur cet écrit, sur les observations et moyens qu'il indique que M.r Mercier a fait le rapport dont nous parlons ; il y a inséré des réflexions générales qui ont pour objet de n'exposer personne à se repentir d'avoir trop compté sur un traitement que l'expérience n'a pu encore confirmer chez nous, et qu'il n'est cependant pas permis de négliger ; car dans une maladie semblable rien ne peut-être indifférent, tous les faits doivent être recueillis, un simple indice peut quelquefois provoquer une grande découverte.

Vous devez également à M.r Mercier une analyse raisonnée de deux ouvrages de M.r Salgues : le 1.er traite de la douleur considérée sous le point de vue de son utilité en médecine. Le 2.e est une hygiène des vieillards ; notre collègue ne s'est pas borné à un simple extrait, il a voulu faire apprécier le juste mérite des productions de M.r Salgues et pour cela il les a examinées dans toutes leurs parties ; sur chacune d'elles il a fait les observa-

Digitized by Google

tions que ses connaissances et la pratique lui ont suggérées ; cette analyse a ce précieux avantage quelle fait connaître les erreurs qui peuvent exister et indique les omissions échappées à l'auteur ; la critique ne s'y trouve nulle part et l'occasion d'un éloge est toujours saisie avec empressement.

Je dois maintenant vous parler du nouveau traité de matière médicale de M.r Barbier, membre correspondant : cet ouvrage au fond est le même que celui précédemment imprimé ; mais il renferme tant de changemens et d'additions notables qu'il ajoute considérablement au mérite du premier qui déjà était considéré comme un des plus beaux monumens de la science, et avait par sa réputation placé l'auteur au rang des médecins dont notre âge s'honore le plus.

Si la médecine, considérée comme moyen de guérir ou de prévenir les maladies est une science précieuse et indispensable dans l'état actuel de de nos besoins, elle n'est pas moins utile, moins nécessaire pour empêcher quelquefois des maux plus grands et plus terribles ; c'est encore elle qui dans sa partie législative vient éclairer la justice et l'aider à distinguer l'innocent du coupable.

M.r Desdigneulle l'a envisagée sous ce point

Digitized by Google

de vue dans ces considérations médico-légales et un rapport qu'il vous a envoyé sur un infanticide commis dans l'arrondissement de Saint-Omer ; je craindrais d'attrister cette séance si j'entrais dans aucun des détails qui s'y trouvent.

M.r Duchateau vous a donné lecture d'une observation relative à une pierre tombée de l'utérus d'une vieille femme ; la grosseur de la pierre et les circonstances qui s'y rattachent, donnent un nouveau dégré d'intérêt à cette observation et la rendent encore plus extraordinaire.

Le même collègue vous a remis quelques notes et remarques sur différens objets trouvés dans les marais de Biache à la profondeur de 12 pieds ; tels qu'un cylindre formé de matière calcaire très-dure ayant un pied et demi de diamètre ; un squelette d'enfant de dix à douze ans ; des dents de cheval, quelques morceaux de cornes de cerfs et deux étriers en fer doré, dont l'un parfaitement conservé ; ce dernier a été mis sous les yeux de la Société.

LÉGISLATION.

La législation sur les places de guerre a été pour M.r Allent, membre honoraire, le sujet d'un travail auquel il a donné le titre d'analyse et dont il vous a fait hommage.

Digitized by Google

Personne ne pouvait traiter cette importante matière avec plus d'érudition et de sagacité que l'auteur de l'histoire du corps royal du génie ; c'est ce que vous avez aisément reconnu après avoir entendu la lecture de cette analyse.

M.r Allent procédant avec la méthode la plus sûre a examiné d'abord les règles qui dans l'état de paix régissent :

1.° L'établissement des forteresses.

2.° Le terrein militaire appartenant à l'État.

3.° Les servitudes imposées à la propriété pour la défense de l'État.

4.° Le service et la police des places en ce qui intéresse l'autorité civile et les particuliers.

Il a indiqué ensuite les modifications que ces règles éprouvent, quand les forteresses passent de l'état de paix à l'état de guerre et à l'état de siège.

La connaissance de cette législation n'est pas seulement indispensable à l'autorité militaire, elle est encore utile et même nécessaire aux habitans des places de guerre, puisqu'elle leur impose des charges réelles et personnelles et grève leurs propriétés de servitudes qui varient selon l'état de paix, de guerre ou de siège.

Cependant il est peu des particuliers qu'elle

Digitized by Google

intéresse si essentiellement qui n'y soient presque étrangers, par le motif sans doute que les élémens qui la composent sont épars et difficiles à saisir.

L'analyse de M. Allent leur offre une instruction facile et satisfaisante. Si elle ne dispense pas absolument le magistrat et le jurisconsulte de recourir quelquefois au texte des lois et des réglemens; elle aura toujours pour eux le précieux avantage de leur indiquer les sources, l'objet et l'esprit des règles ainsi que leurs rapports avec le reste de la législation.

M. Lepasquier, membre correspondant, est auteur d'un traité sur la législation de la vaine pâture

Le but de cet écrit qui a déjà été livré au public est de retracer, au moyen d'un rapprochement étudié, les lois et les divers actes du gouvernement qui forment l'ensemble de la législation sur cette matière.

L'ouvrage de M. Lepasquier obtiendra sans doute pour résultat de prévenir désormais des contestations qui pouvaient être d'autant plus fréquentes, que les règles qui constituent les droits de vaine pâture et de parcours et qui varient suivant les localités, étaient généralement peu connues et même assez difficiles à déterminer.

Digitized by Google

II.e PARTIE. — LETTRES.

Si vous êtes obligés de faire part à vos concitoyens des secours qu'ils attendent de vous, sous le rapport des sciences, vous leur devez aussi le tribut d'un autre genre : je veux parler des lettres.

Parmi les connaissances humaines, elles tiennent de si près à notre éducation première, et sont fondées sur un ordre de choses si réel, qu'il est impossible d'en méconnaître l'importance, et l'utilité toute morale ; aussi les hommes éclairés de tous les siècles leur ont toujours donné une véritable suprématie.

Puisqu'il en est ainsi, comment auriez-vous pu ne pas chercher à faire naître quelques productions de ce genre, et ne pas accueillir avec empressement celles qui vous ont été offertes.

Celles dont je parlerai d'abord ont pour but l'histoire de notre ancienne province.

Un travail sous ce rapport a été médité, commencé et suivi par la Société, chacun de ses membres se plait à lui faire part du résultat de ses recherches.

Mais ce travail pour atteindre le but que vous vous proposez, ne peut s'effectuer qu'avec beaucoup de précaution et de discernement; il ne s'agit

Digitized by Google

pas seulement de lire et d'extraire, il faut apprécier le mérite des lectures, et se livrer à une saine critique ; il faut vérifier, comparer les faits, et ne les admettre qu'après en avoir reconnu la véracité, ou du moins la plus grande probabilité ; persuadés qu'un travail de cette nature exige de l'étude et ne peut s'ordonner qu'avec une sage lenteur, vous avez peu pressé ceux de nos collègues que vous en avez chargés.

Cependant plusieurs rapports sur des sujets différens vous ont été lus et remis.

Cependant aussi vous avez obtenu un mémoire fort étendu relatif au siége d'Arras en 1654. Vous le devez aux recherches de M. Charles Buissart ; il a dû vous intéresser d'une manière toute particulière, d'abord parce qu'il renferme des faits peu connus ; ensuite parce qu'il a un trait direct à notre ville, à sa délivrance, et rappelle dans des détails circonstanciés le jour où nos ancêtres ont su défendre et mériter le titre de Français, qu'inutilement depuis on aurait cherché à leur ravir.

La lecture qui sera faite dans cette séance d'une partie de ce mémoire doit me priver du plaisir d'en parler plus longuement.

Vous avez obtenu encore des observations critiques sur différens ouvrages qui traitent de

Digitized by Google

l'Artois. On y a rappelé avec satisfaction que nos ancêtres formaient une nation distinguée chez les Belges, qu'ils ont donné, dès les premiers tems, leur nom à une contrée de la Grande-Bretagne, se sont attirés par la sagesse de leur gouvernement l'estime et l'amitié de Jules César, et ont conservé à travers les siècles et les événemens les plus étonnans, la meilleure forme d'administration qu'il y ait eu alors en France.

On y a rappelé encore que dans leur capitale s'était exercée l'industrie d'un peuple nombreux, industrie qui brilla à Rome, dans les magnifiques palais des ducs de Bourgogne et jusques dans les sérails somptueux des empereurs ottomans.

Par les développemens de tant de faits remarquables on est conduit à l'éclaircissement de ces usages, de ces priviléges antiques qui étaient inhérens à la constitution de l'Artois et formaient des avantages précieux dont cette province s'est vue peu-à-peu dépouillée par des entreprises fondées sur l'intérêt personnel.

Un écrit d'un autre genre est dû à notre correspondant, M.r Leglai; voulant éclaircir l'incertitude qui régnait encore sur le véritable emplacement d'Hermoniacum, station romaine située dans le Cambrésis et dont il est fait seulement mention dans la carte Théodosienne ou

Digitized by Google

de Peutinger, M.r Leglai a fait une notice sur ce point de géographie ancienne, il y est parvenu à prouver d'une manière qui paraît incontestable que cette station romaine se trouvait sur le tertre qui existe près de Clair-Ménage, au confluent des deux petites rivières, l'Herpie et l'Escalion; il fonde particulièrement cette opinion sur des fouilles récemment effectuées sur le terrein où l'on présumait que devait être Hermoniacum, et qui ont fait découvrir les débris d'une toiture reconnue comme construction romaine; 200 médailles environ dont la plupart des 3.e et 4.e sciècles de notre ère; une quantité de fragmens de vases et d'armes; des ferrures de toute espèce; plusieurs objets appartenant à la toilette des dames et enfin deux statuettes en bronze qui portent un véritable caractère d'antiquité.

Poésie.

Je vais maintenant vous entretenir d'objets moins sérieux, mais qui, parce qu'ils sont plus agréables, n'en sont pas moins d'une utilité réelle.

Je rappelerai d'abord le poëme composé par M.r Burgau, sur la philantropie. M.r Sauvage vous en a fait un rapport si favorable que vous avez consacré plusieurs séances à en entendre la lecture, ainsi que les remarques critiques auxquelles il a donné lieu.

Digitized by Google

M.r Burgau vous a encore adressé un poëme inédit sur l'agriculture à perfectionner dans le ci-devant Calaisis avec des notes instructives assez étendues.

Ce poëme est consacré à donner aux cultivateurs des conseils sur les différens moyens de richesse que la nature et l'industrie leur offrent. L'auteur pose en principe que l'art doit guider les travaux du cultivateur, voici comme il s'exprime à ce sujet :

« Tout prospère au flambeau d'une sage culture,
» Le soc industrieux fait naître avec usure
» Sur un terrein ingrat d'abondantes moissons ;
» Le génie enrichit les stériles vallons,
» Tandis qu'avec effort l'indocile ignorance
« Glane en un champ fécond la honte et l'indigence.

Il indique ensuite différens genres de culture et les changemens heureux qu'il est possible d'apporter, soit dans la nature du sol, soit dans les produits. Il cite l'exemple de MM. Mouron et Thélu qui, par de sages travaux agricoles, ont rendu à la culture des terreins immenses qui étaient perdus pour elle.

Après s'être récrié avec force contre les déboisemens, il donne les moyens d'y remédier

Digitized by Google

pour l'avenir, et termine en adressant à la ville de Calais les vers suivans :

» Calais, reçois les vœux d'une muse étrangère,
» Permets-lui d'attacher sa guirlande légère
» Aux lauriers moissonnés par tes braves ayeux ;
» Aux monumens offerts à tes fils généreux.
» Ces héros qui bravant une mer en furie,
» Pour des infortunés dévouèrent leur vie,
» N'ont point d'un bras guerrier conquis dans les combats
» La gloire d'un grand nom, l'honneur d'un beau trépas,
» Mais les cœurs attendris rediront leur histoire.
» Tes murailles déjà conservent leur mémoire.
» Cité qui les vis naître, asile respecté,
» Où triomphe, où sourit la tendre humanité,
» Que j'aime à reposer sous ton ciel sans nuage
» Mes regards fatigués par de sanglans orages.

Vous devez à M. Cot deux morceaux de poésie : le 1.er est une élégie; un passage pris au hasard le fera mieux apprécier qu'un éloge même.

» Sous le beau ciel de la Provence,
» Dans ce pays où de l'Amour
» Plus que partout on ressent l'influence,
» Un vieux Seigneur avait sa cour,
» Auprès de lui charmant encore sa vie,
» Et du chateau faisant tous les honneurs,

Digitized by Google

» Vivait sa fille et jeune et si jolie,
» Son seul regard enivrait tous les cœurs,
» Par ses accents l'ame était attendrie :
» Telle l'on voit, dérobant ses attraits,
» Dans nos vergers briller la fleur modeste ;
» Telle en cachant la moitié de ses traits
» La jeune Emma faisait penser le reste.

Le 2.e morceau est une traduction de la 3.e églogue de Virgile. Personne n'ignore combien ce genre de poésie est ingrat et présente d'écueils; M. Cot a prouvé que ces difficultés n'ont pas dû le décourager ; voici la manière heureuse dont il traduit les vers par lesquels Palémon engage les jeunes bergers à chanter :

» Chantez, jeunes bergers, nous sommes sous l'ombrage,
» Déjà tout s'embellit dans le riant bocage ;
» Tous les prés sont fleuris, tous les arbres sont verts.
» Damète, le premier fais entendre tes vers,
» Ménalque te suivra ; les muses attentives
» Aiment les doux combats de vos chansons naïves.

M. Pelet, d'Epinal, de son côté a voulu enrichir ces travaux par l'envoi d'un recueil de poésies inédites.

On y remarque d'abord une ode à M. Delamartine dont quelques strophes seront lues dans cette séance.

Digitized by Google

Ensuite une épître à M. Colin, professeur de philosophie. Le morceau qui suit suffira pour donner une juste idée des pensées et du stile.

» Les sages, l'univers j'ai tout vu par mes yeux ;
» J'ai pesé l'océan et la splendeur des cieux,
» Et des globes sans fin perçant les sombres voiles,
» Je l'ai cherché ce Dieu par delà les étoiles ;
» Sceptique audacieux j'osai plus que n'osa
» Dans ses hardis calculs Lucrèce ou Spinosa ;
» Emule des Buffons, rival des Zoroastres,
» J'ai médité l'insecte et la tombe et les astres.
» Et suivant dans leur vol Neuwton et Cassini,
» De l'espace et du tems mesuré l'infini.
» Oh ! comme tourmenté de l'énigme du monde,
» J'aimais à m'enfoncer dans cette nuit profonde !
» Désertant les cités, tumultueux réduit,
» Souvent sur le rocher, j'entrevoyais la nuit,
» Et l'esprit dégagé des vapeurs de la terre,
» Sans cesse je rodais autour du grand mystère.

On remarque encore dans ce recueil une pièce de poésie d'un genre tout opposé et dans lequel M. Pelet a également bien réussi, c'est une épître adressée à une demoiselle âgée de 19 ans, atteinte d'une cécité complette depuis sa 1.re année, j'en rappellerai quelques vers.

Digitized by Google

» Eh quoi, trop déplorable Adèle,
» Presqu'au sortir de ton berceau
» La nature envers toi cruelle,
» Couvrit d'une nuit éternelle
» De tes yeux le double flambeau ;
» Ainsi donc quand l'amant de Flore
» Dans nos campagnes de retour,
» De mille fleurs qu'il fait éclore
» Et qu'il éveille dès l'aurore,
» Embellit les champs d'alentour,
» Que par lui naissent tour à tour
» Le myrte cher au troubadour,
» Ou la rose qui se colore
» Du fard pudique de l'Amour ;
» Las ! pour tes yeux fermés au jour
» Le printems est la nuit encore.

Un autre membre vous a aussi payé son tribut poétique : M. le baron d'Ordre est auteur d'une pièce intitulée le Soldat Français en Egypte; il en sera donné lecture dans cette séance.

Je terminerai cette partie de mon analyse en vous parlant du petit poëme dont M. Yves Duprés, instituteur à Arras, vous a fait hommage et qui a pour titre : Louis XVIII décernant des médailles à l'industrie française.

Vous en avez entendu la lecture avec intérêt,

Digitized by Google

et vous vous plaisez à donner à l'auteur les encouragemens que son zèle et ses efforts méritent.

Pour répondre au désir que vous avez manifesté, j'en citerai deux passages.

Voici le début :

» Muses, transportez-moi près de ces bords fleuris
» Où tous les arts ensemble ont disputé le prix ;
» Déroulez à mes yeux ce riche sanctuaire
» Où le lin et la soie, où la laine legère,
» Transformés maintenant en tissus précieux,
» Retracent à l'envie l'azur brillant des cieux.

Le poète après ce début donnant essor à son imagination, entre dans quelques détails et dit :

» Sous un dais ombragé de la couleur chérie,
» Le Nestor des Bourbons fait asseoir l'Industrie,
» De ses royales mains les bienfaits vont jaillir.
» Vous, qui les méritez, venez les recueillir.
» Le premier qui s'avance est un vieillard modeste,
» Ses yeux sont animés d'un feu pur et céleste ;
» Tout semble autour de lui respirer le bonheur
» D'une classe innombrable il est le protecteur,
» Aussi la juste voix de la reconnaissance
» A son prince adoré l'a désigné d'avance.

. . . . . .

. . . . . .

Digitized by Google

» Quel autre sur ses pas attire nos regards ?
» Il a porté longtems le bouclier de Mars ;
» Son front cicatrisé porte encore l'empreinte
» D'un cœur inaccessible à l'injure, à la crainte ;
» Sur son sein brille aussi l'étoile des héros,
» Titre noble et sacré de ses mâles travaux ;
» Après avoir servi le Roi de son épée
» De l'étude des arts son ame est occupée.

III.e PARTIE. — AGRICULTURE.

On peut appeler l'agriculture la manufacture générale des subsistances de l'homme. Tout a été dit sur son importance, sur son immense utilité; elle partage avec l'industrie et le commerce le précieux avantage de contribuer puissamment à la prospérité de l'état.

Quoique l'art agricole ait fait depuis quelques années des progrès sensibles : quoique vous fassiez chaque jour des efforts pour hater leurs heureux effets, vous êtes encore en présence des obstacles les plus difficiles à surmonter; vous avez à vaincre cette formidable puissance de l'habitude, cette mère de la présomption et de la routine, qui rejette et les nouvelles méthodes, et les nouvelles cultures.

Voulant en triompher par l'instruction et l'exemple, vous n'avez pas attendu, cette année,

Digitized by Google

que le gouvernement comprit la société dans la distribution annuelle des semences et graines du Jardin du Roi; vous avez devancé cette distribution et obtenu 126 espèces de graines que vous vous êtes plu à essayer de faire fertiliser dans ce pays.

Nous ne pouvons encore aujourd'hui en indiquer le résultat, c'est seulement sur celui des essais antérieurs qu'il est possible de fixer en cet instant l'attention publique.

Plusieurs membres de la société vous ont fait à cet égard des rapports écrits.

Ainsi, MM. Duhays, Leviez, Harbaville, Duchateau, le baron de Seret, Deschamps et d'autres collègues vous ont soumis l'apperçu de leurs expériences particulières.

Ainsi de son côté M. Petit, cultivateur à St.-Nicolas-les-Arras, dont le talent égale le zèle, vous a fait hommage d'un mémoire contenant des observations détaillées sur chacun de ses essais.

Vous n'exigerez pas sans doute que j'énumère tous les faits mentionnés dans ces différens rapports; ce travail serait fastidieux et n'aurait pas le but d'utilité que vous vous proposez uniquement; je dois donc me borner à annoncer que les dernières expériences sont venues confirmer celles antérieures; que les graminées dont vous

Digitized by Google

comptiez pouvoir introduire la culture dans ce département ont généralement bien réussi et qu'il ne peut plus s'élever de doute sur les avantages que les cultivateurs pourraient en retirer d'abord par l'abondance des récoltes, ensuite par la bonté des grains.

Mais, au premier rang de ces graminées, il faut placer sans doute l'avoine de Pensylvanie dont l'expérience de plusieurs années garantit d'avance et la réussite et l'utilité; il faut y placer sur-tout l'orge en évantail bien préférable aux autres sortes d'orge soit d'hiver, soit de mars, parce qu'elle n'exige pas que la terre soit aussi bien préparée par des labours antérieurs à l'ensemencement; parce qu'elle demande beaucoup moins d'engrais; parce qu'enfin elle produit un grain plus fort et à volume égal plus pesant que celui de l'orge de mars.

Je dois aussi vous entretenir des essais que vous avez faits pour la première fois cette année, tels que de l'Hordeum Sibericum; Hedysarum Flexuosum; Althæa Cannabina; Vicia Bengalis; Linum Alpinum; Sida Abuliton, et une foule d'autres; mais quelqu'espérance que vous en puissiez déjà concevoir, il faut reconnaître qu'il ne s'agit encore que de l'expérience d'une seule année, et comme votre premier soin est de ne rien livrer au hasard, il faut, avant de

Digitized by Google

signaler ces nouvelles cultures ; attendre que des expériences réitérées confirment le résultat des premières.

C'est peu des nouvelles cultures ; c'est peu aussi des nouvelles méthodes, si l'on néglige les moyens de conserver, de rendre à la terre tout son suc, toute sa force première, il faut des engrais, il s'agit de les bien connaître, de les bien employer.

Il en est un tout puissant sur lequel vous avez ouvert un concours en 1821, en proposant ce sujet de prix, en ces termes : *de la chaux considérée comme engrais des terres.*

Ce sujet qui ne fut pas traité alors, vient de l'être dans un mémoire lu à la société d'agriculture de Mont-Brisson.

Après avoir pris connaissance de ce mémoire et entendu le rapport fait par l'un de nos collègues, vous avez mieux apprécié encore toute l'importance du sujet précédemment mis au concours.

En effet il vous a été démontré que de toutes les substances fertilisantes, la chaux doit être considérée comme l'une de celles dont la vertu est la plus efficace et la plus puissante, soit qu'on l'employe comme amendement, soit qu'on l'emploie comme engrais, qu'elle est convenable

Digitized by Google

à toutes les espèces de terres; utile à toutes les céréales sans exception, aux plantes fourragères et particulièrement au trèfle; qu'elle seule a, dans plusieurs localités, la propriété de faire prospérer; qu'elle est précieuse pour les prairies naturelles, mais sur-tout pour les herbages dans lesquels son emploi donne au pâturage une saveur qui attire les bestiaux, et enfin propre à favoriser la végétation des arbres tant fruitiers que forestiers.

Après cet exposé, on vous a entretenu des détails relatifs aux divers moyens de préparer la chaux et de l'employer selon les différens terreins et les différentes espèces de cultures; on y a ajouté quelques exemples de ses effets, quelques notions et idées particulières tant sur la manière d'en tirer le meilleur parti possible que sur les inconvéniens qui pourraient résulter de la négligence et du peu de soins qu'on apporterait dans son choix et son application, ou enfin de l'excès qu'on en pourrait faire.

Avec les engrais de toute espèce qu'il est si facile d'obtenir, avec une culture réfléchie et la persévérance, il est peu de succès que le cultivateur instruit ne puisse tenter et espérer.

A cette occasion je vous rappellerai les détails vraiment curieux qui vous ont été fournis par

Digitized by Google

l'un de nos collègues sur le Phorminum Tenax, ou lin de la nouvelle Zélande, sur la germination particulière de ces graines et leur culture. Ces détails ont été extraits d'un mémoire de M. Gillet de Laumont.

Des difficultés sans nombre, vous a t-il dit, semblaient se multiplier pour acclimater en France cette plante dont on avait obtenu des fils qui surpassaient de moitié en force et en extensité ceux que l'on tire des tiges de chanvre, mais les premiers possesseurs de ces graines n'ont voulu voir dans cette culture que les avantages qui devaient en résulter pour la marine, la guerre, l'artillerie, les portes, les mines et les arts : ils se sont alors livrés à d'heureux essais, et aujourd'hui on n'a plus de doute sur la possibilité d'acclimater en France cette plante précieuse.

Économie rurale.

M.r Legavrian animé par l'encouragement que vous lui avez donné, a travaillé au perfectionnement et à la simplification de son mode de couverture, il a rédigé une nouvelle notice très-circonstanciée dont il vous a fait hommage. Nous y voyons qu'au lieu d'un métier assez compliqué dont il avait d'abord tracé le plan, pour fabriquer les panneaux, il a imaginé des crochets de

Digitized by Google

fer scellés dans une muraille, qu'au lieu d'une seule espèce d'enduit, il en a composé trois, qu'il annonce comme devant résister également à toutes les épreuves, de manière qu'il est presqu'impossible que les élémens de l'un ou de l'autre, ne se trouvent pas à la portée et sous la main de l'habitant des campagnes.

M. Legavrian nous apprend qu'il a renouvellé à Orléans, en présence des autorités supérieures, des expériences qui auraient été couronnées de succès.

A Arras, M. Leviez a fait de son côté divers essais, il vous en a rendu compte cette année dans un mémoire où rien de ce qu'il était nécessaire d'indiquer, n'a été omis.

Le 1.er essai date du 22 avril 1821, le toit qui en fut l'objet a supporté pendant plus de deux ans les effets de la gelée et de la neige sans autre altération que quelques crevasses qui n'avaient pas encore exigé de réparation.

Lesecond a été fait sur un bâtiment de 20 mètres carrés, en modifiant sous différens rapports le mode indiqué, et serait plus solide que le premier. M.r Leviez pense qu'il est possible d'apporter encore plus d'économie dans la confection de ces sortes de toits, et termine son mémoire en indiquant les précautions à prendre pour les

Digitized by Google

réparer; précautions simples et avec lesquelles on ne doit craindre aucun dommage.

Ces expériences ne sont pas les seules qui aient eu lieu à Arras, il en est d'autres que des particuliers ont faites; elles ont produit un résultat peu avantageux, ainsi qu'il résulte du rapport de MM. Toursel et Duchateau; cependant comme le procédé indiqué n'y a point été suivi, comme des changemens ont été apportés même dans les choses essentielles, on n'en peut tirer aucune conséquence.

Tels sont, Messieurs, les travaux auxquels vous vous êtes livrés depuis votre dernière séance publique; pendant leur cours vous vous êtes vu enlever un de vos membres honoraires, M. Dumont de Courset; la mort l'a séparé de vous. Il était du petit nombre d'hommes qui n'ont besoin ni d'oraison funèbre ni d'éloge : ses ouvrages lui assurent un rang très-distingué parmi les savans qui ont rendu le plus de services à la botanique, et rediront dans la postérité les droits qu'il a acquis à notre reconnaissance.

Si vous avez mis au concours son éloge comme sujet de prix ; c'est moins dans l'idée de perpétuer sa mémoire, que pour lui rendre un juste hommage, pour remplir un devoir qui devient une consolation et céder à un sentiment du cœur.

Digitized by Google

RAPPORT

SUR

LE CONCOURS D'AGRICULTURE,

Par M.r LEVIEZ.

MESSIEURS,

CE concours n'a produit qu'un seul mémoire au grand regret de la Société qui aurait désiré exciter d'avantage l'émulation des agronomes sur l'objet le plus important à l'homme, puisqu'il est la source de toute espèce de prospérité. La Société n'a jamais cessé de provoquer les cultivateurs à lui communiquer les résultats de leurs travaux, afin de tirer tout le parti possible de notre riche contrée et d'y mettre l'agriculture en harmonie avec celle des pays qui nous environnent.

Examinons si l'auteur du mémoire n.° 1, a atteint ce but; pour le faire mieux connoître nous en présenterons une courte analyse, nous

Digitized by Google

indiquerons ensuite briévement les objets sur lesquels nous aurions désiré plus de détails. C'est avec raison que l'auteur se plaint que l'agriculture, le premier des arts, est le dernier cultivé par les gens instruits; ce reproche est d'autant plus juste qu'il s'adresse aux habitans de l'Artois; quoique cet art ait fait d'immenses progrès depuis trente ans, nous avons encore beaucoup à envier à nos voisins. Il dit que le blé d'Égypte qui se récolte en cent jours pourrait être cultivé chez nous avec succès, les jachères devraient disparaître, mais insensiblement, et par la multiplication des engrais. Il cite les arrondissemens de St.-Pol et de Montreuil comme les plus retardés en agriculture; la race des chevaux et des autres bestiaux y est mauvaise. Il indique les échanges pour l'améliorer, en y joignant la multiplication des prairies artificielles pour suppléer aux naturelles sans lesquelles on ne peut jamais espérer de bons élèves. Chaque ferme dit-il devrait avoir dans son voisinage une pièce de prairie entourée d'arbres, de haies vives ou de fossés et close par une barrière. Il entre dans quelques détails sur la source des engrais et leurs différens emplois; la cendre convient surtout aux prairies, elle détruit les mauvaises herbes et les insectes; la chaux est

Digitized by Google

efficace dans les terres froides, humides et marécageuses; la colombine, le plus puissant des engrais qui était encore naguère vendue aux flamands, convient au lin. Les boues, le sable même peuvent servir d'engrais en le mélant à des terres compactes; les tourteaux que nous voyons embarquer dans le port d'Arras pour la Belgique servent également d'engrais et de nourriture aux bestiaux: Enfin toute matière fermentiscible recueillie avec soin peut être convertie en engrais.

Nous pensons que c'est avec fondement que l'auteur attribue, comme une des causes de la supériorité de l'agriculture anglaise sur la notre, l'honneur dont cet art jouit dans ce pays. Le riche propriétaire anglais, ne dédaigne point de diriger lui-même ses cultures et d'y employer ses capitaux. L'auteur considère les manufactures de sucre de betteraves comme devant influer favorablement sur notre agriculture, en multipliant les bestiaux. Il insiste beaucoup sur l'instruction que l'on doit donner aux agricultenrs à l'exemple de l'Allemagne où l'on trouve fréquemment une chaire d'agriculture dans les universités. Il engage à composer un livre en forme d'almanach qui contiendrait les principes de cet art. Il rapporte qu'on avait eu le projet d'établir un cours d'agriculture dans

Digitized by Google

les écoles primaires; mais il pense que cette sorte d'instruction conviendrait mieux dans un séminaire. Un professeur de seconde, après avoir expliqué les géorghiques de Virgile, donnerait des préceptes snr la culture des champs à des jeunes gens destinés à l'état ecclésiastique qui viennent la plupart des campagnes et doivent y retourner pour exercer leur saint ministère! On leur mettrait en main les ouvrages des universités d'Allemagne traduits en français; on leur donnerait quelques principes de chimie pour l'analyse des terres, de botannique pour la connaissance des plantes etc.; retournés chez eux ils auraient des liaisons avec les jeunes cultivateurs, et le pasteur ajouterait encore à tous les bienfaits qu'il repand dans les campagnes, celui de devenir le maître de ses paroissiens en agriculture. L'auteur à la fin de son travail se récapitule ainsi : l'abondance des bestiaux, des engrais employés avec prodigalité, des pâtures nombreuses, ou des prairies artificielles, des troupeaux multipliés, l'éducation des bestiaux et l'instruction du peuple, tels sont les moyens propres à augmenter la prospérité de l'agriculture dans le département du Pas-de-Calais.

Cette analyse suffit pour justifier le tribut d'éloge que nous accordons à l'auteur qui a bien

Digitized by Google

voulu s'occuper d'un objet si intéressant et nous communiquer des vues utiles. Nous aurions désiré seulement des détails plus étendus sur les causes des progrès de l'agriculture dans ce pays, sur l'influence de la division des propriétés, sur les grandes et les petites cultures, etc., ne convenait-il pas de signaler les différences du sol ? les modifications dans les procédés de culture selon que le terrein est calcaire, siliceux, argileux, sabloneux etc, suivant qu'il est en pente ou de niveau? c'eut été le lieu de parler des crètes si utiles pour corriger la déclivité du terrein, et de dire pourquoi les agriculteurs sont assez imprévoyans pour détruire ces digues salutaires; des fossés qui doivent retenir les eaux ou faciliter leur écoulement, selon les qualités du sol et son degrès d'inclinaison; enfin de l'utilité des plantations le long des chemins, des crètes et des fossés, plantations qui, outre l'avantage de retenir l'humidité sur un sol aride, de présenter une ombre salutaire et un abri contre l'action destructive de l'aquilon, pourrait peut-être un jour contrebalancer le deffrichement des forêts. En parlant des jachères, il eut été intéressant d'examiner leur origine, leurs effets sur les progrès de l'agriculture, leur différence, ce que l'on entend par jachères vertes, qu'elle est

Digitized by Google

l'action réciproque de la terre sur le végétal et vice versa. Tous les observateurs sont frappés de la différence des progrès de l'agriculture dans les différentes parties du département. Dans certains points, elle est pour ainsi dire portée à son plus haut degré de perfection; dans d'autres, elle est reculée d'un demi-siècle. L'auteur l'a très-bien remarqué; il eut été important d'en signaler les causes, est-ce la qualité du sol, l'ignorance des cultivateurs, la difficulté de l'écoulement des produits, le défaut des engrais, ou toutes ces causes réunies?

La construction des fermes est un objet qui nous parait si étroitement lié au progrès de l'agriculture, qu'il doit mériter une attention toute particulière. Leur situation au milieu des terres qu'on cultive; l'économie de travail qui en résulte; l'élévation des bâtimens du côté du nord; la salubrité des étables; les soins de la santé des bestiaux afin de les préserver de ces épizooties qui font la ruine des cultivateurs; l'active prévoyance de l'agronome philantrope doit même s'étendre à la conservation de la santé des hommes attachés à sa ferme. Le moissonneur harassé de fatigue dans la saison la plus chaude de l'année, n'a souvent que de l'eau pour se désaltérer, presque toujours bourbeuse et échauffée par le soleil. Une petite

Digitized by Google

quantité d'acide sulfurique donnerait à cette eau une saveur aigrelette et diminuerait ses mauvaises qualités; la dépense serait bien faible : une livre d'acide sulfurique qui coûte de 40 à 50 centimes, suffirait pour aciduler un tonneau d'eau. D'autres soins du même genre administrés d'une manière éclairée, suffiraient souvent pour prévenir ces épidémies meurtrières qui nuisent aux progrès de l'agriculture, en privant la terre des bras dont elle a besoin.

Mais hâtons-nous d'arriver à la conclusion de ce rapport, sans nous dispenser néanmoins de faire une dernière remarque à MM. les agronomes qui veulent bien nous communiquer les résultats de leurs observations. C'est de s'attacher particulièrement aux localités ; de s'assurer par une longue suite d'expériences quel est le genre de culture, ou quelles sont les espèces de plantes qui conviennent plutôt à un terrein qu'à un autre.

Vous n'avez pas jugé, Messieurs, que le prix dût être accordé à l'auteur de ce mémoire, puisqu'il n'a pas atteint le but que la société s'était proposé ; mais vous avez pensé que ce travail devait être mentionné d'une manière toute particulière, à cause des excellentes vues qu'il renferme, et qu'une médaille d'encouragement serait offerte à l'auteur.

Digitized by Google

D'ailleurs, il faut en agriculture bien plus de soins, de travaux et de surveillance que de raisonnement; nous citerons à cette occasion ce trait si connu de l'histoire romaine : un cultivateur fut accusé de sortilége par ses voisins, parce que tout réussissait à souhait dans ses champs, tandis que les leurs étaient presque stériles; il se présente devant ses juges avec ses instrumens aratoires, sa herse, une lourde charrue, ses bèches, ses rateaux; il découvre ses bras nerveux et pleins de vigueur; il fait ensuite entrer ses fils que le travail et la sobriété avaient rendus d'une force athlétique, « voici, dit-il à ses juges, les secrets » que j'emploie pour obtenir de belles moissons. » Il est inutile de dire qu'il fut absous et ses accusateurs condamnés à l'imiter.

Digitized by Google

RAPPORT

SUR

LE CONCOURS DE POÉSIE,

PAR M.r AUG. COT.

MESSIEURS,

Les événemens mémorables dont le département du Pas-de-Calais a été le théâtre, devaient les premiers fixer l'attention de la Société Royale comme sujets de prix de poésie ; aussi la levée du siège d'Arras par Turenne ; la bataille de Lens, où le Grand Condé sauva la France ; la destruction de la ville de Thérouanne et le débarquement à Calais de Louis-le-Désiré, furent-ils d'abord mis au coucours.

Ces nobles appels ne restèrent pas infructueux, et des ouvrages aussi nombreux que distingués, dans lesquels la poésie ornait de ses charmes les sentiments les plus dignes d'éloges, vous furent envoyés chaque année.

Après avoir payé ce tribut légitime à la gloire

Digitized by Google

de notre département, vous proposâtes des prix pour des sujets de morale.

Animés par votre exemple et par vos encouragemens, on entendit de nouveau des voix éloquentes s'élever contre un préjugé barbare que proscrivent également la religion, les lois et l'humanité. Le duelliste tout couvert du sang d'un homme, fut offert aux yeux de ceux qu'un faux point d'honneur pourrait encore égarer; le grand nombre de poëmes qui vous fut adressé sur ce sujet, vous prouva combien d'adversaires redoutables s'élevaient avec vous contre cette coutume horrible, et les principes moraux et religieux que tous renfermaient, furent de salutaires semences répandues dans la Société.

L'incertitude qui agite la plupart des jeunes gens au moment où ils entrent dans le monde et où ils doivent se fixer sur le choix de la carrière qu'ils auront à parcourir, vous inspira le sujet du concours qui fait l'objet de ce rapport.

L'on conçoit en effet, que sous un gouvernement paternel où toutes les carrières sont ouvertes à ceux qui se présentent, où chacun peut arriver à toutes les places; qu'après une longue paix pendant laquelle toutes les industries

Digitized by Google

ont pu se developper ; qu'à une époque enfin où une génération toute entière s'élève, s'agite, se presse avec le noble desir de travailler au bien être commun, l'on conçoit, dis-je, qu'un jeune homme éprouve une longue irrésolution avant de pouvoir se déterminer sur le choix d'un état.

Riche encore des heureuses illusions de la jeunesse, il voit toutes les professions à travers un prisme brillant ; ardent, impatient de se rendre utile, d'obtenir des succès, il se précipite souvent en aveugle dans une carrière qu'il n'est pas fait pour parcourir ; il s'épuise en efforts impuissans ; le tems s'écoule, l'expérience arrive, il reconnait son erreur, mais souvent il est trop tard pour la réparer; les belles années de sa vie sont passées, ses facultés longtems dirigées vers un même but, ne peuvent plus que difficilement se tourner vers un autre, et celui qui aurait pu rendre de grands services à son pays et à ses semblables, s'il eut embrassé l'état qui convenait à ses talens et à son caractère, végète tristement, et n'est connu que par sa médiocrité.

Tous ces funestes résultats disparaissent lorsque les conseils de la sagesse et de l'expérience deviennent les guides des jeunes gens ; qu'un

Digitized by Google

père tendre et éclairé qui a étudié avec sollicitude les goûts, les penchants de son fils dissipe par de sages réflexions les illusions qui tendent à l'égarer ; qu'il lui montre à côté des avantages qui le séduisent les inconvéniens, les peines attachés à l'état qu'il veut embrasser ; qu'il le dirige insensiblement vers celui avec lequel son caractère et ses connoissances paraissent le mieux appropriés; qu'il le décide enfin, et la Société comptera un membre utile de plus. La carrière que le jeune homme parcourra, s'embellira chaque jour; ses talents dirigés vers leur véritable but, lui obtiendront les succès dont il était avide, l'estime publique deviendra la récompense de ses efforts et toute sa vie sera une suite de jouissances.

Ces considérations importantes vous ont déterminé, Messieurs, à proposer pour le sujet du prix de poésie pour 1824.

Une épitre qu'un fils adresse à son père pour le prier d'être son guide dans le choix d'un état, suivie de la réponse du père.

Vous ne vous étiez pas dissimulé les difficultés que ce sujet offrait : Il exigeait les lumières de de l'expérience, l'aplomb de l'âge mûr, en même temps que la fougue et l'irrésolution de la jeunesse, et les conseils par lesquels le mentor devait éclairer son élève, devaient, pour être

Digitized by Google

puissans, être revêtus de tous les charmes d'une poésie persuasive.

Si les ouvrages que vous avez reçus n'ont pas entièrement répondu à votre attente, le concours que vous avez provoqué a cependant produit des résultats dont vous avez droit de vous applaudir. Huit poëmes vous ont été envoyés et tous contiennent plus ou moins de beautés ; mais aucun n'offre dans son ensemble celle dont la réunion vous a paru indispensable pour atteindre le but que vous vous étiez proposé.

Tous sont unanimes sur ce principe : que la morale et la religion doivent être les bases de tous les états ; tous respirent les sentimens monarchiques les plus nobles, mais ce mérite ne pouvait racheter complétement les imperfections qui s'y font remarquer. Dans ceux-ci, le poète n'a considéré que l'état que lui-même préfère, sans s'occuper des autres professions ; dans ceux-là, les objections du père sont si vagues qu'elles doivent augmenter l'incertitude du jeune homme plutôt que la dissiper ; il en est d'autres dont les auteurs se sont écartés du plan que vous aviez tracé. En général la première partie a été mieux traitée que la seconde.

Je n'analyserai point ici, Messieurs, chacun de ces ouvrages ; les différentes lectures qui en

Digitized by Google

ont été faites en séance, et le compte qui vous en a été rendu par la commission chargée particulièrement de les examiner, me dispensent de ce soin. J'exprimerai seulement le regret que vous éprouvez de n'avoir aucun poëme à couronner, et je me hâterai de citer ceux qui, bien qu'imparfaits, vous ont cependant paru mériter des mentions honorables.

Le poëme inscrit sous le n.° 6, ayant cette épigraphe : *ætas, usus, semper etc.* quoi que vous ne l'ayez pas jugé assez bon pour mériter le prix, vous a semblé digne d'une distinction particulière, et vous avez décidé qu'il serait décerné à son auteur une médaille d'encouragement.

La lecture de cet ouvrage devant être faite dans cette séance, je n'entrerai dans aucun détail à son égard et ne vous en citerai aucun passage.

Vous avez accordé la 1.ere mention honorable au poëme n.° 4, portant cette épigraphe : *qui fit Mecœnas.*

Mais seulement en faveur de la première partie qui est simple et naturelle comme elle devait l'être, et dans laquelle l'auteur a exprimé d'une manière fort-intéressante les irrésolutions dont le jeune homme est agité. La réponse du père ne manque ni de mouvement ni d'harmonie, mais l'auteur mérite le grave reproche d'avoir adopté

Digitized by Google

pour cette seconde partie, la plus importante de l'ouvrage, un ton satyrique essentiellement déplacé dans un pareil sujet. Le père auquel un fils s'adresse avec confiance pour l'éclairer de son expérience, ne doit point faire de vaines plaisanteries : il ne doit parler que le langage de la saine morale et de la raison. Ces fautes sont d'autant plus sensibles que toute la lettre du fils est aussi bien écrite que bien pensée. Permettez-moi de vous en rappeler quelques vers pour justifier cet éloge.

Le jeune homme après avoir exprimé le vif désir de se rendre utile, peint l'irrésolution qu'il éprouve sur le choix du chemin qui doit le conduire le plus sûrement à ce but.

« Ainsi que nos penchants, les sentiers sont divers ;
» Si l'un nous est fermé, d'autres nous sont ouverts.
» Heureux qui, dès l'abord, docile à son génie,
» Loin d'espérer les biens que le sort lui dénie,
» A mesuré sa force, et, désormais constant,
» Suit en paix la carrière où le succès l'attend !
» Ce bonheur peu commun dont j'ai tracé l'image,
» Je l'avoûrai, mon père, il n'est point mon partage.
» A choisir un état tout m'invite en ce jour ;
» Mais de projets divers occupé tour-à-tour,
» Mon esprit, dès longtems, en vains desirs s'égare.

Digitized by Google

» Sur ce vaste Océan n'est-il donc point de phare
» Qu'une main bienfaisante ait placé près du bord,
» Pour diriger ma course et me conduire au port ?
» D'un orateur vanté que l'heureuse éloquence
» Fasse un jour au palais triompher l'innocence,
» Mon cœur, épris soudain d'un aussi noble état,
» Lui consacre ma vie, et je suis avocat.
» Mais des guerriers Français j'ai médité l'histoire ;
» Mon ame s'est émue au récit de leur gloire ;
» Tout change ; et je préfère, en mes fougeux accès,
» Le gain d'une bataille à celui d'un procès ;
» De chaque objet nouveau tel est sur moi l'empire.
» Rien ne sait me fixer et tout peut me séduire.
» Honteux de ma faiblesse, et faible encor pourtant,
» Mille fois j'ai formé le vœu d'être constant,
» Et tenté, pour me vaincre, un effort inutile,
» Ma jeunesse est oisive, et mon printems stérile ;
» Vainement dans mon cœur je sens brûler ses feux,
» Et dans mes plus beaux jours je ne fais que des vœux.

» Sur un malheureux fils, vous gémissez, mon père,
» Vous blâmez mon erreur et plaignez ma misère.
» Longtems loin des écueils vous seul m'avez conduit,
» Et de vos soins encor vous demandez le fruit.
» Près du foyer rustique arrêté par l'orage
» Le villageois soupire après son labourage,

Digitized by Google

» Quand ses taureaux oisifs au retour du printems ;
» N'attendent qu'un beau jour pour sillonner ses champs ;
» Ainsi vous soupirez pour le moment prospère,
» Où, digne enfin de vous un fils qui vous révère,
» Saura faire oublier les jours qu'il a perdus,
» Et pour prix de vos soins imiter vos vertus.

Je suis persuadé, Messieurs, que de pareils vers me feront pardonner d'avoir un peu étendu cette citation.

Le poëme inscrit sous le n.° 8 et portant cette épigraphe : *C'est un grand et touchant spectacle etc.*, a obtenu la seconde mention honorable.

L'auteur de cet ouvrage qui se distingue par beaucoup d'originalité, s'est privé, peut-être, d'une distinction plus particulière en ne se conformant pas au plan que vous aviez tracé dans le programme. Au lieu de deux lettres il raconte un songe, et sous la forme d'un dialogue en vers libres, il fait apparaître et parler successivement, suivant leur caractère connu, plusieurs personnages célèbres. Cette idée est ingénieuse, mais incomplette, puisque le jeune homme, après avoir entendu chacun des interlocuteurs faire l'éloge de la carrière qu'il a parcourue, doit se trouver, et se trouve en effet aussi incertain qu'il l'était avant d'avoir assisté en rêve à cette fantasmagorie poétique, que l'auteur dépeint d'un style rapide, et

Digitized by Google

qui prouve beaucoup de facilité. On regrette qu'il n'ait pas compris dans cette galerie les ombres de Fénélon, de Vincent de Paul, ou de quelques uns de ces hommes pieux et charitables, dont le nom ainsi que les vertus, seront toujours la gloire de l'humanité.

Je terminerai ce rapport par la lecture des conseils que donnent au jeune homme Virgile et Hyppocrate.

VIRGILE.

« As-tu jamais brigué les faveurs d'Apollon ?
» A chanter sur sa lyre exerce ton génie ;
» Viens t'asseoir près de nous dans le sacré vallon.
» Au milieu des neufs Sœurs passant sa douce vie,
» Le poëte se trouve heureux de ses travaux,
» Il conserve toujours sa noble indépendance,
» Il éternise seul la gloire des héros.
» Jamais on n'entendra, soldés par la puissance,
» Ses vers préconiser les crimes d'un tyran ;
» Il célèbre plutôt la liberté chérie,
» Réveille dans les cœurs l'amour de la patrie,
» Il arrache les grecs au joug de l'Alcoran,
» Leur trace, dans ses chants, dictés par la victoire,
» Les exploits immortels de leurs nobles ayeux,
» Et méritant déjà la moitié de leur gloire,
« Pour mieux la partager vient combattre avec eux.

Digitized by Google

Hyppocrate.

« Je bénis le guerrier dont le noble courage,
» Défend des citoyens la vie et l'héritage ;
» J'admire un magistrat dont les soins bienfaisants
» Veillent sur leur repos, calment leurs différents.
» Mais l'homme généreux qui consacre ses veilles
» A soulager leurs maux, et dont l'humanité,
» Dans un climat lointain, par la peste infecté,
» Va pour eux de son art opérer les merveilles,
» De leur reconnaissance est-il donc excepté ?
» Qui put vous inspirer de quitter votre France,
» Toi généreux Bailly, toi savant Pariset,
» Toi que frappa la mort, infortuné Mazet ?
» De dompter un fléau vous aviez l'espérance,
» Vous accourez aux cris d'une province en deuil ;
» A votre aspect, la mort recule épouvantée ;
» Votre main la repousse et dispute au cercueil
« Tous ceux qu'allait frapper sa faulx ensanglantée. »

Ces fragmens pris au hazard font assez connaître le style et les sentiments de l'auteur, qui toujours appuie ses préceptes sur le souvenir de quelques belles actions.

Digitized by Google

RAPPORT

SUR

LE CONCOURS D'ÉCONOMIE PUBLIQUE,

PAR M.r LEDUCQ.

MESSIEURS,

LE second sujet de prix que vous avez proposé pour cette année est cette question d'économie publique.

Quelles sont les causes de la mendicité dans le département du Pas-de-Calais et quels seraient les moyens d'y remédier ?

Le prix que vous y avez affecté est une médaille d'or de la valeur de 300 francs.

Cette double question offrait trop d'intérêts, trop d'attraits aux amis de l'humanité, de l'ordre et des bonnes mœurs, pour que votre appel ne fût pas entendu et qu'il demeurât sans résultat.

Quatre champions sont entrés en lice pour combattre l'hydre de la mendicité. L'un vous

Digitized by Google

a paru mériter le prix, et vous avez accordé à un second une médaille d'encouragement.

L'objet de ce rapport est de présenter l'analyse de leurs mémoires et des motifs de votre décision.

Mémoire n.° 1.er portant cette épigraphe :

Secourir l'infortune, en être le soutien
Est le premier devoir de tout homme de bien.

A cette première partie de la question proposée : quelles sont les principales causes de la mendicité dans le département du Pas-du-Calais ? L'auteur répond qu'il ne croit pas qu'il soit dans ce département des causes particulières de mendicité.

Ainsi il commence par éluder la moitié de la double question mise au concours, ce qui est plus commode qu'exact, car nous verrons par l'analyse des autres mémoires, que leurs rédacteurs ont signalé avec justesse des causes locales de mendicité.

Passant donc aux causes générales de la mendicité en France, l'auteur les trouve d'abord dans l'esprit public qui, des cités descendant dans les campagnes, n'attache pas au travail toute la considération, tous les honneurs qui lui sont dus. « L'on veut, dit-il, être riche sans travail, » la soif de briller s'empare de tous les ménages,

Digitized by Google

» de toutes les têtes, et l'on oublie que celui-là » est vraiment le plus riche, qui se fait le moins » de besoins ».

Ces idées sont plus spécieuses que justes; car dans un pays où le mouvement général tend à l'accroissement des fortunes particulières, où l'ambition pousse sans cesse les individus vers un degré supérieur à celui qu'ils occupent, il en résulte une grande activité dans toutes les classes et, par suite, l'amour, ou plutôt le besoin du travail. Ce ne serait que dans un pays où, par l'effet de mauvaises institutions, l'infortune s'acquérerait sans travail, que l'opinion de l'auteur trouverait son application, et il n'en est pas ainsi en France. On ne peut aimer et désirer l'aisance, sans chercher à employer les moyens qui la procurent, et ces moyens résident toujours dans le travail, quelque carrière que l'on veuille parcourir avec succès.

Nous ne sommes donc pas de l'avis de l'auteur sur ce point, et nous ne pensons pas non plus que le travail soit déconsidéré en France. Le commerce, l'agriculture, les arts y sont encouragés, honorés et y conduisent à la fortune.

Pour premier remède, l'auteur veut que nous soyons plus simples dans nos goûts, dans nos mœurs, dans nos ameublemens; que beaucoup de

Digitized by Google

nos fonctions publiques soient moins salariées etc. Ces vœux, tels louables qu'ils puissent être, ne tendent certainement pas à multiplier les moyens de travail, ni par conséquent les ressources de la classe ouvrière.

La critique pourrait s'exercer également sur les autres parties de ce mémoire, dont le style d'ailleurs est foible et incorrect.

L'idée d'une instruction élémentaire, facile et gratuite pour tous les enfans des indigens, afin de perfectionner leur moral et de les rétablir dans la dignité de l'homme, se retrouve dans ce mémoire comme dans les autres, et votre commission se plaît à en féliciter l'auteur. Il en est de même de l'idée de charger chaque commune du soin de secourir ses pauvres; quoiqu'elle nécessite des modifications et des exceptions, elle n'en est pas moins l'idée foudamentale des mesures à prendre pour extirper la mendicité.

Les autres moyens proposés par l'auteur sont impraticables ou seraient insuffisans.

Vous avez jugé comme votre commission que ce mémoire n'avait pas satisfait à la question proposée.

Mémoire n.° 2 portant pour épigraphe « *Un » mal qui n'est pas dans la nature ne peut être*

Digitized by Google

un mal incurable ». Ce mémoire est écrit avec pûreté, il est le premier pour le style. L'auteur paraît pénétré de son sujet; il le traite avec talent, mais avec moins de méthode et de spécialité que l'auteur du n.° 4, il s'est d'ailleurs plus occupé du tableau de la mendicité que des moyens d'y remédier; nous citerons un fragment de ce tableau sévère et juste qu'il trace de la mendicité.

« Au sein de ces villes si somptueuses, au » pied de ces édifices si magnifiques, qu'elle » tourbe ignoble s'agite et se presse! des fem- » mes, des enfans, des vieillards y viennent » étaler les haillons de la misère, les infirmités » les plus dégoutantes, et, rampant presque » dans la poussière, la main tendue, d'une voix » avilie, poursuivent de leur importunité la ri- » chesse dédaigneuse. Cependant ces êtres hideux » qu'on prendrait pour des cadavres échappés » de la tombe, ces êtres dégradés ce sont aussi » des hommes?

» Qui donc a pu les faire ainsi déchoir de » leur nature? la mendicité, lèpre honteuse de » la civilisation.

» Un mal aussi déshonorant, un mal qui » entretient perpétuellement au sein de la societé » un foyer pestilentiel, est-il un mal incurable? » non; parcequ'il n'est point dans la nature. »

Digitized by Google

Ajoutons à cette esquisse, ce que dit M.r le docteur Fodéré, que la mendicité est une des maladies les plus hideuses du corps social; qu'elle avilit l'ame de ceux qui s'y livrent, les familiarise avec le vice, les dispose à tous les crimes et les rend étrangers à tout bonheur ou malheur social. Que l'état de mendiant corrompt les mœurs publiques, porte à l'insensibilité et à l'injustice envers les véritables pauvres, donne du mérite à l'oisiveté, favorise les fourbes et les imposteurs, fait mépriser par l'étranger ou le voyageur le gouvernement du pays où il est obsédé du spectacle continuel de cette calamité. Disons avec Platon que là où se trouvent des oisifs mendians *c'est tout comme d'y voir des voleurs, des brigands en embuscade, des sacrilèges, enfin des sujets propres à tous les crimes.*

Dans les disettes, dans les sièges, dans toutes les calamités publiques, dit encore M.r Fodéré, les mendians sont un poids dont on ne sait que faire. D'un autre côté, des gens couverts de haillons et qui ramassent tout ce qu'on jette dans les rues, sont nécessairement les colporteurs des maladies contagieuses, épidémiques ou épizootiques et, que ce soit directement de leurs corps impurs que sortent ces maladies, ou qu'ils n'en soient que les

Digitized by Google

conducteurs, leur présence est également dangereuse.... La gueuserie, dit-il ailleurs, est un corps auquel s'incorporent successivement tous les misérables dont les deux premières lois sont *de fuir le travail comme la peste, et de tout faire, excepté ce qu'il faut pour être pendu.*

Nous avons cru devoir réunir ces idées à celles de l'auteur du mémoire que nous examinons, comme appartenant au même cadre et propres à faire ressortir tout ce que la mendicité a d'odieux.

Ce mémoire n.° 2 est divisé en deux parties : dans la 1.ère l'auteur essaie de remonter à l'origine de la mendicité, d'en fixer l'époque, de déterminer les causes de son accroissement ; puis il en montre les funestes effets. Nous regrettons d'avoir à relever plusieurs erreurs dans cette partie du mémoire, et des allégations qui paraissent hazardées et sont d'ailleurs dénuées de preuves.

Attribuant la mendicité à la dépravation jointe à l'indigence, l'auteur pense qu'elle dût être étrangère aux riches contrées de l'orient « où les » besoins en petit nombre sont, dit-il, aussitôt » satisfaits que sentis, où l'homme qui trouve » un abri à l'ombre d'un palmier n'a besoin pour » se nourrir que de lever la main vers les fruits » suspendus au-dessus de sa tête. »

Digitized by Google

Cette phrase a plus de brillant que de vérité, et c'est moins une citation historique qu'une fleur de rhétorique.

Qu'est-ce donc que ces milliers de bonzes qui dans l'Inde, vivant de crasse et d'oisiveté, présentent depuis des siècles l'image fidèle de notre mendicité d'Europe ?

D'ailleurs, dans l'orient comme dans tous les pays civilisés où le droit de propriété est consacré par des lois, où l'on ne peut rétablir l'équilibre par des partages de terre, par des lois agraires, par l'abolition des dettes, comme celà se pratiquoit quelquefois à Rome (moyen odieux, remèdes pires que le mal), dans tous les pays où il existe des arts, une agriculture, du commerce, il s'établit promptement une grande inégalité dans les fortunes, et nulle part peut-être elle n'est plus grande qu'en Asie. Or, de cette inégalité résultent d'un côté la richesse et de l'autre l'indigence, non-seulement relative, mais l'indigence réelle, absolue, car la masse des ressources est à la société comme la sève est à l'arbre. Lorsqu'elle se dirige en trop grande abondance sur quelques branches, les autres languissent et dépérissent faute de nourriture.... Ajoutons que les mêmes causes d'inégalité dans

Digitized by Google

les fortunes produisent aussi la corruption des mœurs ; et notre auteur reconnait lui-même dans le cours de son mémoire que la mendicité est le fruit de la civilisation, de la dépravation et de l'indigence, trois causes générales qui se retrouvent dans l'orient comme dans l'occident et qui ont dû y produire les mêmes effets. Le contraire ne pourrait être que le résultat d'une excellente législation, et l'auteur ne nous parle pas des mesures politiques ou administratives prises dans ces contrées pour prévenir la mendicité.

La même objection s'applique à ce qu'il dit de l'Egypte ancienne, qu'il présente également comme à l'abri du fléau de la mendicité, sans doute pour ne pas ajouter aux autres fléaux trop nombreux qui ont de tout tems désolé cette intéressante contrée.

C'est une idée ingénieuse sans doute de présenter la construction des fameuses pyramides comme des moyens de travail que le gouvernement offrait à tous les indigens valides pour empêcher la mendicité, mais c'est une idée qui ne se trouve peut-être que dans le mémoire qui nous occupe ; du moins l'auteur n'indique pas les sources où il l'a puisée, et ce fait était assez important pour le sujet qu'il traitait, pour qu'on lui fasse un reproche de cette réticence.

Digitized by Google

Les motifs de ces immenses travaux et des autres constructions gigantesques qui couvraient l'Egypte, nous semblent mieux appréciés par M.r J-C. L. de Sismondi dans un article d'économie politique inséré dans la revue encyclopédique, cahier de mai 1824, nous opposerons son opinion à celle de l'auteur du mémoire que nous examinons.

« Les anciens avaient reconnu que pour maintenir cet équilibre essentiel aux sociétés, entre » la production et la consommation, trois moyens » se présentaient : le premier d'employer le surplus des productions vénales à nourrir des » ouvriers dont le travail ne se vendait pas, et » à élever des monumens publics, ou civils ou » religieux ; le second etc.

» Le premier moyen, qui fut plus ou moins » mis en usage par tous les états de l'antiquité, » ne se voit nulle part mieux développé que dans » l'organisation de l'Egypte. Cette contrée était » couverte d'une population agricole dont le » nombre étonne l'imagination ; et comme elle » réunissait les avantages d'un soleil fécondant, » d'un sol fertile, et de l'abondance des eaux, » elle tirait de la terre une quantité de nourriture infiniment supérieure à ce qu'elle pouvait » consommer. Les Egyptiens avaient une aversion

Digitized by Google

» ou politique, ou religieuse pour la naviga-
» tion. Ils cherchaient donc à se suffire à eux-
» mêmes; ils avaient trés-peu de commerce
» avec l'étranger; ils n'exportaient ni leurs
» blés, ni les produits de leurs manufactures,
» et celles-ci ne parvinrent jamais à un très-grand
» lustre. La forme de leur gouvernement n'ad-
» mettait que peu de grands seigneurs qui con-
» sommassent dans le luxe ce que leurs sem-
» blables avaient produit par leurs sueurs; et
» en effet, entre les ruines de tant de temples
» qui couvrent l'Egypte, il ne reste pas de palais.
» Il y avait, il est vrai, une classe nombreuse
» de prêtres tout-puissans; mais leur religion
» leur imposait un ascétisme qui excluait le luxe;
» leur consommation personnelle était de peu de
» chose supérieure à celle des ouvriers. Ces
» prêtres cherchèrent les moyens de conserver
» la masse des égyptiens dans l'habitude d'un
» travail constant, et d'une abstinence égale à
» leur industrie. Ils les voulaient toujours igno-
» rans, toujours soumis; ils voulaient que le
» loisir ne leur permit point de développer les
» facultés de leur esprit, au lieu de celles de leur
» corps; et ils leur donnèrent la tâche gigantesque
» de loger dans leurs temples toutes les divinités
» de l'Olympe. Des monumens tels que le monde

Digitized by Google

» n'en verra plus de semblables, couvrirent la
» haute Egypte ; leurs proportions sont si colos-
» sales qu'on se refuse presque à croire que les
» forces humaines aient suffi pour les élever; et
» leur fini est si délicat, que l'éternité semble
» avoir appartenu à ceux qui prodiguaient ainsi
» leur tems pour les accomplir par le travail de
» générations successives. Les catacombes, les
» soutérrains des montagnes qui bordent la vallée
» du Nil, ne recèlent pas moins de prodiges;
» l'immensité de ces travaux confond nos sens
» et notre raison. Il a fallu le travail constant
» de plusieurs millions d'ouvriers pendant plu-
» sieurs centaines d'années, pour créer ce monde
» d'enchantemens sans doute, mais il fallait ces
» millions d'hommes pour manger le blé des
» guérets de l'Egypte. Il fallait un peuple tout
» entier de maçons et de tailleurs de pierres
» pour consommer ce que les industrieux ha-
» bitans de la vallée du Nil ne cessaient de
» produire.

Après avoir parlé de la Grèce et de Rome, l'auteur du mémoire n.° 2 fixe au moyen âge l'introduction de la mendicité et l'attribue en partie à une fausse application de la morale évangélique. Nous citerons ce qu'il dit à ce sujet et nous lui opposerons quelques observations.

Digitized by Google

« La divine morale de l'évangile avait laissé loin » derrière elle la plus pure philosophie de l'an- » tiquité : elle enseignait aux hommes l'abnéga- » tion d'eux-mêmes, un ardent amour pour les » autres; elle leur rappelait qu'ils sont égaux, » qu'ils sont frères. Elle disait au riche que le » plus sûr moyen de plaire à la divinité était » de répandre ses richesses pour soulager l'in- » digence. Ces préceptes sont admirables. Ils » pouvaient faire le bonheur du genre humain, » mais leur application présentait un écueil, et » dans des siècles de ténèbres les hommes y » vinrent échouer. »

Nous trouvons une objection dans le mémoire n.° 3, dont l'auteur, après avoir cité une décision du second concile de Tours, tenu en 566, qui ordonne que chaque cité nourrira ses pauvres etc. ajoute que « dans ces premiers tems il n'y » avait guères de biens de pauvreté ni d'éta- » blissemens formés pour eux; qu'on ne leur » distribuait les aumônes qu'avec beaucoup de » prudence et de discernement; que telle était » la doctrine des apôtres et la conduite des » saints dont l'intention ne fut jamais de donner » l'aumône pour entretenir la fainéantise, d'après » cette maxime de St. Paul qui veut que celui » qui ne travaille point ne mange point. »

Digitized by Google

Voilà donc l'esprit de charité évangélique expliqué par l'un des premiers apôtres dans un sens tout opposé à l'oisiveté.

Nous dirons aussi à cette occasion que les premiers cénobites qui se réunirent en communauté, défrichèrent nos marais, nos bois, nos bruyères et nos landes; fertilisèrent des terreins incultes; qu'ils donnèrent en France le premier élan à l'agriculture et l'exemple salutaire du travail, ce qui était combattre et non favoriser le principe et les causes de la mendicité. Nous ajouterons que l'étude était leur délassement; que nous leur devons d'avoir conservé tout ce qui reste de l'antiquité sainte et profane; enfin qu'avant le 12.e siècle tous les moines était occupés à défricher les terres qu'on leur abandonnait; qu'ils devaient vivre en travaillant et qu'une loi invariable ne permettait à personne de s'en dispenser.

Les abus qui se sont introduits dans des tems plus modernes ne peuvent donc venir que de ce qu'on se sera écarté des principes évangéliques si clairement exprimés par St. Paul.

L'auteur termine cette première partie de son mémoire en présentant le mendiant dans la société comme un insecte rongeur qui se nourrit

Digitized by Google

de la substance du corps auquel il s'attache et y entretient la corruption, idée aussi juste qu'énergique.

Ce n'est que dans la seconde partie de son mémoire qu'il aborde et traite la double question mise au concours ; mais il le fait sans divisions ni subdivisions, ce qui, malgré son talent, jette nécessairement un peu de confusion dans son travail.

Il signale ainsi les causes de mendicité particulières au Pas-de-Calais.

» Ce n'est point la pauvreté mais la richesse » d'un pays qui y fait naître la mendicité. Dans » un pays naturellement pauvre, où chacun en » travaillant beaucoup ne recueille que le néces- » saire, sur quoi vivrait le mendiant qui n'a point » travaillé, qui n'a rien recueilli ? Avec qui » partagerait-il ? Son métier serait trop dangereux, » il l'exposerait à mourir de faim. Dans un » pays riche au contraire, où il existe du superflu, » le mendiant peut vivre aux dépens des classes » laborieuses, sans leur ravir ce que réclament » les besoins les plus indispensables.

» Ainsi dans les montagnes de la Savoie et de » l'Auvergne où l'indigence est presque de ri- » gueur, la mendicité est à peine connue. Com-

Digitized by Google

» ment nourrir cependant une population nom-
» breuse qui voudrait envain fertiliser des rochers
» et des bruyères ? La nature s'y refuse ; le
» courage et l'industrie des habitans y suppléent.
» Ils émigrent volontairement et affluent dans nos
» grandes villes, où ils nous forcent à les ad-
» mirer jusques dans les dernières conditions,
» par leur sobriété, leur amour pour le travail,
» leur activité infatigable.

» Il est loin d'en être ainsi des populations pri-
» vilégiées de la nature, et spécialement des
» habitans de l'Artois : un sol fertile, une exis-
» tence aisée, une indolence naturelle qui laisse
» peu sentir l'aiguillon du besoin, ont entretenu
» dans le peuple de cette contrée un éloignement
» prononcé pour le travail. Il semble avoir con-
» servé dans ses veines quelque chose du sang
» espagnol.

Si ce jugement sur l'éloignement des Artésiens pour le travail peut paraître un peu sévère, il faut reconnaître que la dernière idée est d'un observateur instruit : en effet cette indolence ne tient point au climat comme dans l'Egypte : sous un ciel tempéré, dit Savary, l'inaction est une peine, en Egypte le repos est une jouissance, c'est un vice du climat. L'Artésien, d'après cet axiome devrait être ennemi de l'inaction; si donc

Digitized by Google

le contraire existe, il est bon d'en rechercher la cause et l'auteur dont nous examinons le mémoire l'a peut-être trouvée. Ce pays a été longtems occupé par les Espagnols, et l'on sait que le *dulce farniente* est pour les Espagnols comme pour les Italiens le bonheur suprême.

Au surplus cette première partie de la double question mise au concours nous a paru traitée avec trop d'exiguité, sur-tout en comparant les trois pages environ que l'auteur y consacre à l'étendue de son travail.

Nous arrivons à la partie du mémoire qui traite des moyens de remédier à la mendicité.

L'éducation est indiquée comme premier moyen, et l'auteur y développe son opinion sur ce point de la manière la plus satisfaisante. Nous allons en citer quelques fragmens.

« Si l'homme du peuple qui se fait mendiant » par lâcheté avait puisé dans une éducation » première quelque sentiment de sa dignité » d'homme, irait-il se livrer à un métier infâme, » subir tous les dédains et toutes les humiliations, » vivre et mourir dans la fange ?

» Si, dès son enfance, il avait été plié au » travail, accoutumé à l'indépendance de l'ar- » tisan qui ne doit rien à personne parcequ'il

Digitized by Google

» n'obtient rien qu'à la sueur de son front,
» pourrait-il supporter une vie désœuvrée et
» tendre une main suppliante aux passans ?

» Etudions la nature de l'homme ; nous y
» verrons deux puissances, la puissance physique
» et la puissance morale. De l'entier dévelop-
» pement de chacune d'elles résulte la perfec-
» tion de l'individu ; mais si nous abandonnons
» l'homme à lui-même, ses facultés intellectuelles
» restent dans un hébétisme absolu. Si la puis-
» sance physique est seule développée, parvenue
» à son plus haut degré d'extension, elle n'aura
» fait encore de l'homme qu'un animal robuste,
» renfermé dans les besoins et les désirs pure-
» ment matériels; il végétera comme la brute;
» vivre sera son unique but, son unique instinct;
» pour vivre il ne connaîtra ni moyens honteux
» ni moyens criminels.

» Si au contraire c'est la puissance morale
» qui absorbe toute l'éducation, l'homme se
» détache peu-à-peu des occupations physiques;
» il s'élève vers une plus noble sphère ; il
» semble s'épurer, se spiritualiser par degrés ;
» son esprit ne se nourrit plus que d'abstrac-
» tions ; son cœur s'échauffe d'un feu tout im-
» matériel ; l'ordre des biens et des maux est
» bouleversé par lui. etc.

Digitized by Google

» S'il fallait choisir entre ces deux extrêmes
« pour l'éducation à donner au peuple, le danger
» ne serait pas moindre d'un côté que de l'autre.
» Un abrutissement total désorganiserait bientôt
» la société, par les mêmes raisons qui l'em-
» pêche de l'établir entre les lions ou les ours;
» une éducation rafinée, universellement ré-
» pandue, lui porterait des coups non moins
» mortels par l'éloignement qu'elle inspire pour
» tout travail mécanique, et lui enleverait ses
» laboureurs et ses artisans, les bras qui la
» nourrissent et la font prospérer.

» Mais il existe un sage milieu qui pare à ce
» double danger.

Ce *medium*, c'est de ne donner au peuple qu'une éducation élémentaire suffisante pour lui inspirer l'estime de lui-même, et d'y joindre sur-tout l'habitude du travail.

« Voulez-vous donc tarir la mendicité, continue
» l'auteur, attaquez d'abord l'ignorance. Voulez-
» vous rendre le peuple meilleur, éclairez-le avec
» mesure. Autant vous ouvrirez aujourd'hui d'é-
» coles pour instruire le peuple, autant vous
» fermerez dans la suite de prisons destinées à
» punir ses vices ou ses crimes. Celui qui ne sera
» point honnête homme par nature le deviendra

Digitized by Google

» par calcul, et quiconque aura connu son vé-
» ritable intérêt, respectera l'ordre public sur
» le maintient duquel tous les intérêts particu-
» liers sont fondés.

Le tems de cette instruction élémentaire écoulé l'auteur veut que l'apprentissage d'un métier suive immédiatement, afin que les travaux se succèdent sans interruption.

On pourrait objecter que dans un pays essentiellement agricole, comme le Pas-de-Calais, où plus des 3/4 des habitans des campagnes sont destinés aux travaux de l'agriculture, un autre métier leur est inutile; qu'ils ne sont pas à portée de faire leur apprentissage, n'ayant ni maîtres dans leurs communes, ni moyens pour aller faire cet apprentissage dans les villes ; mais cette objection ne serait pas sans replique : les travaux de la culture étant suspendus pendant l'hyver, les journaliers deviennent plus pauvres dans cette saison, et alors le désœuvrement et le besoin les poussent à la mendicité; tandis qu'ils pourraient s'occuper pendant cette saison morte soit à filer, soit à tricoter, soit à tisser des nattes de paille ou de jonc, soit à fabriquer des vases de bois, tous travaux qui demandent peu ou point d'apprentissage, et qui, en entretenant chez l'indigent comme chez l'artisan l'habitude du travail lui

Digitized by Google

procureraient des ressources généralement suffisantes pour subvenir à ses faibles besoins.

L'auteur indique d'autres ressources industrielles pour la population de ce département et exprime des regrets que nous partageons sur la perte de nos anciennes manufactures ; sur la chûte dont est menacée notre fabrique de dentelles; il appelle de ses vœux de nouvelles industries appropriées aux circonstances, pour remplacer avantageusement celles qui se perdent ou sont perdues pour le pays. Il reclame non-seulement les améliorations dont notre culture est encore susceptible, mais en outre la recherche et l'exploitation des mines de fer dont il assure qu'il existe en plusieurs endroits des indices non-équivoques.

Nous aussi nous désirons voir s'élever de nouvelles manufactures, de nouvelles branches de prospérité, de nouvelles ressources pour la classe ouvrière; mais nous ne pensons pas comme l'auteur qu'il soit possible de les établir aux frais du département; seulement on pourrait les encourager par des priviléges, des avances de fonds et autres avantages, et proportionner ces encouragemens au degré d'utilité qu'elles offriraient à la classe ouvrière.

Digitized by Google

L'entretien des chemins vicinaux qui sont en effet presque partout dans un état déplorable de dégradation, est encore indiqué par l'auteur comme moyen de procurer du travail aux indigens valides.

Enfin il réclame des établissemens nombreux ouverts à tous ceux qui ont des bras, des asyles pour les infirmes et les vieillards. Il ne pense pas que l'argent nécessaire pour ces établissemens puisse manquer dans un département aussi riche que le nôtre, mais il n'indique aucun moyen de se le procurer.

Nous aurions désiré que dans cette 2.e partie l'auteur eut traité des secours à domicile, soit aux malades soit aux valides.

Au demeurant vous avez rendu hommage au talent de l'auteur ainsi qu'aux nobles sentimens qui l'ont guidé dans ce travail, et vous lui avez accordé à défaut d'un second prix une médaille d'encouragement. La partie de son mémoire relative à la nécessité et aux avantages d'une instruction élémentaire dans la classe indigente, est démonstrative et ne laisse rien à désirer.

Le mémoire n.° 3 portant cette épigraphe : *Prodesse valuimus*, n'a pas, à beaucoup près

Digitized by Google

le mérite du précédent, soit sous le rapport du style soit par la manière dont le sujet est traité. Cependant on y retrouve, parmi un trop grand nombre de citations, de bonnes idées qu'il peut être utile de faire connaître.

L'auteur rappelle d'abord les ordonnances, déclarations, édits, réglemens et arrêts en grand nombre rendus depuis le 16.e siècle jusqu'à nos jours pour prévenir ou réprimer la mendicité; ces citations n'ont d'autre but que de prouver l'insuffisance de ces mesures.

Il cite ensuite les divers moyens employés dans plusieurs endroits, notamment dans la Belgique, l'Italie, l'Espagne, Lille et Valenciennes; mais son résumé est que ces exemples ne doivent pas être suivis.

En Belgique il fallait être porteur pour pouvoir mendier d'une marque distinctive qui se délivrait sur l'attestation du curé.... On comprend d'abord les graves inconvéniens de donner une livrée aux mendians; d'en faire en quelque sorte une corporation légale. En outre les médailles de mendians, dans ce système, ne se refusent guère à l'importunité, à l'adresse ou à l'hypocrisie du pauvre hardi et fainéant; tandis que les pauvres plus timides et souvent les plus malheureux ne l'obtiennent pas....

Digitized by Google

Elles seront d'ailleurs plus ou moins lucratives selon le talent du mendiant dans le métier de la gueuserie. L'auteur cite à ce sujet l'exemple unique sans doute mais frappant d'un mendiant de Londres qui amassa de quoi donner 100,000 livres sterlings en mariage à sa fille qui épousa un lord.

En Italie et en Espagne, pays où il se trouve le plus de fondations et de biens de pauvres, et en même tems ceux de tout l'univers où il existe le plus de mendians, on leur assigne des heures et des lieux déterminés. Ce moyen augmente la corruption de cette classe abatardie, parceque l'attroupement y est continuel ; il présente aussi plus de dangers sous le rapport de la salubrité.

Les maisons de travail établies à Lille et à Valenciennes ne purent se maintenir : d'une part les produits en étaient vendus à meilleur marché que ceux des fabriques particulières, d'où il résultait une perte notable pour les fabricans qui étaient obligés de renvoyer leurs ouvriers, lesquels allaient encombrer l'hôpital général; d'un autre côté les travaux furent improductifs, et l'établissement de bienfaisance de Valenciennes ne put se soutenir.

Digitized by Google

Ainsi rien de vraiment utile dans ces citations, puisqu'il s'agissait moins de savoir ce qu'il ne faut pas faire que ce qu'il faut faire.

L'auteur ne reconnait pas de causes particulières de mendicité dans le Pas-de-Calais. En celà il se trompe, et les mémoires n.os 2 et 4 expliquent d'une manière satisfaisante l'opinion contraire.

L'auteur indique comme moyens de remédier à la mendicité le concours des autorités ecclésiastiques et administratives pour recueillir les aumônes, distribuer les secours à domicile en argent. — Chaque religion, chaque secte aurait un préposé pour recueillir les dons. Ce mode présente deux graves inconvéniens : le premier de faire dépendre les secours du produit très-incertain et inégal des offrandes volontaires; ces sortes d'appels à la bienfaisance sont trop onéreux aux familles charitables, tandis qu'ils ne coûtent rien aux riches endurcis, aux avares de toutes les classes; leurs produits toujours difficiles et désagréables à recueillir seraient bien inférieurs à celui d'une taxe générale établie dans la proportion de la contribution foncière. Le second vice est de créer dans la classe des malheureux une autre division que celle de leurs besoins. Ce n'est pas sous le rapport de sa religion, c'est

Digitized by Google

à raison de son âge, de ses infirmités, du nombre de ses enfans en bas-âge, du défaut momentané de travail, enfin de ses besoins, que le pauvre doit être envisagé ; sauf cependant à prendre en considération dans tous les cas sa moralité, ses mœurs, sa conduite.

L'auteur propose de secourir dans leurs besoins même les indigens valides, mais d'une manière tellement exiguë qu'elle ne pourrait les dégoûter du travail, et que vivre d'aumônes serait pour eux le métier le moins lucratif. Alors le travail deviendrait leur première, leur principale ressource ; alors le produit de ce travail, obtenu avec peine, aurait plus de prix pour celui qui l'aurait gagné à la sueur de son front, et qui par suite l'emploierait avec plus d'économie et en dissiperait moins en débauches.

Rien de plus juste que cette idée.

Lorsque les moyens de secours seraient organisés, on défendrait la mendicité et l'on mettrait en vigueur les dispositions pénales de nos lois contre les mendians.

Ce qu'il faut, dit l'auteur dans ses conclusions, pour prévenir la mendicité, ce sont des pasteurs qui prêchent l'aumône, des riches qui donnent une faible partie de leur superflu et des admi-

Digitized by Google

nistrateurs zélés et intelligens qui distribuent cet argent au domicile des indigens.

Nous avons tout cela, et le chancre de la mendicité s'étend chaque jour de plus en plus : tous nos pasteurs prêchent l'esprit de charité et d'aumône, et l'on ne peut dire que leurs exhortations soient sans succès, puisque le pain de l'aumône nourrit dans le seul département du Pas-de-Calais plus de 30,000 mendians (les états statistiques dressés en 1810 en portent le nombre à 30484, et celui des indigens non-mendians à 48786.), et ces 30,000 vagabonds qui consomment sans produire, coûtent à la société dans l'état de mendicité au moins le double de ce qu'il en coûterait pour leur procurer le nécessaire à domicile. Si l'on calcule d'après ces justes bases la masse énorme d'aumônes qui se distribuent, l'on sera tenté de croire que c'est peut-être là qu'il faut chercher les principales causes de la mendicité.

Nous ne ferons peut-être qu'expliquer la pensée de l'auteur, en disant qu'il nous faut des pasteurs qui prêchent l'esprit de charité et de bienfaisance évangélique, mais tel que l'explique l'apôtre St.-Paul, qui lancent sans cesse l'anathême contre l'oisiveté et la fainéantise ; qui fassent du travail un précepte, un devoir; qui répètent sans cesse

Digitized by Google

avec l'apôtre que *ceux qui ne travaillent pas ne doivent pas manger;* qui condamnent les aumônes faites aux mendians, notamment aux mendians valides; qui signalent ces êtres corrompus comme appartenant à la classe des vagabonds et non à celle des pauvres à qui l'on doit son superflu; qu'à ces exhortations vraiement évangéliques, on ajoute une taxe des pauvres sur tous les propriétaires fonciers, proportionnée au montant de leurs contributions et suffisante, et l'on trouvera facilement des administrateurs actifs, zélés et intelligens, puisqu'ils existent déjà dans nos commissions d'hospices et nos bureaux de bienfaisance.

L'auteur ne traite ni de l'éducation des enfans, première base de tout bon système contre la mendicité, ni des moyens de procurer du travail à ceux qui en manquent, ni des asiles pour les malades, vieillards et infirmes, ni des secours à domicile dans les cas de maladie, accouchement etc. : son mémoire est donc incomplet; mais comme tous les efforts, tous les concours dans un travail de cette importance sont louables : comme d'ailleurs les principales idées énoncées dans ce mémoire sont bonnes et peuvent êtres utiles, votre commission vous avait proposé de lui décerner une mention honorable.

Digitized by Google

Il nous reste à parler du dernier mémoire sous le n.° 4, portant cette épigraphe :

« *La répression de la mendicité consiste moins* » *dans la nécessité de secourir le pauvre que* » *dans celle de préserver l'homme de le devenir.* »

L'auteur divise son sujet en deux chapitres. Dans le premier il traite des principales causes de la mendicité dans le département. Dans le second, qu'il subdivise en sept paragraphes, il s'occupe des moyens d'y remédier.

L'auteur évalue à 100,000 le nombre des indigens dont le tiers se compose de mendians.

Le département du Pas-de-Calais qui contient 453,885 hectares de terres labourables et généralement fertiles, est donc, dit l'auteur, essentiellement agricole.

« Les travaux de l'agriculture y occupent beau- » coup de bras ; mais si, pendant les 6 mois » de l'année durant lesquels l'homme peut s'y » livrer, il en retire un salaire qui, bien que » modique, lui permet du moins de se procurer » les objets nécessaires à son existence, lorsque » ces travaux sont suspendus le pauvre est ar- » rivé au terme de ses ressources ; il voit s'é- » chapper de ses mains les moyens de pourvoir » à ses besoins dont le cercle va encore s'agrandir

Digitized by Google

» par la rigueur de la saison. Quel refuge reste » alors à ce malheureux ? la charité publique et » il va l'implorer.

» Le besoin de vivre fait entrer l'ouvrier sans » travail dans le sentier de la mendicité : l'oi- » siveté finit toujours par l'y retenir. Une fois » livré à ce penchant honteux ne vous attendez » pas de pouvoir l'y soustraire ; n'espérez plus » qu'il aille encore chercher dans un labeur pé- » nible, à la sueur de son front, les moyens » de subsistance qu'une charité imprévoyante lui » dispense sans rien faire. L'indolence et la » paresse dont il s'est fait une habitude, ont » dégradé son cœur et lui ont ôté le désir » de l'honneur et la crainte de la honte. Il » supporte alors sans rougir le mépris et les » humiliations dans cet état d'opprobre, et ra- » valé par la mendicité au dernier degré d'ab- » jection et d'avilissement, il perd tout sentiment » de sa dignité, et n'offre plus de l'espèce hu- » maine que le triste spectacle de sa dégradation.

» Ainsi pullule dans ce département pendant » l'hyver une foule de nécessiteux que le manque » d'occupations plonge dans la fange de la men- » dicité. Ainsi se perd pour l'agriculture une » multitude de bras que la paresse enchaîne et » frappe d'inertie. »

Digitized by Google

L'auteur signale aussi comme cause de la mendicité dans ce département la facilité avec laquelle le pauvre recueille dans les campagnes d'abondantes aumônes, et cette cause tient encore à la richesse du pays, à la fertilité du sol.

Trois motifs puissants concourent à multiplier les aumônes et distributions dans les campagnes: premièrement l'aisance du propriétaire-cultivateur et du fermier, qui fait qu'ils n'éprouvent eux-mêmes aucune gêne, aucune privation des distributions qu'ils font aux pauvres; en second lieu l'opinion qu'en faisant l'aumône ils font une action agréable à Dieu et propre à leur attirer les bénédictions et la protection du ciel dont ils sentent continuellement et plus que tout autre le besoin; enfin la crainte de la vengeance des mendians que l'on repoussserait; mais si les secours étaient bien dirigés, il en résulterait 1.° que ces cultivateurs et propriétaires seraient imposés en raison de leur fortune à la taxe des pauvres et que leur cotisation, quoiqu'inférieure à leurs aumônes actuelles, produiraient plus d'avantages par le bon emploi, 2.° qu'ils pourraient toujours se livrer au sentiment louable de la bienfaisance en visitant les pauvres et leur donnant à domicile des secours bien appropriés à leurs besoins; 3.° qu'ils n'auraient plus à

Digitized by Google

craindre la vengeance des mendians, puisqu'il n'en existerait plus.

L'abandon où les enfans sont laissés dans les campagnes pendant que leurs parens sont occupés dans les champs, est encore présenté comme cause de corruption et de mendicité; voici comment l'auteur s'exprime sur ce point.

« Dans les communes rurales la plupart des » ouvriers des deux sexes, continuellement » occupés pendant l'été des travaux de l'agricul- » ture, ne peuvent surveiller eux-mêmes leurs » enfans et les laissent chaque jour seuls se livrer » sans contrainte à l'impulsion naturelle à leur » âge; vaguer dans les rues, sur les chemins, » devient donc leur continuelle habitude. Ils » sont à la source des plus mauvais exemples, » forment des liaisons avec des vagabonds qui » en leur inspirant la haine du travail, leur » font l'éloge d'une vie désœuvrée; les instrui- » sent dans l'art de varier les ruses et les artifices » etc.; sans morale, sans principes de religion, » n'ayant d'autre penchant que celui de la pa- » resse, ces malheureux enfans, corrompus » l'un par l'autre, arrivent à l'adolescence, où » tous leurs soins se bornent à réaliser et à » mettre en pratique les funestes leçons qu'ils » ont puisées à l'école de la dépravation. Tels

Digitized by Google

» sont pour les enfans des pauvres, les résultats » inévitables de l'absence d'une direction reli- » gieuse et morale et du défaut d'éducation »

Les conclusions de ce 1.er chapitre sont d'indiquer comme causes principales de la mendicité dans ce département.

1.° Le manque d'ateliers où le pauvre valide pourrait se procurer, dans un salaire acquis par le travail, les ressources nécessaires pour subsister.

2.° L'insuffisance d'établissemens destinés à servir de retraite aux vieillards et infirmes ; ceux qui existent à Arras, à St.-Omer et dans quelques autres villes ne pouvant en contenir que 400 environ.

3.° L'oisiveté et la fainéantise qu'entretiennent les aumônes et l'habitude des distributions aumônieuses.

4.° La libre circulation des mendians.

5.° Le défaut d'établissemens destinés à recevoir les enfans des pauvres.

6.° Le manque d'écoles gratuites et communales où l'enfance recevrait les premières notions d'instruction indispensables à l'homme, et par suite le défaut d'éducation des enfans et la négligence de leur faire apprendre un métier

Digitized by Google

Le chapitre deux traite des moyens de remédier à la mendicité dans ce département ; il est divisé en sept paragraphes dont le premier n'est destiné qu'à rappeler ce qui se pratiquait avant la révolution dans la province d'Artois, où chaque bourg ou village était tenu de pourvoir à la subsistance et à l'entretien de ses pauvres, ce qui se faisait par des distributions en nature et au moyen d'une cotisation sur les immeubles, également en nature, et qui se livrait par semaine. L'auteur croit devoir proposer d'autres moyens, et nous savons tous d'ailleurs qu'avant la révolution, il y avait dans ce pays beaucoup de mendians comme actuellement.

Le second paragraphe, en rappelant le principe de concentrer les pauvres dans le cercle étroit de leur commune respective, et la nécessité d'un bon systême d'administration des secours, recommande l'établissement dans chaque commune d'un bureau de bienfaisance composé de personnes animées de l'amour du bien public etc. et, comme pour secourir l'indigence selon ses véritables besoins, il est nécessaire de les connaître et à cet effet de pénétrer dans l'asile du pauvre, d'y faire même de fréquentes visites, le bureau de bienfaisance choisirait parmi les membres un commissaire explorateur ou visiteur

Digitized by Google

dont les rapports donneraient la situation exacte de tous les pauvres de la commune.

Le paragraphe suivant est consacré aux établissemens destinés à procurer du travail aux pauvres valides qui en manquent.

L'auteur est persuadé que les administrateurs des pauvres, pénétrés de cette vérité que l'homme qui peut travailler doit subvenir lui-même à ses besoins, ne laisseront à aucun des indigens la faculté de demeurer oisifs. La réparation et l'entretien des chemins vicinaux offriront des moyens de travail dans la saison morte; on y joindra d'autres ouvrages d'utilité publique, la filature de la laine, du lin, du chanvre, et l'auteur propose d'établir dans chaque commune un ou plusieurs ateliers de ce genre où tous les pauvres valides de l'endroit, qui n'auraient point de profession ou dont l'industrie se trouverait momentanément paralysée par l'effet des circonstances, trouveraient de l'occupation.

« Ce travail qui n'a rien de pénible, qui » n'exige qu'un peu d'application, aura, dit » l'auteur, cet avantage incalculable qu'il peut » être entrepris en tout tems et que l'on peut » l'abandonner de même. L'enfant encore trop » faible pour supporter les fatigues de la pro-

Digitized by Google

» fession à laquelle il se destine. y puisera entre » tems l'habitude et le goût du travail.

Le quatrième paragraphe a pour objet les enfans des pauvres. L'auteur avait dit dans son premier chapitre :

« Le meilleur moyen de former des citoyens » utiles à l'état, c'est de les habituer dès leur » plus tendre enfance à le devenir ; de leur » inspirer de bonne heure le goût du travail ; » de ne point négliger sur-tout de leur donner » les notions élémentaires d'instruction indis- » pensables à l'homme. »

Dans le paragraphe que nous analysons, il se borne à présenter les fâcheux effets de l'oisiveté des enfans, et de l'habitude qu'on leur laisse contracter de mendier. Il s'en remet aux soins des bureaux de bienfaisance pour obtenir des parens qu'ils soient envoyés dans les écoles, instruits dans la morale, et pour qu'on leur fasse apprendre un métier.

Il veut que les orphelins soient placés en pension chez des pauvres sans enfans qui deviendraient leurs parens adoptifs.

Dans le cinquième paragraphe l'auteur s'occupe des vieillards et des infirmes : nous citerons à ce sujet un passage du premier chapitre.

Digitized by Google

« Une vérité que personne ne contestera, » c'est qu'il existe une classe d'individus qui » par leur âge, leurs infirmités, ont droit à » des secours. C'est que la société dont ils » sont membres ne peut les désavouer ni les » rejetter de son sein. C'est qu'elle leur doit » des alimens, un toit pour les abriter, des » vêtemens pour les couvrir, en un mot toute » sa protection, etc.

Dans ce cinquième paragraphe du chapitre deux, après avoir rappelé qu'il existe à peine dans le département dix hospices consacrés aux vieillards et infirmes, après avoir pronostiqué que l'on concevrait inutilement l'espoir d'en voir élever de nouveaux, l'auteur se demande quels sont les moyens à employer dans cet état de choses pour les soustraire à la mendicité, et propose de créer pour eux un mode de secours analogue et conforme à celui qu'il a indiqué pour les enfans orphelins, et de les pensionner chez les particuliers, soit chez leurs enfans ou autres parens, soit chez des amis désignés par les vieillards ou infirmes eux-mêmes, soit chez des étrangers qui consentiraient à s'en charger pour le prix alloué.

C'est là une idée heureuse, aussi simple que

Digitized by Google

juste, d'une exécution facile et économique, et qui donne beaucoup de prix à ce mémoire.

Le sixième paragraphe traite des secours à donner aux pauvres malades. L'auteur propose d'attacher aux bureaux de bienfaisance un ou deux officiers de santé par canton, qui seraient chargés du traitement à domicile des pauvres malades, de l'accouchement de leurs femmes et de la vaccination de leurs enfans. Cette idée n'est pas neuve, elle est en partie mise en pratique dans la plupart des cantons de ce département; mais elle n'en est pas moins juste; elle devait figurer dans le travail que vous avez provoqué, et se trouve très-bien classée dans ce mémoire n.° 4 dont l'ordre et la méthode ont paru à votre commission mériter la préférence sur l'élégance du style et d'autres qualités qui distinguent le n.° 2.

Il nous reste à parler du septième et dernier paragraphe, il traite des écoles d'instruction et de travail pour les enfans des pauvres.

« Une source intarissable de richesses, de » prospérité, dit l'auteur. c'est l'instruction. » Elle est le plus sûr antitode de la mendicité. » L'histoire morale de nos voisins en fournit la » preuve. On rapporte qu'en Ecosse il existait » 200,000 mendians. Vainement depuis un demi-

Digitized by Google

» siècle on prenait des mesures répressives, le » vagabondage naissait de la répression même. » Un parlement sage créa des écoles gratuites, » et au bout de 10 ans à peine comptait-on » un vagabond sur 20,000 personnes.

» Mais à quoi bon chercher des exemples » chez l'étranger quand nous en avons sous les » yeux. »

Et cet exemple cité par l'auteur est une école d'instruction et de travail pour les enfans de la classe indigente, créée à Boiry-St.-Martin en 1819 par les soins de la dame Boilly, institutrice de 1.ere classe. L'auteur y a vu 50 petites filles occupées au travail de la dentelle, recevoir, avec les principes de la morale et de la religion, les premières notions de l'instruction : On leur apprend, outre le travail de la dentelle, à lire, à écrire, à coudre, à marquer et à tricoter. Au nombre des élèves on en compte dix que cet établissement a soustrait à la mendicité qui était précédemment leur seule ressource.

Nous ne pouvons nous empêcher, en citant cet exemple, d'exprimer le vœu que la Société puisse contribuer à encourager l'érection d'autres écoles de ce genre. L'auteur invite les autorités à en établir de semblables dans chaque canton, et à leur accorder des primes d'encouragement

Digitized by Google

L'idée qni prédomine dans ce mémoire comme dans les précédens est celle de concentrer les pauvres dans leurs communes respectives et d'obliger chaque commune à nourrir les siens afin de les empêcher de mendier. Cette idée, qui est peut-être susceptible de plusieurs modifications, doit nécessairement en recevoir à l'égard de certaines communes dépourvues de ressources, ne possédant qu'un territoire peu productif ou trop resserré, et présentant une population indigente proportionnellement plus nombreuse que celle des autres communes.

Il est plusieurs, il est même un assez grand nombre de communes dans le Pas-de-Calais, qni sont dans ce cas d'exception, cependant nous ne pensons pas que ce nombre puisse excéder cent, et que leur population s'élève au-delà de cinquante mille habitans, ce qui doit donner environ trois mille mendians

Or en calculant à raison de vingt-cinq centimes par jour pour chacun, le supplément de secours à fournir à ces communes, ce qui serait suffisant, le fonds commun à prélever pour cet objet ne serait que de 273,750 fr. par an, ou le vingtième environ de la contribution foncière.

Les autres communes qui resteraient chargées

Digitized by Google

de leurs pauvres y pourvoiraient tant au moyen de leurs ressources actuelles et des dons ou souscriptions volontaires, qu'au moyen, en cas d'insuffisance de ces ressources, d'une taxe locale au marc le franc de la contribution foncière ou de toutes les contributions, laquelle ne pourrait jamais excéder le quart de la contribution foncière, et qui serait votée et demandée par le conseil municipal et le bureau de bienfaisance réunis en comité spécial.

Sans doute il faut une loi pour autoriser de semblables supplémens aux contributions ; mais serait-elle refusée pour un objet d'une aussi grande utilité. Cette loi pourrait statuer que quand la taxe locale des pauvres n'excéderait pas le dixième de la contribution foncière elle pourrait être autorisée par le Préfet sur l'avis du Sous-Préfet, ou par le conseil général sur l'avis du conseil d'arrondissement et celui du Préfet, et qu'au-dessus de cette qnotité, elle le serait par ordonnances royales.

La double question proposée ayant été traitée dans ce mémoire n.° 4, avec beaucoup de méthode, avec détail et précision, et généralement d'une manière satisfaisante, vous avez décerné à son auteur la médaille qui était le prix du concours.

Digitized by Google

NOMS DES AUTEURS

DONT LES OUVRAGES

Ont été couronnés, et ont obtenu des médailles d'encouragement ou des mentions honorables.

ÉCONOMIE PUBLIQUE.

M.r A. Thibault, Avoué près le Tribunal de première instance d'Arras, est auteur du mémoire couronné sur ce sujet : *Quelles sont les principales causes de la mendicité dans le département du Pas-de-Calais, et quels seraient les moyens les plus efficaces d'y remédier.*

M.r H. Corne, d'Arras, Avocat à Douai, est auteur du mémoire sur le même sujet, qui a obtenu la médaille d'encouragement.

AGRICULTURE:

M.r D. Pieron, Avocat à Arras, est auteur du mémoire qui a obtenu la médaille d'encouragement sur *les améliorations dont l'agriculture est susceptible dans le département du Pas-de-Calais.*

Digitized by Google

M.r Hardy, Elève en droit, est auteur de l'épître qui a obtenu la médaille d'encouragement sur ce sujet : *Epître qu'un fils adresse à son père pour le prier d'être son guide dans le choix d'un état. — Réponse du père.*

Les auteurs des ouvrages sur le même sujet, auxquels des mentions honorables ont été accordées, sont :

1.° M.r Famolan, demeurant à Paris.

2.° M.r Henry Siméon, fils.

Digitized by Google

ÉPITRE

D'UN FILS A SON PÈRE

POUR LE CONSULTER SUR LE CHOIX D'UN ÉTAT ;

PAR M.r HARDY, ÉLÈVE EN DROIT.

....Ætas, usus semper aliquid adportet novi, aliquid moneat.
TERENT. in Adelph.

Le tems fuit et pour moi semble hâter son cours.
Viens assurer mes pas, tendre auteur de mes jours ;
Censeur plein d'indulgence et père sans faiblesse,
Dans un monde nouveau viens guider ma jeunesse.
De mon troisième lustre enfin l'heure a sonné.
Sur le fleuve des ans d'écueils environné,
Aux regards de ton fils qu'un frêle esquif balance,
Fais briller le fanal de ton expérience.

Digitized by Google

Le monde ouvre un champ vaste à l'essor des désirs ;
Là tout charme nos sens par l'attrait des plaisirs.
J'en entrevois déjà la séduisante amorce,
Et mon ame contr'eux est craintive et sans force.
Déjà par le torrent je me sens emporter,
Et je vois le péril sans pouvoir l'éviter.
L'avenir nous attend, le présent nous contemple ;
Chaque jour du passé nous apporte un exemple.
Mais que sert à l'enfance un léger souvenir ;
Son œil dans le passé ne lit point l'avenir.
Tour-à-tour me livrant au penchant qui m'entraîne,
Je suis guerrier dans Sparte, orateur dans Athène ;
Tyr m'invite à porter son commerce en tous lieux ;
Je me place en Egypte entre l'homme et ses Dieux ;
Des chevaliers brillans dont s'illustra la France
Je prends et la devise et l'écharpe et la lance,
Ou de l'antique Rome adorant les vertus,
La charrue à la main, je suis Cincinnatus.
En quittant les humains, laisser dans leur mémoire
Un souvenir utile, un souvenir de gloire,
Et vainqueur de l'oubli dans le jour solemnel,
S'endormir doucement au sein de l'Eternel,
O mon père ! voilà le destin où j'aspire.
Mais si contre mes vœux la fortune conspire ;
Enfant léger des airs par un jonc supporté,
Au caprice d'Eole, incertain, agité,

Digitized by Google

Tu ne me verras point dédaigneux de la terre,
Tenter imprudemment le séjour du tonnerre;
C'est à l'aigle à planer dans le palais des Dieux.
Mais quoi, me faudra-t-il dans un cercle odieux
Tourner impatient et m'agiter sans cesse,
Et bravant une ardeur qui s'irrite et me presse;
Douce et charmante ardeur que mon ame chérit!
Passer mes jours à fuir le bonheur qui me rit!
De Paris à Delhi, du Pérou jusqu'à Rome
La foi n'est qu'un vain nom, l'homme est fatal à l'homme;
On me l'a dit, mon père! et le monde à nos yeux
N'offre de toutes parts que méchans, qu'envieux
Qui pour mieux arriver à des biens éphémères
L'œil sec feraient couler les larmes de leurs frères!
Les arts sont innocens, leurs enfans criminels.
C'est l'or qui nous séduit au pied de leurs autels,
L'or qui nous fait braver par son éclat magique
Et les glaces du nord et les feux du tropique;
Et qui dans le lointain montre à nos yeux déçus
De l'éclat, des grandeurs et jamais des vertus.
Ah! si le cœur exempt de fourbe et d'avarice,
L'homme invoquait du ciel la faveur protectrice;
Si dans le noble espoir d'être utile aux humains
Il confiait aux vents ses fragiles destins;
Si l'égoïsme altier qui s'admire et qui s'aime
Et qui ronge le frein qu'il se donne à lui-même,

Digitized by Google

Sur le trône des arts ne venait plus s'asseoir
Et du commerce enfin désertait le comptoir,
Ouvrez-moi, m'écrirai-je, ouvrez-moi la carrière;
Que l'océan m'oppose une vaine barrière,
Que l'océan soit calme ou sa vague en fureur,
Je poursuivrai partout la gloire et le bonheur!
Mais fait-on remonter un torrent vers sa source?
Mais qui peut enchaîner l'aquilon dans sa course?
L'onde fuit, le vent gronde: hélas! rien n'est changé.
Je baisse en gémissant mon front découragé
Et concentre en mon sein ma pensée immobile.
Je ne sais, mais l'espoir de mon ame s'exile
Et la réalité vient soudain l'en bannir
Quand sa douce lueur m'embellit l'avenir.
Sage d'Ermenonville, à ta voix éloquente
Faut-il vaincre le fer dans une forge ardente;
Donner, les yeux fixés sur le rapide tour,
Au bois informe et brut la forme et le contour,
Et suivant ta maxime et brillante et féconde,
Traverser l'atelier pour arriver au monde?
Hélas! j'ai parcouru ce séjour si vanté,
Et j'en suis revenu triste et désenchanté.
Je n'élèverai point un temple à la fortune.
Je ne sais toutefois quel besoin m'importune.
De nos illusions j'entrevois le néant,
Et je voudrai céder à leur doux ascendant.

Digitized by Google

Je voudrais me livrer sous les yeux de mon père,
A la plus séduisante et plus noble chimère !....
Mon père, m'entends-tu !... Si j'allais quelque jour,
Couronné d'un laurier, t'offrir à ton amour,
Et sans peine accueilli des juges du Parnasse,
Te faire à mes succès pardonner mon audace !
Alors à mes cyprès entrelaçant des fleurs,
Doux laurier ! je voudrais, humecté de mes pleurs,
T'effeuiller sur la tombe où repose ma mère,
Et souriant bientôt aux larmes de mon père,
De ta verdure aimable orner ses cheveux blancs !
O vous qui dans vos murs tristement opulens,
Voyez le sort tracer vos grandeurs sur le sable,
Comparez vos grandeurs au bonheur ineffable
Qu'offrirait à mes yeux éperdus et ravis
Mon père heureux et fier du bonheur de son fils.

RÉPONSE DU PÈRE.

.... Ut auctoritas præteriti temporis flectatur ad usum præsentis.
CANCELL. Bacon in Aphor.

Dans la France jadis vivait une peuplade
Qui portait en tous lieux sa paresse nomade;
Commandant suzerain de deux fois cent vilains,
Fantasmar la guidait par monts et par chemins;

Digitized by Google

Grand héros ! vrai torrent ! rien n'arrêtait sa rage.
Un soir de la Durance explorant le rivage,
Fantasmar contemplait un ciel d'or et d'azur
Et d'un flot qui fuyait le cristal vif et pur ;
Près de lui murissaient figues, melons, oranges ;
Là Bacchus étalait le doux fruit des vendanges,
Là Cérès fléchissait sous l'or de ses moissons.
Habitons ces beaux lieux car j'aime les melons.
Dit-il, et sur le champ sa tente se déploie.
Deux jours s'étaient à peine écoulés dans la joie,
Notre héros apprend que sous des cieux lointains,
L'intrépide Gama commandant aux destins,
Du cap de la tempête * a franchi la limite.
Oh, oh ! dit-il, bien fou qui vit comme un hermite.
Tandis que l'Indostan offre aux yeux éblouis
De l'or, des diamans, des perles, des rubis ;
Amis ! partons. Chargés des trésors de Golconde,
Nous donnerons peut-être un jour des lois au monde.
Voyager sur la carte est un plaisir charmant
D'un trait l'on est porté de l'aurore au couchant.
La mer qu'on va tenter est féconde en tempêtes,
Mais qu'importe après tout ! pour épargner nos têtes
La foudre cessera de sillonner les airs
Et Charibde et Scylla disparaîtront des mers.

(*) Depuis nommé Cap de Bonne Espérance.

Digitized by Google

Nos héros enchantés, sans compas ni boussole
S'embarquent follement pleins d'un espoir frivole;
Mais dès que de Toulon ils perdent les clochers,
Egaré, leur vaisseau va heurter des rochers;
Des marins éperdus le désespoir éclate;
Quand pour comble de maux il survient un pirate
Qui pour éteindre en eux l'ardeur de voyager,
Les attache à son bord qu'il dirige en Alger.
De nos illusions, mon fils, voilà l'histoire.
Nous marchons au travers d'une nuit triste et noire,
Et nous y poursuivons le bonheur qui nous fuit.
Si vers son temple enfin le hazard nous conduit
De nos illusions la vague inquiétude
Du temple nous fait fuir la douce solitude.
Ah! mon fils, garde-toi de ces folles erreurs
Qui trompent nos esprits pour égarer nos cœurs. (*)
La gloire te sourit. Mais elle habite un phare
Qui cache ses écueils au nocher qu'il égare.
Cherches-tu du vrai bien le sentier le plus sûr?
Sois assez courageux pour demeurer obscur.
Mon fils, ton jeune cœur à la gloire est sensible!

(*) Le moraliste a dit que l'esprit était la dupe du cœur. Mais le cœur n'est-il pas aussi souvent la dupe de l'esprit? C'est un doute que je prends la liberté de soumettre à Messieurs de l'Académie d'Arras.

Digitized by Google

Ce marais desséché va porter des moissons,
Vertumne s'y complait; Flore y tient son empire;
Le village aime Arthur bien plus qu'il ne l'admire.
Heureux colons! un autre a pu vous éblouir,
Hartur, le bon Harthur se borne à vous nourrir
Mais les champs seraient-ils sans attraits pour ton âme?
Mon fils! sans se livrer au transport qui l'enflamme,
Sans braver follement l'océan en courroux,
Ce qu'on cherche au Mogol on le trouve chez nous.
Le caducée en main un peuple de Mercures
Y compte les tributs de nos manufactures.
Suis-moi dans ces séjours actifs et turbulens;
Vois ces longs fils tourner sur cent pivots roulans;
Là des Ternaux (*) la pourpre et l'azur se déploie;
Plus loin vois en flots d'or se dérouler la soie.
Vois des cannes d'Agra le légume rival
Produire d'un doux suc un bloc piramidal,
Ou l'argile grossière avec art façonnée
Etaler ses contours à la vue étonnée.
Tout surprend nos esprits, tout charme nos regards.
D'où te vient, ô mon fils, ce dédain pour les arts?
Cet obscur artisan dont l'atelier prospère
Ne recela jamais le vice ou la misère

(*) Les étoffes des fabriques de Monsieur Ternaux ont pris son nom.

Digitized by Google

Ne vaut-il pas, dis-moi, l'illustre fainéant
En tous lieux accablé du poids de son néant ?
Si l'art est d'autant plus dédaigné du vulgaire
Qu'à ses besoins premiers il est plus nécessaire,
Bannis de ton esprit ce préjugé honteux :
Les derniers de nos arts sont des enfans des Dieux. (*)
Mais ne peux-tu domter ta soif de renommée ?
D'un feu vainqueur ton ame est-elle consumée ?
Sors de la tourbe enfin où le sort t'a jetté !...
Le ridicule est fils de la frivolité :
Des sots tu n'iras pas briguer le vain sourire ;
Tu suivras nos savans que l'univers admire :
La nature n'a point de secrets éternels,
Ils les ont dévoilés au regard des mortels ;
Tu les verras, au cours d'une vie agitée,
Poursuivre, atteindre enfin et garotter Protée.
Tu verras nos Francklins se saisir de l'éclair,
Nos Mongolfiers errans dans les plaines de l'air, (**)
Tu verras nos Clairauts, dont la main en silence
Des astres vagabonds décrit l'ellipse immense.
C'est ainsi qu'il est beau d'éterniser son nom !

(*) Vulcain, fils de Jupiter, n'était-il pas forgeron ? c'est ainsi que sous le trait le plus burlesque, la fable nous donne souvent une haute leçon de morale ou de philosophie.

(**) On se rappelle surtout les expériences aériennes de M. Gay-Lussac.

Digitized by Google

Mais quelque soit ton sort. Soit qu'au sacré vallon
Tu brûles de t'instruire au livre des sciences ;
Soit que réalisant mes douces espérances,
Tu saches éviter un dangereux éclat,
Souviens-toi qu'orateur, artisan ou soldat,
La vertu du bonheur seule te rendra maître :
Qui ne fait point d'heureux est indigne de l'être.

Digitized by Google

CONSIDÉRATIONS

SUR

LA MENDICITÉ,

PAR M.r A. THIBAULT, D'ARRAS.

La répression de la mendicité consiste moins dans la nécessité de secourir le pauvre, que dans celle de préserver l'homme de le devenir.

QUELLES sont les principales causes de la mendicité dans le département du Pas-de-Calais, et quels seraient les moyens les plus efficaces d'y remédier?

Telle est la question proposée par une société savante dont tous les efforts constamment dirigés vers un but utile ont également pour objet la propagation des lumières et le soulagement de l'humanité.

Ce que l'on doit principalement rechercher dans un mode de répression de cette infirmité de

Digitized by Google

l'ordre social, c'est la simplicité des moyens et la facilité de leur application. Mon plan sera donc aussi simple que possible. Puisse le concours des autorités et des gens de bien se réunir pour en faciliter l'exécution.

Les systêmes de rigueur déployés à différentes époques contre la mendicité semblaient renfermer dans leur théorie les moyens les plus sûrs de la réprimer et d'effacer sans retour la tâche qu'elle imprime à la société. On était dans l'erreur : l'expérience ne tarda point à le démontrer. A peine furent-ils mis au jour qu'on en reconnut l'exécution impraticable ; ils tombèrent alors d'eux-mêmes dans l'oubli, et restèrent ensevelis dans les archives de la législation comme des monuments d'impuissance et d'inutilité. L'édit de 1661, les déclarations de 1662 et de 1686, les arrêts mêmes du parlement rendus en 1693 en sont la preuve la plus évidente. Depuis plus d'un siècle et demi ces réglemens qui prescrivoient les mesures les plus rigoureuses, qui portoient contre les mendiants les peines les plus sévères sont tombés en désuétude, tandis que la mendicité qu'ils avoient pour but de détruire, reste encore debout pour attester l'inefficacité de leurs dispositions.

Digitized by Google

Je ne chercherai donc point dans un système fondé sur des mesures acerbes les moyens de répression que je me propose d'indiquer. L'humanité les désavoue, la société ne sauroit les admettre. Dans l'état actuel de la civilisation, les principes de la philantropie me paraissent seuls devoir être adoptés. Je ne suivrai donc que ses inspirations; en la prenant pour guide serait-il possible de pouvoir m'égarer.

CHAPITRE I.er

Des principales causes de la mendicité dans le Département du Pas-de-Calais.

D'après les derniers dénombremens que l'autorité a fait faire, la population de ce département, qui va dans une progression toujours ascendante, s'éléverait en ce moment à 610,344 individus. Elle n'était, au commencement de la révolution, que d'environ 534,000 ames.

Les deux cinquièmes de cette population se composent d'enfans au-dessous de quinze ans et de vieillards au-dessus de soixante. Par conséquent, d'individus qui, par leur âge et leur faiblesse, ne peuvent se livrer aux travaux de la culture. Cependant, les terres que la nature du sol permet d'y livrer, offrent une surface d'environ 453.885 hectares.

Digitized by Google

On conçoit dès-lors la multitude de bras que cette immense étendue de terrein nécessite d'employer chaque année aux occupations champêtres; aussi les travaux de l'agriculture sont-ils une des principales ressources du peuple de ces contrées.

Ce département est donc essentiellement agricole, et son sol, aussi riche que fertile, le rend un des plus productifs de la France. Pourquoi faut-il que l'indigence soit là pour offrir comme ombre à ce tableau, une masse de 100,000 individus dont le tiers au moins se compose de mendians.

On a souvent remarqué dans ce département que les pauvres y sont toujours plus nombreux en hiver qu'en tout autre temps. La raison en est facile à saisir. Pendant les six mois de l'année durant lesquels l'homme peut se livrer à l'agriculture, le villageois indigent reçoit pour prix de son labeur un salaire qui, s'il est modique, lui permet du moins de se procurer les objets nécessaires à son existence. Mais alors que les produits de la terre sont recueillis, quand les travaux précurseurs d'une autre moisson sont terminés, la tâche du cultivateur est remplie, la culture est suspendue, alors arrive pour le pauvre le terme de ses ressources. Il voit échapper de ses mains les moyens de pourvoir à ses besoins dont le

Digitized by Google

cercle va encore s'agrandir par la rigueur de la saison. Quel refuge reste alors à ce malheureux ? la charité publique et il va l'implorer.

Le besoin de vivre fait entrer l'ouvrier sans travail dans le sentier de la mendicité ; l'oisiveté finit toujours par l'y retenir. Une fois livré à ce penchant honteux ne vous attendez plus de pouvoir l'y soustraire. N'espérez plus qu'il aille chercher encore dans un labeur pénible, à la sueur de son front les moyens de subsistance qu'une charité imprévoyante lui dispense sans rien faire. L'indolence et la paresse dont il s'est fait une habitude ont dépravé son cœur, abatardi son ame, énervé ses facultés. Sans désir de l'honneur comme sans crainte de la honte, il supporte alors sans rougir les dégoûts, le mépris et les humiliations. Dans cet état d'opprobre et ravalé par la mendicité au dernier degré d'abjection et d'avilissement il perd tout sentiment de sa dignité ; il n'offre plus de l'espèce humaine que le triste spectacle de sa dégradation.

Ainsi pullule dans ce département pendant la saison de l'hiver une foule de nécessiteux que le manque d'occupation plonge dans la fange de la mendicité. Ainsi se perd pour l'agriculture une multitude de bras que la paresse enchaîne et frappe d'inertie.

Digitized by Google

Voulez-vous former des citoyens utiles à l'état, habituez-les dès leur plus tendre enfance à le devenir. Inspirez de bonne heure aux enfans le goût et l'amour du travail, ne négligez point surtout de leur donner les notions élémentaires d'instruction indispensables à l'homme. Malheureusement il est dans cette province peu de villages qui possèdent des écoles publiques pour les enfans du pauvre, la plupart même de celles qui existent ne sont point fréquentées. La majeure partie des parens n'ayant point reçu d'éducation n'en connoissent pas tous les avantages. Incapables d'en apprécier le prix ils sont loin d'en faire partager les bienfaits à leurs enfants. Aussi d'âge en âge se perpétue l'ignorance. Que nous sert, disent-ils, de dépenser pour envoyer nos enfans à l'école : on vit bien sans cela. Jamais nous n'avons rien appris, nos enfans feront comme nous, ils n'ont pas besoin d'être savans pour demander un morceau de pain, Ainsi, par les parens eux-mêmes, les enfans sont légués à l'état honteux de mendiant. Comment voudrait-on qu'ils devinssent autre chose quand de pareils principes sont versés dans leurs cœurs par les auteurs de leurs jours.

Dans les communes rurales, la plupart des ouvriers des deux sexes, continuellement occupés

Digitized by Google

aux travaux de l'agriculture, ne peuvent surveiller eux-mêmes leurs enfans. Que ne les envoient-ils, dira-t-on, à l'école : soit, mais chaque mois il faudrait acquitter la rétribution que les instituteurs exigent, et ce sacrifice est au-dessus de leurs forces. Ne soyons donc plus surpris s'ils les laissent chaque jour, seuls en proie à eux-mêmes, se livrer sans contrainte à l'impulsion naturelle à leur âge. Vaguer dans les rues, dans les carrefours, sur les chemins, dans les places publiques, devient donc leur unique, leur continuelle habitude. Ils y sont à la source des plus mauvais exemples. Leurs liaisons les plus intimes ne sont autres que celles de vagabonds qui, en leur inspirant le dégoût du travail, se complaisent à leur faire l'éloge d'une vie désœuvrée, les instruisent dans l'art de varier les ruses et les artifices dont ils se servent chaque jour pour soutirer d'abondantes aumônes. Sans morale, sans principes de religion, n'ayant d'autre penchant que celui de la paresse, ces malheureux enfans, corrompus l'un par l'autre, arrivent ainsi à l'adolescence où tous leurs soins se bornent à réaliser et à mettre en pratique les funestes leçons qu'ils ont puisées à l'école de la dépravation, Tels sont pour les enfans du pauvre les résultats inévitables de l'absence d'une direction religieuse et morale et du défaut d'éducation :

Digitized by Google

tant il est vrai de dire que l'instruction et les bonnes mœurs peuvent seules maintenir l'homme dans le sentier de la vertu.

On ne saurait non plus se dissimuler que la facilité avec laquelle le pauvre recueille dans les campagnes d'abondantes aumônes, ne soit aussi l'une des principales causes qui concourrent le plus à y perpétuer la mendicité. Naturellement enclins à la bienfaisance, nos bons villageois, entraînés par ce doux penchant qui fait tant d'honneur à l'humanité; qui procure à l'ame de si douces jouissances, ne repoussent presque jamais ceux qui se présentent à eux sous la livrée de la misère pour intéresser leur pitié. Se dire en proie au malheur et au besoin suffit presque toujours pour obtenir d'eux des secours, Aussi leur générosité est-elle le plus souvent mise à contribution par une foule de faméliques étrangers, de tout âge et de tout sexe, qui font de la charité même un objet de spéculation. Quels sont en effet la plupart des mendians qui infestent nos campagnes ? De misérables transfuges que l'on voit accourir des départemens voisins où ils ne peuvent y exercer avec autant d'avantages et de facilité qu'ici leur funeste et honteux métier!.... Trop connus dans les lieux qui les ont vu naître, ils ne pourraient y faire illusion sur leur état et leur véritable position. Travaillez, leur di-

Digitized by Google

rait-on, vous en êtes capables ? Abjurez l'oisiveté et n'avilissez point plus long-tems par la paresse les bras que la nature vous a donnés ; mais la fainéantise les domine, ils ont en horreur le travail, ils fuient donc un séjour qu'ils ne sauraient habiter sans s'y adonner, et vont souiller de leur présence celui où ils n'ont point à le redouter. Ne soyons donc plus surpris de voir affluer dans nos communes rurales tant de pauvres étrangers, puisqu'ils sont assurés d'y trouver les secours de l'hospitalité. « Partout, dit Montesquieu, où l'on « vit plus à son aise à rien faire qu'à travailler, « il y aura toujours beaucoup de fainéans. »

S'il est un spectacle affligeant pour l'humanité, un spectacle qui toujours navre le cœur de tristesse, c'est sans contredit celui que présente cette fourmillière de vieillards et d'infirmes qui, chargés de misère et pressés par la faim, vont péniblement traîner de porte en porte les restes d'une existence prête à s'évanouir. Il faut le dire avec douleur, mais avec vérité, les asiles consacrés au soulagement de ces infortunés sont imperceptibles dans ce département. Parcourez en effet les 918 communes dont il se compose, vous en trouverez dix à peine qui possèdent un établissement de ce genre, et combien encore sont-ils loin de pouvoir suffire au besoin des localités ?

Digitized by Google

A l'exception de quelques maisons de fondation où un certain nombre de vieilles femmes sont logées et reçoivent une somme fixe à titre de secours, la ville d'Arras, chef-lieu de préfecture, cité dont la population est de 21,000 ames, ne renferme qu'un seul hospice où le nombre des vieillards qui y sont admis n'excède pas 116. C'est à l'aide d'une somme de 20,000 francs, donnée par le gouvernement, que l'on est parvenu, il y peu d'années, à organiser cet établissement philantropique pour l'entretien duquel la caisse communale fournit annuellement les fonds nécessaires.

La ville de St.-Omer, il est vrai, un peu mieux favorisée sous ce rapport, en possède deux. Le premier, fondé en 1393, sous le nom d'hospice St.-Jean, sert de retraite à environ 124 vieillards et infirmes de l'un et l'autre sexe. Le second est l'hôpital Ste.-Anne. Dès son origine, qui date de 1509, comme aujourd'hui, il fut destiné à recevoir seulement quinze vieilles femmes malades ou infirmes.

Quant aux autres établissemens de ce genre qui existent dans le département, ils ne sont qu'au nombre de huit, et celui des individus qui y trouvent un refuge contre la misère ne s'élève pas en total à plus de deux cents.

Digitized by Google

Je le demande, d'aussi faibles ressources sont-elles en proportion avec cette multitude d'infirmes et de vieillards que produit nécessairement une population de plus de 600,000 ames. Faut-il alors s'étonner si la mendicité en voit un si grand nombre traîner douloureusement les restes de leur vie sous ses hideux étendards !

On estime que dans ce département les naissances annuelles, comparées à la population, sont, année commune, dans la même proportion que trente à mille. D'après cette base, on peut donc sans exagération évaluer à environ trois mille la moyenne proportionnelle des naissances de la classe indigente. Ceci posé, retranchons de ce nombre les 400 enfans trouvés et abandonnés admis annuellement dans les hospices, resterait donc près de deux mille six cents enfans nouveaux nés qui, faute d'établissemens pour les recevoir, demeurent chaque année à la charge de leurs familles incapables de les élever et de les nourrir autrement que par les secours des aumônes. Que deviennent ces infortunés? Je vais le dire : la plupart périssent de misère et de besoin !.... Quelques-uns sont promenés de porte en porte, attachés au dos de leurs mères qui s'en servent comme d'un sujet de pitié pour exciter la commisération !.... Ceux-là, pour ainsi dire, sucent avec le lait, la

Digitized by Google

mendicité. Quant aux autres, dès qu'ils peuvent marcher ils entrent dans ses rangs. Ce sont ceux que l'on voit presque nus sur les chemins implorer en pleurant la charité publique.

Je signale donc comme causes principales de la mendicité dans le département du Pas-de-Calais :

Le manque d'ateliers où le pauvre valide pourait en tous tems se procurer dans un salaire acquis par le travail les ressources nécessaires pour le faire subsister ;

L'insuffisance d'établissemens destinés à servir de retraite aux vieillards et infirmes de l'un et l'autre sexe ;

L'oisiveté et la fainéantise qu'entretiennent et font naître les dons d'une charité aveugle et imprévoyante ;

La libre circulation des mendians hors du cercle de leurs communes respectives ;

Les aumônes particulières qui attirent dans les campagnes une foule de fainéans étrangers ;

La funeste habitude de faire la charité aux enfans et d'exercer en leur faveur des libéralités qui les disposent à la paresse et les encouragent à la mendicité ;

Le défaut d'établissemens destinés à recevoir les enfans du pauvre ;

Digitized by Google

Le manque d'écoles gratuites et communales où l'enfance recevrait les premières notions d'instruction indispensables à l'homme ;

Enfin le défaut d'éducation des enfans et la négligence de leur faire apprendre un état.

Chapitre II.

Des moyens de remédier à la mendicité dans le département du Pas-de-Calais.

---

§. 1.er

Du système de répression qui était adopté et suivi en Artois.

Avant de m'occuper des moyens que je me propose d'indiquer pour parvenir à la répression de la mendicité dans ce département, je ne puis résister au désir de rappeler ici le système qui, avant la révolution, était adopté et suivi en Artois pour arriver à ce but. Je le trouve tracé dans un arrêt du conseil du Roi de 1771 dont les dispositions sont assez remarquables. Ces dispositions qui sont aujourd'hui inconnues à la génération actuelle ne peuvent manquer, il me semble, d'inspirer l'intérêt qui s'attache naturellement aux institutions anciennes dont l'utilité était reconnue, mais que le tems a fait disparaître ; c'en était

Digitized by Google

assez sans doute pour les encadrer ici et j'ai lieu d'espérer qu'elles n'y paraîtront pas déplacées.

D'après ce système chaque bourg ou village de cette province était tenu de pourvoir à la subsistance et à l'entretien de ses pauvres. A cet effet on y dressait tous les ans dans le mois d'octobre un rôle de tous les ménages pauvres dans lequel on faisait mention de leur âge et de la quantité de pain qui leur était nécessaire, après néanmoins que déduction avait été faite de ce qu'ils pouvaient gagner par leur travail. Ces secours étaient toujours fournis en nature et susceptibles d'être augmentés ou diminués de trois mois en trois mois, mais aucune diminution ne pouvait avoir lieu qu'autant que le procureur-général du conseil d'Arras en avait été informé.

On comprenait aussi dans le même rôle les sommes qu'on reconnaissait devoir être nécessaires aux indigens dans le cas de maladie ou de besoins imprévus. Ces sommes leur étaient distribuées sur des mandats revêtus de la signature du curé et de l'un des gens de loi, et s'il existait un reliquat à la fin de l'année on le portait dans le rôle de l'année suivante.

Pour la répartition du pain nécessaire à la subsistance du pauvre, tous les immeubles, autres que ceux affectés aux cures, situés dans l'étendue

Digitized by Google

du territoire de chaque paroisse, étaient cotisés suivant la proportion usitée en Artois pour les assiettes de faux frais, et les cotisations étaient effectuées par les propriétaires ou fermiers exploitant les biens qui s'y trouvaient imposés.

Ces prestations étaient faites de huitaine en huitaine ou de quinzaine en quinzaine, suivant la quantité de pain qui devait être fournie. La livraison en était effectuée chez un habitant choisi par les gens de loi, et après que le pain y avait été examiné et pesé, il était distribué aux pauvres chaque jour de dimanche au sortir de la messe paroissiale.

Enfin les contribuables étaient tenus de fournir du pain semblable à celui dont ils faisaient usage pour leur consommation, et en cas de défaut de livraison de la quantité de pain fixée par le rôle ou s'il en était fourni de mauvaise qualité, les gens de loi pouvaient en faire livrer sur leurs billets aux dépens des contribuables.

Telle était avant la révolution le mode de répression adopté et suivi en cette province. Mais les temps et les institutions ont bien changé depuis lors. Cherchons donc aujourd'hui des moyens qui, en harmonie avec les mœurs et l'état actuel de la civilisation, puissent nous conduire à un résultat satisfaisant.

Digitized by Google

§ II.

Bureau communal de bienfaisance --- Visite des pauvres..

On s'accorde généralement à reconnaître que si les pauvres étaient concentrés dans le cercle étroit de leurs communes, ils y trouveraient facilement les ressources nécessaires pour assurer leur existence. A dire vrai, ce sont moins les ressources qui manquent que le mode de les bien départir. Un bon système d'administration de secours réclamera toujours dans son application une connaissance exacte de l'état et des besoins du pauvre. Tout consiste donc à prendre les mesures les plus propres pour bien s'en pénétrer.

Une vérité que personne ne contestera, c'est qu'il existe une classe d'individus qui, par leur âge, leur impuissance au travail, leurs infirmités, ont droit à des secours. C'est que la société dont ils sont membres ne peut les désavouer ni les rejeter de son sein. C'est qu'elle leur doit des alimens, un toît pour les abriter, des vêtemens pour les couvrir, en un mot, toute sa protection. C'est qu'elle ne saurait se soustraire à l'obligation naturelle de s'acquitter envers eux de cette dette sacrée. Ceci posé, on conçoit facilement la nécessité d'un système stable et permanant d'aumône universelle et de bienfaisance communale. On ne

Digitized by Google

saurait donc apporter trop de soins et d'attention dans les mesures à prendre pour organiser ce système qui seul peut produire des résultats satisfaisans.

Il est aisé de concevoir que pour bien soulager l'infortune il faut bien la connaître ; aussi la plus scrupuleuse sollicitude doit-elle être apportée dans cette exploration afin de pouvoir approprier les secours à la nature comme à l'espèce et à l'étendue des besoins. On sent dès-lors que l'habileté de l'administration devra principalement consister à bien ménager les ressources de manière à ce qu'elles puissent en tout temps lui suffire, et surtout à éviter de doter la paresse et la fainéantise au détriment de la vraie pauvreté.

Je suppose donc dans chaque localité un bureau communal de bienfaisance composé de personnes animées de l'amour du bien public, bien pénétrées du véritable esprit de la charité, n'ayant d'autre intention, d'autre désir, d'autre pensée que d'alléger les maux du pauvre, que de secourir le malheur. Je suppose dis-je l'existence d'une semblable institution dans chaque commune, il en résultera un bien incalculable. Il est en effet démontré que là où il existe des administrations charitables l'indigence en a toujours ressenti les plus salutaires effets.

Digitized by Google

Je l'ai dit et me plait à le redire encore, pour bien soulager l'infortune il faut bien la connaître, or pour bien la connaître il faut nécessairement pénétrer dans l'intérieur du pauvre, le visiter, l'interroger, étudier ses mœurs, ses habitudes, son caractère, ses inclinations. Mais qui se chargera de cette mission importante? Qui remplira cette tâche tout-à-la-fois difficile et pénible?.... Je vois parmi nos administrateurs un homme dont l'âge inspire le respect et atteste l'expérience, son coup d'œil est sûr et pénétrant, sa bienfaisance, sa philantropie sont connus, Voilà mon visiteur. Il franchira sans hésiter le seuil de l'asyle du pauvre. L'aspect affligeant qu'il présente ne l'arrêtera point. Animé du désir d'être utile à ses concitoyens, son zèle lui fait tout surmonter. Il voit dans un réduit obscur une mère de famille. Plusieurs enfans l'entourent. Il la trouve dans cette position toujours si intéressante d'une mère allaitant son enfant. Celui qu'elle nourrit n'est pourtant point le sien, c'est une de ces innocentes victimes du malheur ou de l'inconduite que l'administration des hospices lui a confiée. Elle n'est point sa mére mais elle lui en tient lieu. Sa sollicitude et ses soins se partagent également entre cet être infortuné et ses autres enfans. Tous sont élevés dans les principes de la morale et de la religion. Elle voudrait pou-

Digitized by Google

voir leur donner quelques notions d'instruction. S'ils pouvaient seulement, avant d'atteindre l'âge du travail, apprendre à lire, à écrire, on serait content. On sent la nécessité de ces connaissances élémentaires, mais comment parvenir à les leur procurer? On est dans la détresse, le mari est aux champs, tous ses instans sont consacrés au travail, hélas! le peu qu'il gagne à la sueur de son front suffit à peine pour avoir du pain!.... Notre explorateur recueille donc avec soin tous les détails, toutes les circonstances qui peuvent l'éclairer. Il laisse au sein de cette famille l'espoir consolateur d'un meilleur avenir. Il se retire, d'autres infortunes appellent ses regards : c'est une veuve dans le plus affreux dénuement. Les veilles réitérées auxquelles elle s'est livrée pendant la maladie longue et douloureuse de celui qu'elle regrette ont altéré sa santé, épuisé ses faibles ressources. En perdant l'un des auteurs de leurs jours ses malheureux enfants ont vu tout-à-coup disparaître le soutien de leur enfance. Leur père seul pouvait pourvoir à leurs besoins! Ils sont aujourd'hui sans appui, demain peut-être ils seront orphelins! Demain peut-être leur mère privée des secours que réclame sa position aura succombée! C'est un infortuné à qui un accident imprévu vient de ravir le pain qui le nourrissait.

Digitized by Google

Il trouvait chaque jour ses moyens d'existence dans le produit de son travail, maintenant le travail lui manque, un incendie a dévoré la manufacture où il était employé. Celui-ci est un pauvre qui doit tous ses malheurs à son inconduite ; celui-là à sa paresse, au désordre de ses mœurs ; cet autre les doit à son imprévoyance. Ici c'est un vieillard dont l'âge a paralysé les forces et dont la main débile est depuis long-tems impropre au travail ; Là gémit un malheureux dont la triste position est le résultat des infirmités dont il est accablé ! Plus loin est un aveugle, un paralytique, que sais-je ? car qui pourrait énumérer toutes les infortunes. Mais notre explorateur les connait. Il a tout vû, tout visité, cela suffit : il rendra compte de tout. Ainsi grâce à cette investigation exercée avec autant de zèle que d'intelligence et de discernement on obtient tous les renseignemens nécessaires pour former le tableau des véritables pauvres. On renferme dans un même cadre les individus qui par l'effet d'une maladie, de circonstances ou d'événements imprévus ne peuvent momentanément se livrer à leurs occupations habituelles. Les ouvriers dont le salaire est insuffisant pour faire face aux besoins de leurs familles, ceux dont la misère prend sa source dans le manque de travail. On range dans une autre classe tous les individus

Digitized by Google

qui ne peuvent s'y adonner, tels sont en général les vieillards, les infirmes, les enfans en bas âge. Viennent enfin pour être compris dans la troisième classe les vagabonds et les gens sans aveu.

§ III.

Des Etablissemens pour procurer du travail aux pauvres valides.

L'état de pauvreté étant bien constaté, les premiers soins du bureau communal auront principalement pour objet de départir à chaque classe de pauvres les secours les plus appropriés à leur position. Pénétrés de cette vérité que l'homme qui peut travailler doit subvenir lui-même à ses besoins, nos administrateurs ne laisseront à aucun des indigens valides qui seront sous leur protection la faculté de demeurer dans un état d'inertie et de désœuvrement. Les chemins vicinaux de la commune ont besoin de réparations, voilà déjà une occasion d'y employer tous les individus qui dans le temps de la morte saison ne peuvent plus trouver d'occupation dans les travaux de l'agriculture; d'autres ouvrages d'utilité publique sont reconnus nécessaires, on obtient l'autorisation de les faire effectuer. Ces ressources dira-t-on ne seront qu'éphémères : créez-en qui soient de tous les temps, de toutes les saisons, à la portée de tous les individus. On sait que l'industrie de la plupart des cantons de ce département

Digitized by Google

consiste principalement dans la préparation et la filature de la laine, du lin, du chanvre et du coton. Eh ! bien, multipliez cette branche si facile à exploiter et si féconde en ressources. Etablissez dans chaque commune un ou plusieurs ateliers de ce genre. Là seront constamment employés tous les pauvres valides de l'endroit qui n'auront point de profession ou dont l'industrie se trouvera momentanément paralysée par l'effet des circonstances. Ce travail qui n'a rien de pénible, qui n'exige qu'un peu d'application, aura cet avantage inappréciable qu'il peut être entrepris en tous tems et que l'on peut l'abandonner de même. L'enfant dont le bras est encore trop faible pour supporter les fatigues de la profession à laquelle il se destine y puisera entre tems, l'habitude, le goût et l'amour du travail, et il s'y livrera plus tard d'autant plus volontiers qu'il en aura ressenti tous les avantages, et n'aura point contracté dans le désœuvrement les pernicieuses dispositions d'une ame flétrie par la paresse et par l'oisiveté. L'ouvrier dont la détresse est le résultat d'un manque d'occupation y trouvera des secours qui le mettront du moins à l'abri de la misère, sans être réduit à la dégradante humiliation de tendre la main sur un chemin et de se ravaler à la plus basse des conditions;

Digitized by Google

Il conservera la dignité de son être et attendra avec calme et résignation un meilleur avenir.

§ IV.

Des enfans du pauvre.

L'un des moyens les plus efficaces pour parvenir à la répression de la mendicité est sans contredit de fournir à l'enfant débile et pauvre les secours que la faiblesse de son bras ne lui permet point encore de trouver dans le travail. L'habitude de mendier contractée dès l'âge le plus tendre se perd difficilement. On ne saurait donc apporter trop de soins à préserver l'enfance de se livrer à ce honteux penchant.

Il n'est pas rare de voir sur les chemins publics des enfans presque nuds implorer la pitié et la commisération des passans. La plupart sont de malheureux orphelins; sans appui, sans ressources la charité publique est leur seul patrimoine. Placez-les en pension chez le pauvre à qui le ciel a refusé la douceur d'être père. Ils n'ont point de famille, donnez-leur en une d'adoption. Par ce moyen la nourriture et le logement leur sont déjà assûrés. Leur faut-il des vêtemens, du linge, une chaussure ? Le bureau communal est là. Je m'en remets à cet égard à sa sollicitude : il pourvoiera à ces besoins en tems opportun.

Cet autre enfant compagnon d'infortune de ces

Digitized by Google

malheureux orphelins partageait leur misère et leur ignominie. Il faut également l'y soustraire. Il faut aussi le placer en pension, mais sa mère qui ne peut le nourrir refuse de s'en séparer. La nature, il est vrai, ne cesse pas d'exercer tous ses droits par celà seul que l'on est dans l'indigence. Elle parle avec autant de force au cœur du pauvre qu'à celui de l'homme favorisé de tous les dons de la fortune. Dans toutes les classes de la société un enfant est également cher et précieux aux auteurs de ses jours ; si donc n'écoutant que la voix de la nature, cette mère indigente refuse de confier son enfant aux soins de l'administration c'est ici qu'il faut redoubler de zèle et de prudence. Je me repose encore à cet égard sur la sagesse des membres qui la composeront. Que font-ils alors ? Ils représentent à cette mère tous les inconveniens de la mendicité; lui dévoilent les dangers dont serait menacé cet enfant s'il demeurait avec elle dans l'état de détresse où elle se trouve ; lui tracent le tableau de la misère qui deviendrait infailliblement son partage, celui des avantages qu'il recueillerait en obtenant dans une éducation conforme à sa condition, les moyens de devenir un jour un citoyen utile et de pouvoir lui-même subvenir à tous ses besoins. Ces bienveillantes allocutions ont déjà produit sur son esprit une impression favorable;

Digitized by Google

cependant elle hésite encore, mais elle a de la religion, toute sa confiance repose en son digne pasteur, celui-ci fait le reste. Ses exhortations, ses conseils paternels achèvent de la convaincre, elle se rend enfin. Ainsi se trouve encore ravi à la mendicité un être intéressant.

Je ne puis m'empêcher en parlant des enfans de signaler ici un des plus grands dangers auxquels cette funeste mendicité les expose. L'ame se brise quand on songe qu'il existe des misérables qui, après les avoir dérobés, se font un jeu barbare de les torturer, de les estropier même pour en faire des objets de pitié et d'horreur!.... Telle est pourtant la vérité. Aussi de combien de zèle et de vigilance l'autorité ne devrait-elle pas redoubler pour prévenir de semblables forfaits. Une mesure bien simple et bien facile pour y parvenir pourrait, ce me semble, être employée avec succès. Ce serait d'assujétir les mendians à justifier de la propriété des enfans dont ils seraient accompagnés par la représentation de leurs actes de naissance. Cette mesure aurait non-seulement pour résultat d'empêcher à l'avenir de pareils outrages à l'humanité, mais encore de faire rentrer au sein de leurs familles une foule d'innocentes victimes qu'une coupable spéculation en aurait détournées et de rendre à sa

Digitized by Google

mère un enfant dont la perte lui fait chaque jour verser les larmes amères de la douleur et du regret. (*)

§ V.

Des Vieillards et des Infirmes.

L'incapacité au travail est le plus ordinairement le partage de la vieillesse ; le repos devient donc un besoin légitime pour cette classe d'infortunés dont l'âge et les infirmités ont paralysé les forces, affaibli les facultés ; mais en vain chercherions-nous dans chaque commune un établissement destiné à leur servir de retraite. A peine compte-on dans toute l'étendue de ce département dix hospices consacrés au soulagement des vieillards et infirmes de l'un et l'autre sexe. Il n'en existe pas davantage et vainement concevrait-on l'espoir d'en voir établir de nouveaux. Dans cet état des choses quels moyens employer ? Que faire pour les soustraire à la mendicité, si ce n'est d'adopter et de créer pour eux un mode de secours analogue et conforme à celui que je propose pour les enfans ? Si ce n'est de les pensionner chacun chez

(*) La cour d'assises de Douay a condamné récemment à 7 années de réclusion un mendiant convaincu de l'enlèvement d'une petite fille de Lille âgée de 3 ans et de lui avoir fait endurer les plus cruels traitemens.

Digitized by Google

les particuliers ? Ce vieillard est sans appui, sans famille, trouvez quelqu'un dans sa commune qui veuille s'en charger, cela n'est point difficile. Il est connu, ses mœurs sont douces, sa conversation intéresse, son caractère est liant et facile, on ne remarque point en lui l'absence de toute éducation. Des malheurs imprévus et non-mérités sont la cause de son infortune. Il a des liaisons, des rapports d'amitié avec une famille peu aisée mais honnête : offrez pour sa pension une somme modique, il y sera reçu avec cordialité, il coulera en paix le reste de ses jours, il n'affligera plus la société du spectacle de sa misère, il sera heureux et content et terminera sa carrière en bénissant le nom de ses bienfaiteurs !... Cet autre indiquera lui-même son asyle. Mon fils dira-t-il habite une commune voisine. Il est père de famille et pauvre comme moi. Son travail lui suffit à peine pour élever ses enfants, il ne peut me nourrir, mais il gémit en me voyant chaque jour en proie à la misère chercher de porte en porte le pain amer de la mendicité. Versez-lui tous les mois le prix de ma pension, je trouverai dans sa chaumière le repos et la subsistance, j'y recevrai les tendres soins de la pitié filiale, les douces caresses de ses enfans : au nom de l'humanité, placez-moi chez mon fils ! Je serai heureux et content et je termi-

Digitized by Google

nerai en paix ma carrière en bénissant le nom de mes bienfaiteurs !...

Le mode que j'indique une fois adopté on verrait bientôt s'ouvrir partout dans les communes des asiles particuliers pour y recevoir les enfans et les vieillards qu'on aurait à placer. Chacun s'appliquerait à les traiter le mieux possible. La concurrence s'établirait et ferait baisser le prix de la pension. Ces infortunés y seraient d'une manière infiniment plus commode que dans les hospices. Point de bâtimens à élever ni à entretenir. Point d'inspecteurs, de directeurs ni d'employés à payer. Tous les fonds recevroient dès lors leur véritable destination, ils seroient employés au soulagement du pauvre. C'est un avantage sans doute bien digne d'être pris en considération.

§ VI.

Du Mode de secours pour les Pauvres malades.

Occupons-nous maintenant d'un mode de secours pour les pauvres malades. On conçoit facilement que dans ces circonstances le bureau communal a besoin d'auxiliaires. En effet dans l'état de maladie, les conseils de la médecine, les opérations de la chirurgie, les remédes de la pharmacie deviennent nécessaires, indispensables même. Tous ces secours, il est vrai, se trouvent

Digitized by Google

dans les hôpitaux, mais il n'en existe point dans les communes rurales. Cherchons donc un moyen qui puisse suppléer au manque de ces établissemens. Dans cette vue et pour y parvenir je proposerai d'établir dans chaque canton un ou deux officiers de santé qui seraient chargés non-seulement du traitement à domicile des pauvres malades, mais encore de l'accouchement de leurs femmes et de la vaccination de leurs enfans. Il existe à Arras une école chirurgico-médicale où l'enseignement de l'art de guérir est confié à des professeurs aussi recommandables par leurs lumières que par leur philantropie. Les bienfaits de cette école sont de répandre chaque année dans les campagnes des élèves instruits qui vont y mettre en pratique les savantes leçons qu'ils ont reçues. Choisissez parmi eux vos officiers de santé; Par leurs conseils et par leurs soins, les médicamens et les topiques administrés et appliqués en tems opportun arrêteront les progrès de la maladie et le plus souvent la préviendront. Les remèdes seraient fournis par un pharmacien dont le laboratoire serait établi dans la ville la plus voisine. On ne peut se faire une idée des bienfaits et de l'utilité d'une semblable institution. Le pauvre secouru dans son propre domicile y serait mieux traité que dans les hôpitaux, il n'aurait point

Digitized by Google

la douleur de se séparer des objets de ses affections, et la satisfaction qu'il éprouverait à recevoir leurs consolations et leurs soins contribuerait puissamment à hâter le terme de sa convalescence et de sa guérison.

§ VII.

De l'éducation des enfans du pauvre. — Ecole d'instruction et de travail

Une source intarissable de richesses et de prospérités, c'est l'instruction. Elle est le plus sûr antidote de la mendicité. L'histoire morale de nos voisins nous en fournit la preuve. On rapporte « qu'en Ecosse il existait 200,000 mendians. » Vainement depuis un demi-siècle on prenait des » mesures répressives, le vagabondage naissait » de la répression même. Un parlement sage créa » des écoles gratuites et au bout de dix ans, » à peine comptait-on un vagabond sur vingt » mille personnes. »

Mais qu'avons-nous besoin de chercher des exemples chez l'étranger quand nous en avons sous les yeux.

J'avais plusieurs fois entendu parler des avantages que les communes de Boiry-St.-Martin et Boiry-Ste.-Rictrude, situées dans l'arrondissement d'Arras, éprouvent depuis quatre à cinq ans par l'établissement d'une école d'instruction

Digitized by Google

et de travail pour les enfans de la classe indigente. Cette école qui produit dans ces deux villages les résultats les plus satisfaisans a été créée à Boiry-St.-Martin en 1819 par les soins de la dame Bouilly, institutrice de première classe. Le récit avantageux qu'on m'avait fait de cette institution ayant piqué ma curiosité, je suis allé la visiter ; j'y ai vu 50 à 60 petites filles occupées au travail de la dentelle recevoir avec les principes de la morale et de la religion les premières notions de l'instruction. Pour ne point laisser perdre aux élèves un tems toujours précieux, les répétitions de lecture ont lieu pendant les heures du travail. A cet effet l'une de ces élèves lit ou épèle de sa place sur un livre semblable à celui que tient l'institutrice. Cette lecture terminée elle remet le livre à sa compagne et celle-ci à son tour répète sa leçon. Telle est la méthode suivie dans cette institution. (*)

(*) Dans cet établissement on apprend aux enfans non-seulement à faire de la dentelle, à lire, à écrire, mais encore à marquer, à coudre et à tricoter.

Les élèves sont de l'âge de 8 à 15 ans. Celles de 8 à 10 ans gagnent par jour de 20 à 50 centimes, celles de 10 à 12 de 50 à 75 centimes et celles de 12 à 15 de 50 centimes à 1 franc. Parmi ces dernières il en est une qui par le produit de son travail a nourri pendant l'hiver dernier toute sa famille composée de cinq personnes.

Au nombre des élèves il en existe dix que cet établissement a ravi à la mendicité qui auparavant était leur seule ressource.

Digitized by Google

A l'époque où cet établissement prit naissance, il n'existait dans les deux communes que dix ouvrières en dentelle travaillant très-imparfaitement, aujourd'hui on en compte, outre celles qui sont attachées à l'école, environ quarante qui gagnent chacune de 75 centimes à un franc par jour.

Le travail des soixante élèves rapporte dans le cours d'un mois une somme de 400 fr., ce qui donne dans une année un total de 4800 fr.

Quant aux quarante ouvrières externes, leur produit s'élèverait année commune à 1200 fr. si elles se livraient constamment et assiduement à la fabrication de la dentelle dans leur domicile.

Faisons maintenant une règle de proportion bien simple. Demandons à la science des nombres la solution de celle-ci. — Deux communes produisent annuellement 16,800 fr., combien 918 produiraient-elles ? La réponse sera : sept millions sept cent onze mille deux cents francs.

Eh ! bien je le demande, avec ce fonds immense de secours qui seul appartiendrait au pauvre et serait le fruit du travail, pourrait-il encore exister beaucoup de malheureux ? N'avais-je pas raison de dire que l'instruction est une source intarissable de richesses et de prospérités !

Digitized by Google

Administrateurs philantropes ! hâtez-vous d'établir dans chaque canton de semblables institutions. Accordez des primes et des encouragemens vous en verrez surgir de toute part. Les heureux résultats que vous en obtiendrez sont inappréciables. Les enfans adonnés au travail seront désormais perdus pour la mendicité. Vous la verrez bientôt frappée dans sa racine la plus féconde s'amortir d'elle-même et vous demeurerez convaincu de cette vérité, que sa répression consiste moins dans la nécessité de secourir le pauvre que dans celle de préserver l'homme de le devenir.

Habitans de l'Artois, hommes généreux et bienfaisans qui gémissez de voir la mendicité souiller le sol de vos belles contrées, c'est à vous maintenant que je m'adresse. Il est dans votre cœur de soulager la véritable infortune. Ralliez-vous donc à l'administration ; secondez-là de tout votre pouvoir ; prêtez-lui en tous tems l'appui de vos secours ; que tous vos efforts confondus, réunis, se dirigent vers un même but ; qu'un seul sentiment vous anime ; bientôt la vraie pauvreté secourue, protégée dans votre province n'affligera plus vos regards et la Mendicité aura disparue.

Digitized by Google

MEMOIRE
SUR LES AMÉLIORATIONS
DONT LA CULTURE DU PAS-DE-CALAIS SERAIT SUSCEPTIBLE,

Par M. Désiré PIÉRON, Avocat à Arras.

O fortunatos minium sua si bona norint, agricolas!

LA première occupation des hommes de tous les tems et de tous les pays qui méritât le nom d'art fut sans doute l'agriculture. Dès que les sociétés commencèrent à se former, et que les hommes, renonçant à leur vie vagabonde, cherchèrent des habitations fixes, ils s'apperçurent bientôt que leur chasse et les fruits sauvages ne leur fournissaient qu'une nourriture insuffisante; car plus ils devenaient nombreux plus les bornes de leurs domaines se resserraient. Ils se virent donc obligés d'élever des troupeaux et d'augmenter par l'agriculture la fécondité de la terre pour qu'elle leur donnât en plus grande quantité les productions qu'ils aimaient davantage. Quoique

Digitized by Google

l'agriculture soit le premier art qui fixe l'attention, il a toujours été le dernier perfectionné. Il demande une connaissance parfaite des opérations de la nature dans la production des végétaux, ce qui ne peut s'acquérir que par une suite d'observations. C'est peu d'avoir rassemblé un grand nombre de faits, il faut y joindre pour en tirer parti une longue habitude de raisonner. En outre, malheureusement pour cet art, c'est le dernier dont se soient occupés les hommes capables de le perfectionner d'après de justes principes. Chez les peuples les plus éclairés nous voyons qu'il s'est passé un grand laps de tems avant que les personnes instruites aient coopéré aux progrès de cet art précieux, et la France qui par l'industrie de ses habitans et ses succès en tous genres, s'est placée à un si haut rang parmi les nations, a peut-être, sous le rapport de l'agriculture, quelque chose à envier à ses voisins. Essayons donc dans l'intérêt du département du Pas-de-Calais et pour remplir les vues bienfaisantes de la société royale d'Arras de déterminer les améliorations dont l'agriculture de ce département est susceptible. L'Artois a toujours été regardé comme un pays de grande culture et l'on disait communément qu'une bonne récolte suffisait pendant trois années à la nourriture de ses habitans, s'il eut été pos-

Digitized by Google

sible qu'ils fussent isolés. La multiplication des plantes oléagineuses a de beaucoup diminué cette abondance des céréales, mais la récolte en grains est encore très-considérable et le marché d'Arras est un des plus beaux et constamment des mieux approvisionnés de la France.

Toutes les céréales, les plantes oléagineuses de toutes espèces, celles propres à la nourriture des animaux croissent avec facilité dans ce département. Peut-être ici n'y connait-on pas assez le blé d'Egypte qui se sème plus tard que celui de mars et qui se récolte ordinairement au bout de cent jours. Sans faire la nomenclature des plantes que l'on cultive dans ce pays, je dois parler de l'une des plus utiles et des plus importantes, le *lin* dont la culture est resserrée dans les parties les plus basses de ce département, le manque de routoirs dans les parties sèches et élevées, s'oppose à sa propagation quant à présent.

Un essai entrepris il y a quelques années par les ordres et en présence d'une administration éclairée avait fait concevoir d'heureuses espérances. Cependant, la machine de Christian aurait besoin d'être perfectionnée pour devenir d'une utilité reconnue. Quoiqu'il en soit, le but que l'on se proposait d'atteindre par cette machine a excité l'attention et stimulé le zèle de plusieurs

Digitized by Google

citoyens habiles, et l'un d'eux, le sieur Laforest, a pleinement réussi ; tout le monde connaît l'insalubrité des routoirs et les maladies qui affligent les habitans qui les avoisinent. C'est donc sous plusieurs rapports que ce citoyen aura bien mérité de son pays. Voici comment s'expriment sur cette grande découverte les annales de l'industrie nationale et étrangère. T. XIV, n.° 54. Juin 1824. « Nous pouvons annoncer avec la certitude que » donne l'expérience faite par des hommes im- » partiaux et capables de juger les progrès de » l'industrie, que le problème sur le teillage du » chanvre et du lin sans rouissage préalable est » enfin résolu par un Français. Nous avons la » gloire de proclamer les premiers une décou- » verte aussi importante pour l'agriculture, l'in- » dustrie et le commerce. »

Je regrette de ne pouvoir transcrire en entier le rapport fait sur la broie mécanique rurale de M. Laforest à la société royale académique des sciences par M. Lenormand, au nom de la commission nommée dans la séance du 30 mai 1823, lu le 27 juin suivant ; mais je ne puis me dispenser de faire connaître que cette machine, du prix modique de 100 francs, peut être exécutée par tous les ouvriers qui savent travailler le bois, tels que les menuisiers, les charpentiers, les char-

Digitized by Google

rons, etc. et que le modèle en sera déposé sous peu de tems chez M. le Président de la chambre des notaires de chaque chef-lieu d'arrondissement.

Le sieur Laforest, propriétaire agriculteur dans le département de la Dordogne, a donc rendu un service signalé à l'industrie, à la marine, au commerce et à l'humanité.

La culture des plantes textiles sera délivrée des entraves provenant des localités et des accidens qui accompagnaient leur préparation.

Nous avons dit que toutes les plantes croissaient avec facilité dans ce département, mais ne pourrait-on pas rendre plus productif encore le sol du Pas-de-Calais ? Point de doute, et l'on obtiendrait sans exagération une augmentation d'un tiers, d'abord par l'usage de nouveaux engrais, par la suppression des jachères, en second lieu par l'instruction des agriculteurs et par d'autres moyens sccondaires.

§ 1.er

La suppression absolue des jachères ne peut venir qu'à la suite de l'emploi des autres moyens indiqués. Point d'engrais, point de récoltes, c'est un vieil adage qui sera toujours vrai ; c'est donc à faire des engrais ou à se les procurer que le cultivateur doit donner d'abord ses soins les plus

Digitized by Google

assidus. Que toutes les pailles de sa dépouille soient consommées dans ses étables et converties en fumier. Qu'il le tienne sans cesse humide pendant les chaleurs de l'été et qu'il en fasse avec toutes les substances qui contiennent des sels ; si malgré cela il n'en obtenait pas suffisamment, il faut qu'il en achète. C'est ici que par avarice et par ignorance, calculant toujours mal ses intérêts, ce fermier s'attache à employer ce qu'il a et ne veut rien débourser pour se procurer ce qui manque. Il faut faire des avances à la terre si l'on veut qu'elle produise, ces avances rapportent toujours beaucoup plus qu'elles n'ont coûté. Nous avons autour de nous les moyens de doubler la quantité de nos engrais. Ces moyens se trouvent entr'autres dans les tourteaux, puisque quatre cents tourteaux mis sur une mesure de terre qui n'a reçu qu'une demi-fumure, la rendent complète de manière à produire pendant trois années toutes sortes de grains. Voilà un calcul fort aisé à faire pour tout homme de bon sens et voilà le calcul que les sept huitièmes des cultivateurs ne font pas et qu'on ne saurait trop leur recommander. Si aux tourteaux l'agriculteur joint l'urate de ses écuries, il aura fait beaucoup.

En général, toutes les bonnes pratiques de culture nous viennent du nord, et c'est du dépar-

Digitized by Google

tement de ce nom qu'elles s'introduisent sur les frontières du nôtre et qu'elles y gagnent peu-à-peu.

Dans la Flandre surtout, et dans la majeure partie du département du Nord, le cultivateur recueille avec le plus grand soin les urines de tous ses bestiaux. A cet effet il pratique sous sa principale étable une citerne qui, par de petits conduits, reçoit l'urine de toutes les autres. C'est-là que toute l'année il trouve un engrais abondant dont l'effet est prodigieux.

Les personnes les plus étrangères aux travaux et aux productions de la campagne ont pu remarquer en passant près des champs de céréales, dans le mois de mai, de petites places où les tiges sont beaucoup plus élevées, beaucoup plus fortes que dans le voisinage et forment, pour ainsi dire, de petits buissons. Ces places sont celles où les chevaux ont répandu leur urine.

On trouvera peut-être cette observation un peu minutieuse, mais il n'en est pas de plus propre à frapper tous les yeux de la puissance de l'engrais des urines recueillies dans ces citernes et répandues sur les terres.

Ces citernes commencent à se multiplier dans le Pas-de-Calais du côté du Nord, mais qu'elles y sont encore rares et combien il est à désirer que

Digitized by Google

le nombre en augmente ! Avec le supplément d'engrais indiqué on verrait bientôt un accroissement considérable de produits dans les deux tiers de ce département. Mais il n'en est pas de même de l'autre tiers, il ne s'y montre aucun progrès, c'est le domaine absolu des jachères, la misérable routine n'y permet aucune amélioration. Il ne s'y fait presque point de fumier de basse-cour et l'on ne s'attache point à s'en procurer d'autres ; ces fumiers toujours trop rares et souvent desséchés par des porcs sont portés dans les champs, on laboure, on sème, et tout est fini pour le cultivateur, il ne donne plus aucun soin à sa récolte.

La terre à laquelle on ne prodigue pas continuellement des sucs réparateurs donne de faibles moissons et demande inutilement au laboureur de la seconder dans le bien qu'elle veut lui faire. Celui-ci paraît craindre de bonifier son champ, son fermage serait augmenté, il joue à qui perd gagne et les fermiers propriétaires ne calculent guères mieux. Cependant les cantons de St.-Pol, Montreuil et Boulogne obtiendraient facilement un surcroît d'engrais. Que chaque cultivateur, mieux avisé, recueille l'urate de ses bestiaux ; qu'il ne laisse plus froidement passer sous ses yeux les tourteaux qu'en grande partie l'on dirige du côté d'Aire ; qu'il les arrête et qu'il en fasse

Digitized by Google

usage ; qu'il établisse des prairies artificielles ; premier précepte de l'économie rurale sur lequel nous aurons occasion de revenir plus tard. Alors il aura des bestiaux bien nourris, il aura des engrais et par suite de bonnes récoltes. Dans l'arrondissement de Montreuil particulièrement l'on ne saurait trop recommander la culture du navet de Suède. Dans l'été on le dépouille deux ou trois fois de ses feuilles larges et nourrissantes et son tubercule ordinairement très-volumineux sert pendant l'hiver à faire d'excellens breuvages pour les bestiaux, Il est de beaucoup préférable au chou de vache, j'en ai fait plusieurs fois l'expérience.

L'éducation des chevaux et des bêtes à cornes est une branche importante de l'économie rurale. Cette éducation n'est peut-être nulle part plus négligée que dans le canton de Montreuil. La race des chevaux y est repoussante, ils ont la tête grosse, les pieds plats, le corps difforme ; c'est la honte de l'espèce. Les étalons qui sont chez les fermiers sont mal choisis et remplis de défauts. Les propriétaires en font une spéculation purement mercénaire et se soucient peu d'amélioration. Il faudrait donc remplacer ces chevaux abatardis par de bons étalons normands. Les autorités locales devraient demander et obtiendraient facilement du haras royal d'Abbeville, des étalons

Digitized by Google

en nombre suffisant qui parcourraient toutes les communes dans la saison convenable et à des époques déterminées. Ces deux moyens réunis contribueraient puissamment à perfectionner à la longue les chevaux dégénérés de ce canton, qui maintenant n'ont ni force ni vigueur, parceque l'avidité imprévoyante des cultivateurs les contraint à travailler trop jeunes : encore se hâtent-ils ordinairement de vendre les poulains qui promettent de valoir mieux. Dans ces cantons esclaves d'une aveugle routine la race des vaches ne l'emporte pas sur celle des chevaux. Elles y sont petites, faibles et d'une maigreur extrême. Elles ne sont ni nourries ni soignées. Le cultivateur n'est pas plus curieux de ses bestiaux que de ses récoltes. Je n'aime pas à croire à son insouciance finale ; je préférerai le convertir et lui faire sentir pour lui-même l'intérêt qu'il aurait à pratiquer des améliorations faciles. Il suffirait aux propriétaires de faire venir de Flandre des vaches et des taureaux tels qu'on en trouve communément dans ce pays, ils obtiendraient en peu d'années un perfectionnement sensible. C'est à eux que je m'adresse, car les capitalistes seuls peuvent opérer de grands changemens dans l'économie rurale. En général la race des chevaux dans le Pas-de-Calais n'a rien de remarquable, mais ils sont

Digitized by Google

bons pour les labours et le charroi, les meilleurs sont ceux du Boulonnais ; mais pour améliorer la race des chevaux un haras nous serait utile. L'arrondissement de Béthune fournit beaucoup d'élèves, celui d'Arras très-peu. Il n'y a point de pâtures attenantes aux fermes et les prairies naturelles y sont trop rares. C'est dans ces sortes de prairies que les poulains doivent trouver en plein air une nourriture abondante. Renfermés dans l'écurie ils y deviennent roides et restent dépourvus de moyens. Dans les marais ils se gatent le sabot.

Les vaches cette première source de la richesse des habitans des campagnes sont rares en comparant leur nombre avec celui que l'on entretient dans le département du Nord et toute la Belgique : on ne saurait trop recommander leur multiplicité. Je connais à Fleurbaix un cultivateur qui exploite trente-cinq mesures de terre dont huit en prairies, il a deux chevaux et quatorze vaches, il tire de ses bestiaux un profit considérable, et l'on pense bien qu'il ne laisse pas de terres en jachères; ses récoltes sont aussi belles que dans la plaine de Lille. Cet exemple facile à imiter peut et doit être proposé utilement aux cultivateurs. L'augmentation des bestiaux dépend moins de l'abondance des récoltes en grains que de celles des pâturages. La conversion en prairies de terreins peu pro-

Digitized by Google

ductifs aujourd'hui ne pourrait donc que multiplier le gros et le menu bétail. La bonne qualité des fourrages contribue à la bonne qualité des bestiaux et à leur propagation. Servons-nous de nos ressources, et nos troupeaux deviendront plus nombreux, alors le prix de la viande, de la laine, du suif, du beurre et du cuir baisseront nécessairement. Les habitans trouveront de l'aisance dans la diminution de ces objets de première nécessité : mieux nourris, ils jouiront d'une meilleure santé et leurs forces tourneront au profit du travail.

La variété de productions est d'une ressource infinie en économie rurale ; elle met le cultivateur en état de suppléer à telle et telle récolte qui n'a pas répondu à ses espérances. Les grains viennent-ils à manquer, les chaleurs ont-elles desséché les prairies naturelles, il a des prairies artificielles, des racines, enfin beaucoup d'autres pâturages qui le dédommagent amplement d'autres pertes par la vente assurée de ses bestiaux. Il est donc essentiel d'avoir des prairies de plusieurs genres, et si la nature ne produit pas d'elle-même, il faut que l'art vienne à son secours. La culture des prairies artificielles, dans certains pays assez voisins pour nous convaincre aisément de leur utilité, fournit un exemple frappant et depuis que

Digitized by Google

les avantages que l'on en retire ont été reconnus, on les y cultive toujours avec le même succès. Il faut joindre à ces prairies des champs couverts de turneps, de raves, de choux, de pommes de terre. Ayant plusieurs sortes de prairies, il en faut destiner pour produire la nourriture des bestiaux en hiver et en même-tems en pâturages pour l'été. L'avantage des unes et des autres contribuera également à la richesse de ce département. C'est une excellente chose pour un cultivateur que d'avoir près de la maison d'habitation une pâture plantée d'arbres qui donnent beaucoup d'ombrage. Les bestiaux y trouvent une nourriture abondante et journalière, ils font reproduire par leur fiente l'herbe qu'ils y consomment. Ils se plaisent beaucoup dans ces pâtures, on peut les y laisser une grande partie de l'été, c'est un usage universel en Flandre.

Ces pâtures peuvent s'établir partout et par des moyens simples et faciles ; voici les principaux : entourer d'arbres la pièce de terre que l'on veut destiner à cet usage, la clorre d'une haie vive ou de barrières avec un fossé dont le jet sera en dedans de la haie qui sera deux ou trois ans avant de présenter un obstacle suffisant, faire battre ce terrein par les bestiaux pour l'affermir, et le semer de graines de foin telles qu'on les ramasse dans

Digitized by Google

les greniers où on le bottèle en y ajoutant celles que réclame le sol d'après sa sécheresse ou son humidité. Parmi ces graines, celles qui tiennent le premier rang sont le trèfle rouge, la luzerne, la jacée noire, le fenouil de porc, le lotier ou trèfle jaune. Un boisseau de graines de foin et dix livres de ces graines mélangées ensemble suffisent pour ensemencer une mesure de terre; on peut les faire venir de Paris. Après la semence on passera sur le terrein une herse légère que deux hommes tireront avec aisance. Les bestiaux n'entreront dans cette pâture que lorsque la terre sera couverte d'un gazon ferme et serré, capable de résister sous leurs pieds. Ce ne sera donc que vers la fin de la saison de la première année, on aura fait une coupe ou deux auparavant. Ces pâtures qui complètent pour ainsi dire l'habitation de chaque cultivateur en Flandre et lui donne la facilité d'avoir plusieurs vaches sans une grande exploitation, manquent entièrement dans la majeure partie de ce département. Cependant les avantages que l'on en retire sont tels qu'il devrait suffire de les indiquer pour voir adopter une pratique mise en usage par nos voisins et nos maîtres dans la science rurale.

A défaut de ces pâtures, mais en les recommandant fortement, on doit tenir les bestiaux

Digitized by Google

à l'étable, ils s'y portent mieux qu'en parcourant des plaines sans abri ou des marais pour y chercher une nourriture rare et souvent de mauvaise qualité. Il faudra les faire sortir une fois ou deux chaque jour pour renouveler l'air de leurs écuries.

La science des champs ne se compose pas de la vaine nomenclature des plantes avec la méthode de cultiver celles dont on peut tirer les plus grands profits, l'intérêt personnel ne sera plus en retard quand l'expérience viendra l'éclairer. Peu importe aussi de connaître exactement quelle quantité de chaque espèce se récolte sur une étendue de tant de lieues carrées; ce travail statistique peut satisfaire un administrateur, mais il sera à peu près sans utilité pour un département. Ce qu'il importe essentiellement, c'est de rendre la terre propre à être cultivée tous les ans, c'est donc principalement des engrais dont il faut s'occuper. C'est la base de toute culture dans un pays comme le nôtre où les bras ne manquent pas à la terre, et il faut avouer que l'insouciance de la plupart des habitans de nos campagnes est la cause de leur misère. Outre les engrais dont nous avons déjà parlé, il en est encore que l'on peut se procurer à peu de frais et qui sont extrêmement convenables aux

Digitized by Google

parties basses du sol. Tels que la cendre, la chaux, la fiente des volatiles, la marne, la craie, le tuf et même le sable. Il n'est aucun canton qui par sa nature et sa position n'en produise quelques uns. Tous ces engrais favorisent particulièrement les sols humides, froids, tourbeux et pleins de houille; ils fertilisent les pâturages sur-tout en allégeant et divisant le sol et en l'échauffant; ils rendent végétables les sols purement argilleux. L'usage des cendres dans les prairies est très-efficace pour détruire les joncs, les roseaux et les lêches. Il est très-essentiel d'arrêter le progrès de ces mauvaises herbes qui finissent par étouffer les bonnes. Nos cultivateurs connaissent bien l'usage des cendres comme engrais, mais je doute qu'ils sachent combien est grande leur propriété pour la destruction des mauvaises herbes. Pour atteindre ce but il faut faire faucher au mois d'avril les endroits où elles croissent et y semer des cendres qui entrent dans leurs tubes ouverts et les brûlent, tandis qu'elles occasionnent un effet contraire aux herbes fines et bonnes. Il faudra un mois après user du même moyen, il y a peu de ces plantes qui y résistent et le pré se bonifie à vue d'œil.

La chaux qui est commune dans notre département offre un avantage précieux au cultivateur

Digitized by Google

pour les sols humides et marécageux. Qui donc empêche les cultivateurs d'avoir un four à chaux et par ce moyen si simple d'augmenter la quantité de leurs engrais ? Néanmoins je ne connais qu'un seul fermier qui ait usé de cette ressource, c'est à Savy près d'Aubigny. Il a sans doute l'expérience que j'ai acquise moi-même qu'un terrein abandonné et ne donnant que de mauvaises productions a été amélioré et bonifié par l'emploi de la chaux dont la vertu particulière est de détruire les insectes si nuisibles aux pâturages et d'échauffer les terres froides et humides. Voici la manière d'employer la chaux avec le plus de profit. On doit sans lui faire subir d'immersion qui lui ôte de sa force et de son activité, la réduire en poussière avec la masse, ou bien encore la laisser déliter à couvert par l'action de l'air, et la semer surtout quand on prévoit la pluie ou mieux pendant qu'elle tombe. Il faut avoir soin de méler la cendre de chaux avec partie égale de terre et de la semer à la volée. La chaux par ce moyen n'est pas emportée par les vents, et se répand facilement sur le terrein.

La fiente des volatiles, particulièrement celle des pigeons a la plus grande efficacité sur les terres, mais outre qu'on n'en peut pas avoir une grande quantité, elle est malheureusement trop

Digitized by Google

chère ; les propriétaires des colombiers que tente l'appat du prix, le privent d'un trésor dont profitent nos voisins qui en connaissent mieux la valeur.

Le sable même procure de très-grands avantages aux terres fraîches et glaiseuses. Les terres argileuses mélées avec le sable, les terres sablonneuses mélées avec l'argile deviennent fertiles ; quelquefois la distance rend ces amendemens impossibles. Mais souvent aussi sur les côtes de la mer, sur les bords des étangs, des rivières, les terres argileuses touchent aux sables et aux vases et le cultivateur ne pense pas à cette ressource Il y transporte à grands frais des engrais, tant est puissant l'empire de la routine et de l'habitude ! Le sable est susceptible d'une grande chaleur et il la conserve longtems : delà sa propriété si particulière de produire, par son mélange sur les terres compactes, marécageuses des cavités qui facilitent le desséchement des parties trop humides. Tous ces engrais sont souvent sous le sol ou dans les environs, de sorte qu'on peut s'en procurer à peu de frais. Rien ne doit résister aux peines et aux soins du cultivateur laborieux et intelligent. Les découvertes utiles naissent quelquefois du hazard, mais plus souvent du travail et de l'expérience.

Digitized by Google

Il n'y a point d'amis des champs qui n'ait remarqué à une époque encore peu éloignée la médiocrité des produits du mont St.-Laurent. Un cultivateur industrieux et entendant bien ses intérêts, prend l'exploitation de la ferme d'Hervin ; il retourne la terre, il l'engraisse à grand frais, il établit une génièvrerie, il fait des fumiers de toute espèce et ces terres sont aujourd'hui dans le meilleur rapport. Je cite cet exemple parceque la chose s'étant passée près de nous est plus facile à vérifier pour tous les membres de la Société royale. Ce fermier a dû faire de grandes avances sans doute, mais qu'il en a été bien dédommagé! Il lui a fallu des capitaux, mais aussi sans capitaux point de culture, car il faut faire des avances à la terre ; il faut bien semer dit-on vulgairement si l'on veut bien récolter, c'est pourquoi j'estime peu dans l'intérêt général la culture de ces pauvres paysans qui n'ont pas, ou qui ignorent les moyens de féconder quelques mesures de terre qu'ils ont en location.

Il serait bien désirable de voir se diriger vers l'agriculture ces capitaux employés dans des spéculations souvent dangereuses pour ceux qui les font, prodigués dans des établissemens formés par le besoin du moment et que le moindre changement de relation politique, une baisse dans

Digitized by Google

le prix de la matière première ou des objets fabriqués produite quelquefois par une cause lointaine et impossible à prévoir, anéantissent sans retour. Il semble que ceux qui abandonnent ainsi des profits assûrés pour des chances aventureuses préfèrent l'espérance d'une fortune rapide à la certitude d'une aisance durable. Dans les produits agricoles la rivalité ne peut nuire, il ne peut y avoir que de l'émulation, et cette émulation tourne à l'avantage de tous. Que l'agriculture reprenne donc le rang qui lui appartient parmi les sciences et les professions utiles.

Il est pénible de remarquer que les découvertes et la perfection dans les arts éloignent les hommes des travaux simples et peu variés qu'exigent les champs. Bien des gens croient que des détails agronomiqnes ne pourraient satisfaire l'inquiéte activité de leur imagination, mais sans doute ils raisonnent ainsi faute de connaître combien sont grandes les jouissances d'un propriétaire agriculteur. Dans le reste de la France, plus encore que dans ce département, peu de propriétaires vivent dans leurs terres dont la culture est abandonnée à un fermier. Bien différens en celà des propriétaires de la grande Bretagne qui suivent et surveillent leurs exploitations. Il n'y a aucun doute que la supériorité de

Digitized by Google

l'agriculture en Angleterre ne soit due à la présence d'une foule d'hommes éclairés qui apportent dans les campagnes des connaissances théoriques dont ils dirigent l'application pratique ; il en résulte une émulation profitable à la société toute entière. Dans ce pays tel propriétaire est aussi renommé pour l'abondance et la beauté de ses produits agricoles que tel autre en France pouvait l'être pour la stérile étendue de ses domaines et la beauté de son château gothique.

L'amélioration des races d'animaux est depuis longtems parvenue en Angleterre au plus haut degré de perfection; et Robert Bakewell, le plus fameux cultivateur praticien qui ait jamais paru dans ce pays, a opéré pour ainsi dire des prodiges dans l'amélioration de la race des bêtes à laines. La bibliothèque britannique fournit à cet égard quelques détails qui feront apprécier l'importance que l'on attache dans la grande Bretagne à ce genre d'industrie.

En 1760 M.r Bakewell, après avoir voyagé dans les différentes parties de l'Angleterre, et après avoir acquis les individus les plus distingués dans chaque race, fit de nombreuses expériences et travailla sur ce choix : il vendait alors ses brebis à raison de deux ou trois guinées par tête. Quelques tems après il commença à

Digitized by Google

louer ses béliers et pendant plusieurs saisons il en tira seulement quinze schelings ou une guinée la tête. Mais à mesure que la réputation de ses races s'accrût, il augmenta ses prix, et en 1770 il loua quelques béliers à raison de vingt-cinq guinées, 675 fr., pour la saison.

Dès lors ses troupeaux sont devenus de plus en plus fameux; dans les dernières années il a loué quelques uns de ses béliers à raison de quatre cents guinées, 10,800 fr., pour une saison, et l'un d'eux lui valut dans une année huit cents guinées, argent comptant, et a produit en outre des agneaux de ses propres brebis pour quatre cents guinées, en sorte que la rente de ce seul bélier monta à douze cents guinées, 32,400 fr. Ces résultats paraissent au-delà de la vraisemblance; mais on peut les rapprocher de la description de la fête des béliers donnés à Wolburn, il y a peu de tems par le Duc de Bedfort et se convaincre aisément qu'il n'y a point d'exagération. La plus illustre société s'y était rendue; les jeux, les prix, les paris durèrent quatre jours et une table de 240 couverts fut constamment servie. Le théâtre d'exposition était un modèle d'architecture élégante. L'admiration générale distingua parmi les acteurs précieux qui y figurèrent un porc de M.r Pickford, pesant 770 liv.

Digitized by Google

un mouton de M.r Platt, du poids de 243 liv. etc. et une génisse qui par son rare mérite fit gagner un pari considérable à M. le Comte de Winkelsea. Les amours de quelques béliers furent affermés pour la saison 27000 francs de notre monnaie.— Les deux tiers étaient de la race de Leicester.

Quoiqu'il en soit et sans prétendre embrasser à la fois toutes les améliorations possibles et sans atteindre ce luxe étonnant de nos voisins, dès ce jour le département du Pas-de-Calais parait destiné à donner un exemple utile et d'une grande importance; je veux parler de l'établissement de plusieurs fabriques de sucre de betteraves. Le citoyen industrieux qui possède en cette ville la plus vaste et la plus ancienne de ces fabriques semble avoir résolu le problème de la fabrication du sucre de betteraves.

En effet, sous le dernier gouvernement des encouragemens étaient offerts à ce genre d'industrie, et dans une ville voisine, à Douai, un établissement fut formé avec beaucoup de dépenses par ordre de ce même gouvernement; cette usine était dirigée par un chimiste : l'on y faisait bien du sucre avec des betteraves et l'on pouvait en envoyer aux expositions publiques, mais quoique cette denrée se vendit quatre fois autant qu'aujourd'hui, les fabricans de sucre de betteraves

Digitized by Google

perdirent beaucoup d'argent et cessèrent enfin de travailler. L'établissement dirigé par M.r Barruel avait servi de modèle à plusieurs entreprises particulières, je puis affirmer qu'aucune ne réussit. Ce qui se passe maintenant sous nos yeux a donc lieu de nous étonner; les circonstances qui donnaient tant d'intérêt à cette fabrication n'existent plus : d'un autre côté le sucre est à bas prix et une entreprise utile est parvenue au plus haut point de prospérité. Elle a donné à plusieurs capitalistes l'idée de former des établissemens du même genre qui prospéreront également. Ce département devra à M.r Crespel une nouvelle source de richesse; son usine ouverte à tout le monde exclut toute idée de secret dans sa fabrication. Il s'empresse, pour ainsi dire, d'avoir des rivaux, il les guide dans la carrière qu'il a parcourue avec succès, et son désintéressement est un nouveau sujet de reconnaissance pour ses imitateurs. M. Crespel a donc résolu, comme je le disais tout-à-l'heure, une grande question en prouvant, non pas que l'on pouvait faire du sucre avec des betteraves, ce que l'on savait, mais en prouvant que l'on tirait de grands profits de ce travail. Espérons donc que les émules de ce citoyen industrieux marcheront sur ses traces.

Dans cette branche de commerce le grand nombre d'établissemens ne peut guères devenir

Digitized by Google

un sujet d'inquiétude ou de jalousie pour les premiers propriétaires ; l'on sait que la France consomme annuellement pour soixante-quinze millions de sucre qu'elle tire de l'Inde et de ses colonies, et les produits de nos fabriques seront long-tems inapperçus dans cette immense consommation ; c'est dire assez qu'une diminution dans le prix n'est pas à craindre et que la vente des produits est assurée.

Ils diffèrent donc des autres manufacturiers, des filateurs de coton, par exemple, que le défaut de vente oblige à ralentir ou à suspendre leurs travaux, ce qui est arrivé fréquemment depuis deux ans et notamment à plusieurs fabricans des villes voisines, Douai et Cambrai, et qui se sont vus forcés de renvoyer presqu'à-la-fois 1500 ouvriers.

La fabrication du sucre de betteraves se lie intimement aux progrès de notre agriculture, elle doit produire de grandes améliorations. Ces fabriques engraissent avec les résidus ou la pulpe un grand nombre de bestiaux qui donnent par les engrais les moyens de bonifier les terres d'une vaste exploitation. C'est aussi sous ce point de vue un moyen de supprimer les jachères et le nombre en diminuera bientôt où ces fabriques s'établiront, et l'on ne doit point s'étonner que

Digitized by Google

sous ce rapport je m'en occupe avec quelques détails. Ces usines sont destinées à rompre la routine en prouvant d'une manière évidente que le défaut d'engrais est la seule cause qui oblige, comme on le dit, à laisser reposer les terres : l'on se contentera d'en varier les productions.

La culture de la betterave deviendra plus tard un objet de spéculation pour les habitans des campagnes, même pour ceux qui, ne les employant pas, pourront les vendre aux fabricans, après les avoir dépouillé plusieurs fois de leurs feuilles et donné pendant l'été cette excellente nourriture à leurs bestiaux. Cette culture étendue, comme elle doit l'être, serait un obstacle à l'envahissement des graines grasses qui menacent de couvrir exclusivement notre sol.

D'un autre côté nous sommes tributaires de la Belgique qui, malgré une forte taxe perçue à la frontière, nous envoie de nombreux troupeaux engraissés dans ses geniévreries. Avec des fabriques de sucre et des pâtures nous pourrons les suppléer.

Etrange calcul de l'ignorance! Nos meilleurs engrais, la colombine et les tourteaux passent dans le département du Nord et dans la Flandre, et nous en recevons des bestiaux.

Il n'y a aucune compensation, la balance n'est

Digitized by Google

pas en notre faveur, nous devons au contraire conserver, employer nos engrais pour améliorer nos terres et avoir la facilité d'élever des troupeaux que nous engraisserons dans nos fabriques. Ainsi un faux calcul amène toujours de fausses conséquences : et comme il est impossible de supposer que ce ne soit par ignorance ou par erreur que nos cultivateurs agissent de la sorte, il entre dans le plan que nous nous sommes proposé, d'indiquer les moyens que nous croyons les plus propres à les éclairer sur leurs véritables intérêts.

§ 2.

L'amélioration la plus importante et qui selon moi produirait des effets bien prompts et simultanés est celle qui proviendrait de l'instruction théorique des cultivateurs. C'est un préjugé de croire que la pratique seule leur suffit ; sans doute l'exemple d'un cultivateur qui fait des changemens heureux à sa culture peut engager quelques voisins à l'imiter, et c'est ainsi que du côté du Nord, nos campagnes se sont améliorées, mais que ces progrès sont lents et qu'il est difficile de vaincre la routine ! Quel tems ne faut-il pas pour que cet exemple s'étende ?

Tous les arts, toutes les sciences ont leur théorie, pourquoi le premier des arts, celui qui

Digitized by Google

nourrit les hommes n'aurait-il pas la sienne ? Si jusqu'à présent l'agriculture n'a pas fait partie de l'instruction publique et si elle a été négligée, quel moment plus favorable pour l'enseigner que celui où des institutions durables nous promettent une situation long-tems paisible. Il faut bien signaler l'abandon où l'on a laissé sous les gouvernemens précédens, cette partie de l'enseignement, puisque nous avons l'espérance de voir réparer un oubli si préjudiciable à la société.

Pendant que l'agriculture était regardée en France comme un art grossier et abandonné à des mains ignorantes, d'autres peuples, d'autres princes travaillaient avec ardeur à faire entrer la doctrine agronomique dans l'enseignement public. Dans le nord surtout, en Allemagne, en Suisse, nous voyons l'agriculture appréciée à sa valeur et élevée au rang des sciences et des études dont on croit nécessaire d'instruire tous les citoyens; il y a des chaires d'agriculture dans les universités de ces pays; mais chez nous comme chez les Romains, Columelle admirant qu'il y eut des écoles très-fréquentées pour les rhéteurs, les géomètres, les musiciens, s'étonnerait encore que la science des champs fut la seule dans laquelle il ne connaîtrait ni maîtres pour l'enseigner ni disciples pour l'apprendre. *Agricolationis neque doctores qui se profiterentur, neque discipulos cognovi.*

Digitized by Google

C'est donc le désir de s'instruire des choses utiles qu'il faut inspirer aux habitans des campagnes; c'est à leur faire voir qu'il leur reste quelque chose à apprendre que l'on doit s'attacher particulièrement. Les bibliothèques des campagnes consistent généralement dans des almanachs faits pour accréditer des préjugés et multiplier des erreurs. Ne pourrait-on pas trouver des hommes qui sacrifiassent une vaine gloire à la douceur de servir leurs semblables, en prenant leur esprit et en se conformant à leurs goûts. Combien de vérités vivifiantes ne pourrait-on pas répandre dans les villages par de petits livrets à la portée des habitans, sous des titres propres à attirer leur attention et dans la forme analogue à leur génie. Un bon calendrier, divisé mois par mois, pourrait servir de cadre au tableau précis et vrai de la théorie de l'agriculture.

Au lieu de tant de contes ridicules ou inutilement singuliers que le paysan cherche dans un almanach, on lui offrirait les merveilles que la nature et l'art opèrent dans la sphère de ses travaux. Des administrateurs philantropes feraient répandre dans les foires et les marchés ces petits livres au prix que le paysan met à de mauvais almanachs, à de ridicules images. Successivement on y traiterait les parties les plus utiles, et insen-

Digitized by Google

siblement l'homme des champs acquerrait l'ensemble de l'instruction.

Si la pratique suffisait, Virgile et tous les auteurs qui jusqu'aujourd'hui ont traité de l'agriculture n'aurait donc écrit qu'un fatras inutile ; nos cultivateurs ne penseront plus ainsi quand on leur aura démontré qu'il leur reste bien des choses à apprendre et qu'il y a profit pour eux de les connaître.

Alors les veilles des plus ardens amis de leurs semblables et de la prospérité publique ne seront plus en pure perte pour ceux à qui elles avaient été consacrées. Les œuvres de ces hommes estimables ne resteront plus concentrées dans les bibliothèques des sociétés savantes et celles des littérateurs. C'est d'après la conviction de la nécessité d'enseigner la science des champs que l'on avait eu le projet d'établir dans chaque école centrale une chaire d'économie rurale pour que l'instruction fut plus à portée de ceux à qui on la destinait ; mais bientôt ce projet fut abandonné. L'on s'apperçut à tems qu'il n'aurait pas atteint le but.

En effet les fils de cultivateurs ne faisant d'études suivies que lorsqu'ils se destinent à quelqu'autre état que celui de laboureur, les maîtres n'auraient point eu d'auditeurs. Il en serait peut-

Digitized by Google

être de même aujourd'hui si l'on voulait rétablir une pareille chaire dans les colléges royaux. Il n'y a pas un cultivateur, quelque riche qu'il soit, qui voudrait faire la dépense de mettre son fils à la ville pour prendre des leçons théoriques d'agriculture : il jugerait la dépense bien forte et surtout bien superflue; il cultive comme cultivait son père; son fils cultivera comme lui, et il aura chaque année, Dieu aidant, du blé et du foin, et le soleil continuera à mûrir ses moissons, en faut-il davantage ?

Les efforts éclairés de quelques particuliers n'ont eu jusqu'ici qu'une faible influence. Le grand nombre des mauvais livres d'agriculture a fait envelopper par les cultivateurs dans une proscription générale le petit nombre des bons, et les meilleurs exemples de culture, offerts dans quelques exploitations privées, n'ont eu que peu d'imitateurs parcequ'ils manquaient de témoins. Quant aux encouragemens du gouvernement ils ont été le plus souvent inutiles et c'est le cas des fermes expérimentales. Frappé de ces réflexions et pénétré des avantages de la culture alterne sur l'assolement triécimal, l'un des hommes qui a rendu les plus grands services à ses concitoyens en cherchant à les éclairer sur leur véritables intérêts, M.r de Dombasle vient

Digitized by Google

de fonder dans la commune de Roville, département de la Meurthe une ferme exemplaire. Pour étendre les effets utiles d'un pareil établissement agricole, qui resteraient bien circonscrit si les résultats qu'on y obtient, le détail des procédés dont on y fait usage et les observations que la pratique y fournit, n'étaient pas rendus publics, M.r de Dombasle s'est déterminé à publier annuellement, sous le titre d'annales agricoles de Roville, une brochure destinée à tenir les agriculteurs au courant des faits qui paraîtront devoir les intéresser parmi ceux que lui offrira l'expérience. Entre les mains d'un homme porté à l'observation, la pratique d'un art fournit bien des occasions de recherches et des sujets d'études, il est donc facile de calculer la haute importance de cette publication : mais ne nous livrons pas trop tôt à l'espérance et pensons que nous nous adressons à des individus peu préparés à recevoir de bons exemples, parcequ'ils manquent d'instruction première sur ces objets.

Les livres de théorie repoussés des campagnes par la routine, et l'instruction ne pouvant avoir lieu dans les académies, où donc pourrons-nous la trouver? Dans les séminaires. Je me hâte d'expliquer mon idée. La plupart de ceux qu'y attire leur vocation viennent de la campagne et sont destinés

Digitized by Google

à y retourner. Examinons s'ils ne pourraient pas y reporter des connaissances qu'ils feraient fructifier sous leurs yeux. Mon intention n'est pas de transformer les séminaristes en apprentis laboureurs et les théologiens en chimistes; leurs études sont graves, exigent beaucoup de tems et excluent les distractions ; mais n'y a t-il pas entre ces études une certaine analogie générale du côté du bien. Les unes et les autres tendent au bonheur des hommes et je ne veux ôter à celles que l'on regarde avec raison comme les plus essentielles, que peu d'instans. Un professeur zélé et instruit (et il y en a beaucoup dans le séminaire) consacrerait deux où trois heures par semaine à l'enseignement de la théorie de l'agriculture ; il n'appellerait à ses leçons que les élèves qui font leurs deux dernières années de théologie ; il leur expliquerait les géorgiques en y ajoutant des commentaires et des explications sur les progrès nouveaux que la physique et la chimie ont fait faire de nos jours à l'agriculture. La lecture, ainsi rattachée et embellie de ce poëme si riche, éveillerait dans leur cœur l'amour des connaissances rurales de ce grand art qu'ils ont vû exercer machinalement dans leur jeunesse, et ils s'enflammeraient facilement du désir de le perfectionner. A ces explications le

Digitized by Google

professeur joindrait quelques notions de chymie pour l'analyse et la propriété des terres, et quelques leçons de botaniques pour faire connaître les plantes nuisibles aux troupeaux. Quels fonds de connaissances utiles enrichiraient l'imagination des élèves dans laquelle viendraient se graver les beaux vers de Virgile, associés à cette foule d'idées accessoires et de notions curieuses, toutes relatives au grand but de faire aimer la campagne en la faisant connaître. Le professeur ferait faire la lecture de quelques uns des moins volumineux et des meilleurs ouvrages que depuis trente ans surtout l'on a écrits sur l'agriculture. Le choix en est facile et l'on prendrait aussi quelques uns de ceux en usage dans les universités d'Allemagne ; les meilleurs sont traduits en français. Le succès de ces ouvrages est fondé sur l'expérience, et les amis des sciences sont d'accord sur leur mérite. Ces ouvrages ont produit de grands bienfaits et notre département verrait croître sa prospérité par l'application des excellens principes qu'ils renferment.

Ces jeunes ecclésiastiques reporteraient dans les campagnes des connaissances théoriques ; placé pour y exercer son saint ministère, devenu le pasteur de ceux à qui il doit toute son affection

Digitized by Google

et tous ses soins, le prêtre agronome leur développerait les principes d'une culture améliorée. Quelle douce jouissance ne serait-ce pas pour son cœur s'il acquérait un double droit à leur amour et à leur vénération. Sans cesse en contact avec ses paroissiens il aurait souvent l'occasion de leur parler culture et de leur démontrer la bonté des nouveaux procédés agricoles. Outre le plaisir d'avoir acquis des connaissances nouvelles, utiles, il aurait la satisfaction de les partager, de les répandre à toute heure, à tous les instans, et l'homme de la campagnes trouvant dans son curé son maître en agriculture, le regarderait avec raison comme son bienfaiteur à plus d'un titre.

On reproche aux habitans des campagnes leur obsttination à repousser aveuglément tout ce qui n'est pas leur routine. Mais peut-on leur en faire un crime, lorsque l'on n'a pris aucun soin de leur prémière instruction, qu'on n'a point formé leur raison dans leur première enfance et qu'on les a constamment laissé en proie aux préjugés, aux usages et aux erreurs dont on voudrait ensuite qu'ils se débarrassent spontanément et comme par miracle. Il n'est pas étonnant que l'homme des campagnes, négligé, livré à lui-même, manque de volonté pour instruire ses enfans des règles d'une bonne agriculture, par une suite de cette

Digitized by Google

prévention où il est contre toutes les nouveautés. S'est-on jamais donné la peine de lui faire comprendre que tant qu'il n'aura pas examiné ce dont on lui propose de s'instruire sa prévention est aveugle ; que la chose vaut la peine d'être pesée exactement ; qu'on est toujours impardonnable lorsqu'on rejette sans connaissance de cause ce qui peut être de quelqu'importance, et ne faudrait-il pas leur adresser ce raisonnement à leur portée : que si leurs pères n'avaient pas été plus raisonnables qu'eux-mêmes et qu'attachés à leurs préjugés en matière de religion comme ils le sont en fait d'agriculture ils eussent refusé d'entendre ceux qui leur ont prêché l'évangile, le monde croupirait encore dans les ténèbres du paganisme et de l'idolâtrie. C'est donc le goût des connaissances usuelles qu'il faut leur inspirer d'abord. Ce sont les jeunes cultivateurs surtout que devrait s'attacher à convaincre le pasteur dans son double ministère. Un exemple profitable pour eux les rendra avides de nouveauté et l'intérêt les rendra dociles. Quelques promenades faites avec eux dans les champs et à différentes époques de la saison dans lesquelles il leur ferait remarquer la bonté ou la faiblesse des productions relativement à la qualité du terrein et à l'espèce des engrais, feraient sur ses disciples une vive impression et produiraient en eux une conviction durable. J'aime

Digitized by Google

à me figurer cette conviction féconde se propageant simultanément dans toutes les campagnes du Pas-de-Calais et y répandant les germes d'une prospérité inattendue. Je ne crois pas que des soins si nobles, si philantropiques, donnés par les ecclésiastiques à leurs enfans adoptifs, puissent nuire à leur caractère sacré : il ne peut que l'honorer, le rehausser. Ils dirigent par l'instruction évangélique leurs paroissiens dans la bonne voie ; par les principes d'économie rurale qu'ils leur inculqueraient, ils augmenteraient nécessairement leur aisance ; c'est déjà un moyen de rendre les hommes meilleurs. Le sentiment du bien être des autres serait la récompense de ces respectables ministres, car rien de ce qui intéresse le bonheur général n'est étranger à leur cœur.

Je suis lié par une étroite amitié avec le curé d'une très-grande commune qui, pendant son émigration a fréquenté les écoles nombreuses de la capitale de l'Autriche. Il y puisa des connaissances qui auraient pu lui être utiles sur une terre d'exil, entr'autres des notions de médecine et de chirurgie. De retour dans son ancienne paroisse, il reprit ses travaux évangéliques ; mais ayant vu en Autriche les heureux effets de la vaccine, il devint dans sa commune le propagateur de cette admirable découverte. Il en parlait

Digitized by Google

comme d'un bienfait du Ciel, allait dans les chaumières vaincre les préjugés des parens les plus opiniâtres et vacciner lui-même les jeunes enfans; il leur donnait ses soins jusqu'à leur guérison. Ce vénérable pasteur ne croit poit déroger à la dignité du sacerdoce : il fait le plus de bien qu'il peut au spirituel et au temporel. son zèle éclairé a devancé de plusieurs années les mesures prises depuis par le gouvernement pour répandre cette découverte.

J'ai exposé mon idée que je crois bonne et susceptible d'amener des résultats favorables pour l'agriculture. Je la soumets à la société royale et particulièrement au prélat sage et ami des hommes qui dirige ce diocèse. Ce n'est point parce qu'elle est nouvelle qu'il la repoussera sans examen ; il la méditera et s'il croit possible de la réaliser et qu'il veuille en faire l'essai, je ne doute pas qu'il n'attire sur lui l'attention d'un gouvernement qui regarde avec raison l'agriculture comme la première source de la prospérité d'un état, et qu'il n'acquiert par-là de nouveaux droits à la reconnaissance de ses diocésains.

Je me résume : des capitaux, des prairies artificielles en grande quantité, des pâtures, des bestiaux plus nombreux, des engrais abondans

Digitized by Google

jusqu'à la prodigalité, une éducation plus soignée des troupeaux, tels sont les premiers élémens de la richesse des campagnes. Mais sans l'instruction théorique il n'est pas d'amélioration possible et cette instruction doit-être offerte, portée sur les lieux à ceux qui peuvent en profiter. Ils ne viendront pas la puiser dans les villes et consulter les bibliothèques des savans. Un célèbre économiste irlandais, Switt, était d'avis : que quiconque obtiendrait deux épis de blé ou deux brins d'herbe d'un terrein qui n'en produisait qu'un auparavant serait plus utile à l'humanité, rendrait un service plus essentiel à son pays que tous les politiques du monde entier. Swit avait raison, mais il s'agit de rendre praticables des améliorations proposées. Ce n'est point la science qui manque parmi les membres et dans les ouvrages des sociétés royales. On a pour ainsi dire tout étudié, tout exploré en agriculture comme dans les arts, mais il faut que les connaissances agronomiques se répandent pour qu'elle ne soient pas en pure perte et cessent d'être un simple objet de curiosité pour quelques-uns. Remarquez la condition que met Virgile à la jouissance du bonheur des agriculteurs : *sua si bona norint*, rien ne manquerait à leurs biens s'ils savaient les connaître. Il faut donc leur en donnner la facilité.

Digitized by Google

Tels sont les moyens que je crois propres à améliorer en peu d'années l'agriculture dans le département du Pas-de-Calais et à la porter au degré de perfectionnement que désire la société royale d'Arras.

Digitized by Google

LE SOLDAT FRANÇAIS EN EGYPTE,

PAR

M. le Baron D'ORDRE, Membre correspondant.

Affaiblis, non vaincus, par de nouveaux revers,
Nos valeureux soldats traversaient les déserts
Où le fier Mameluc exerce sa puissance :
Un jeune et beau guerrier blessé d'un coup de lance,
Pressé de toutes parts, sans espoir, sans secours,
Combattait vaillamment pour défendre ses jours.
Sur les rives du Nil sa redoutable épée
Dans le sang ennemi s'était souvent trempée ;
Mais aujourd'hui le sort trahissant sa valeur,
Le livre sans défense au pouvoir du vainqueur ;
Sanglant, percé de coups, épuisé, hors d'haleine,
Son coursier expirant dans sa chûte l'entraine ;
L'épée en ce moment échappe de sa main ;
Il veut se relever et retombe soudain ;
Son œil vif où brillait une flamme guerrière
S'éteint ; l'infortuné ne voit plus la lumière ;
Privé de mouvemens, il vit ; mais il s'endort
D'un sommeil léthargique, image de la mort.

Digitized by Google

En ce moment l'Arabe, aux sons de la trompette,
S'éloigne en invoquant le nom du grand Prophète,
De son coursier léger presse les flancs poudreux
Et laisse le guerrier à son sort malheureux.
La douleur le réveille ; il ouvre la paupière
Et voit rouler au loin un torrent de poussière.
Il se retrouve seul ! ô réveil plein d'horreur !
Un sombre désespoir s'empare de son cœur ;
En efforts impuissans tantôt il se consume ;
Tantôt d'un nouveau feu son œil fier se rallume,
Il s'écrie : « Oh ! pourquoi ne m'était-il permis
» De mourir en vainqueur sous les murs de Memphi
» Où les siècles debout du haut des Pyramides
» Appelaient au combat nos soldats intrépides,
» Après quatre mille ans de gloire et de splendeur
» Paraissaient applaudir les fils de la valeur,
» Quand l'Egypte attendant de nous sa délivrance
» Menaçait l'Ottoman du jour de la vengeance !
» Témoin de la victoire, oh ! ne pouvais-je encor
» Périr en combattant au pied du Montabor !
» Un trépas glorieux pour le brave a des charmes.
» Heureux, trois fois heureux ceux de nos frères d'armes
» Que la mort moissonna dans les champs d'Aboukir !
» Ne pouvais-je comme eux tomber, vaincre et mourir ?
» Pourquoi le sort cruel épuisant sa furie,
» Des portes de Gaza, des murs d'Alexandrie,

Digitized by Google

» Où tout me promettait un trépas glorieux,
» M'a-t-il sauvé deux fois pour périr en ces lieux ?
» Richesses, gloire, honneur, objets de notre envie,
» Auxquels nous consacrons les beaux jours de la vie,
» Dans ces affreux déserts devenus mon tombeau,
» Ah ! Vous êtes pour moi moins qu'une goutte d'eau !
» Quelle soif me consume, et quel feu me dévore !
» Prends pitié de mes maux, Dieu clément que j'implore,
» A les souffrir long-tems m'as-tu donc condamné ?
» La mort est un bienfait pour l'être abandonné,
» Je ne te verrai plus, ô France, ô ma patrie,
» Pour la dernière fois, adieu terre chérie !
» Fidèle compagnon de mes premiers exploits
» Qui jadis, à travers et les champs et les bois
» Aux joyeux sons du cor, dans ta course rapide,
» M'entraînois sur les pas de la biche timide,
» Tu ne porteras plus ton maître au point du jour
» Le premier à la chasse, à la gloire, à l'amour ;
» Tu ne bondiras plus dans les gras pâturages ;
» Nous ne reverrons plus les fortunés rivages
» Que dans son cours la Seine arrose en serpentant ;
» Ici, noble courtier, le trépas nous attend.
» Je ne reverrai plus le doux ciel de la France !
» Pour mes parens chéris le jour de ma naissance
» Que naguère ils fêtoient pleins de joie et d'orgueil,
» Va devenir un jour de douleur et de deuil.

Digitized by Google

» Ils ne recevront pas le prix de leur tendresse,
» Je ne deviendrai pas l'appui de leur vieillesse,
» En les abandonnant j'ai trahi leur espoir,
» Et le ciel me condamne à ne plus les revoir !
» Le sable du désert que le vent amoncelle ;
» Bientôt recouvrira ma dépouille mortelle ;
» Pas un seul arbrisseau, pas une seule fleur
» N'en marquera la place au triste voyageur
» Quand il revient l'automne avec son dromadaire
» Des champs de la Nubie aux campagnes du Caire.
» Je n'éveillerai pas les regrets, la pitié :
» Hélas ! on meurt deux fois quand on meurt oublié ! »

D'une plaine sans borne il parcourt l'étendue
Un sable éblouissant étincelle à sa vue,
Un immense horizon fatigue ses regards,
La terre desséchée offre de toutes parts
Des ossemens blanchis, des rochers sans verdure
Où l'on n'entend jamais le ruisseau qui murmure,
Ni le zéphyr qui souffle à travers le rameau.
La nature sommeille en ce vaste tombeau.
Un ciel sec et brûlant ; là, point d'eau, point d'ombrage ;
Pas un seul arbrisseau ; ni gazon, ni feuillage,
Un sol partout aride, et des sables mouvans
Qu'échauffe le soleil de ses rayons ardens.
Il souffre les tourmens d'une soif dévorante ;
Sa langue se dessèche et sa bouche brûlante.

Digitized by Google

S'ouvre et s'efforce en vain d'aspirer la fraîcheur ;
L'air, tout l'air qu'il respire est empreint de chaleur ;
Le souffle de la mort enflamme son haleine ;
Et le feu dans son sang coule de veine en veine ;
Le malheureux ! il sent succéder dans son cœur
La rage au désespoir, le calme à la fureur ;
C'en est fait ! quelques pleurs humectent sa paupière,
Et son œil pour toujours se ferme à la lumière.

Digitized by Google

ÉLÉGIE

Par M.r Aug. Cot, Membre résident.

Beaux jours de la chevalerie,
Siècle de gloire et de valeur,
Règne d'amour et de galanterie
Combien vous plaisez à mon cœur !
J'aime et j'admire la vaillance
Des preux, si fiers de leurs exploits ;
Bien mieux encor me plait douce innocence
Dont on suivait alors les lois.
C'était en honorant les belles
Que s'illustraient tous chevaliers ;
C'était en combattant pour elles
Qu'on moissonnait nobles lauriers.
Quand un brave, à tant douce mie,
Jurait amour, fidélité,
Cet engagement respecté
Ne finissait qu'avec sa vie.
Mais l'has! mes vœux sont superflus !
Comme autrefois plus ne verrai les belles ; ;
A leurs sermens chaque jour plus fidelles
Ni les amans mourir d'amour pour elles,
Les jours heureux ne reparaîtront plus.

Digitized by Google

En lisant la vieille chronique
Des temps que je viens de citer,
J'ai recueilli l'anecdote tragique
Qu'en peu de vers ici je vais conter.
Sous le beau ciel de la Provence,
Dans ce pays où de l'amour
Plus que partout on ressent l'influence,
Un vieux seigneur avait sa cour.
Jadis fameux au combat de la lance,
Autant qu'à ceux où règne le plaisir,
Se rappelant son antique vaillance
Le vieil Eric avait doux souvenir.
Auprès de lui, charmant encor sa vie,
Et de sa cour faisant tous les honneurs,
Vivait sa fille et jeune et si jolie;
Son seul regard énivrait tous les cœurs,
Par ses accents l'âme était attendrie.
Telle, l'on voit dérobant ses attraits
Dans nos vergers briller la fleur modeste;
Telle en cachant la moitié de ses traits
La jeune Elma laissait penser le reste.
De tous les preux épris de sa beauté
Le noble Erbal fut toujours le plus tendre;
Dans les combats chevalier redouté,
Il avait sçu par sa fidélité,
De son Elma se faire enfin entendre.

Digitized by Google

En le voyant, perdant sa gravité,
De doux pensers ne pouvait se défendre
L'aimable objet qui l'avait enchanté.
Cherchant l'honneur d'une ancienne famille
Pour soutenir la splendeur de son nom
Eric pourtant, à l'insçu de sa fille
L'avait promise à Urtain, vieux baron
De ses voisins, et de plus compagnon
De ses hauts-faits dans le métier des armes.
Jadis témoin de ses nombreux exploits;
Ces souvenirs avaient pour lui des charmes:
Il ne rêvait que guerres et tournois.
En apprenant cette triste nouvelle
La pauvre Elma pensait à son amant;
Ah! j'en mourrai, disait la jouvencelle,
Mais périrai sans trahir mon serment.
A son amant elle conte sa peine:
Le bien-aimé que son cœur a choisi
En l'écoutant voulait mourir aussi;
Mais espérant toucher l'ame hautaine
Du fier Eric, ils vont tous deux
Le caresser, baiser ses blancs cheveux,
Et puis enfin en répandant des larmes
Lui révéler leur amour et leurs vœux,
Et de l'hymen lui rappeler les charmes.
Mais c'est en vain qu'ils sont à ses genoux,

Digitized by Google

Sur tous les deux exhalant son courroux,
Dans une tour il enferme sa fille,
La fait garder sous une double grille,
Et sur Erbal veut que tombent les coups.
L'amant d'Elma réprimant sa vaillance,
D'un bras trop faible écartait son rival,
Lorsque d'Eric, guidé par la vengeance,
Le fer hélas! en ce moment fatal
Donnait la mort au généreux Erbal.
Qui l'épargnait et restait sans défense.
De son donjon, à travers les créneaux,
La triste Elma, sans force et sans haleine,
Porte en pleurant ses regards vers la plaine,
Et voit tomber son amant, son héros.
Ah! c'en est fait, se dit la bachelette,
Plus ne verrai cet ami de mon cœur.
Et succombant à sa vive douleur
En le nommant expira la pauvrette.
De ses rigueurs portant alors le deuil,
Le vieil Eric de ces amans si tendres
En gémissant fit rassembler les cendres
Et les unit dans un même cercueil.
De leurs amours offrant encor l'image,
Et rappelant le penchant de leurs cœurs.
Les longs rameaux de deux saules pleureurs,
Sur leur tombeau confondaient leur feuillage

Digitized by Google

TRADUCTION LIBRE.

DE LA 3.me ÉGLOGUE DE VIRGILE.

Par M.r Aug. COT, Membre résident

« Dic mihi, Damœta, cujum pecus?
» an Melibœi. »

MÉNALQUE. DAMÈTE. PALÉMON.

MÉNALQUE.

DAMÈTE, ce troupeau qu'ici près je vois paître,
Est-il à Mélibée ?

DAMÈTE.

Egon en est le maître;
C'est lui qui depuis peu le confie à mes soins.

MÉNALQUE.

Malheureuses brebis ! ah ! combien je vous plains !
Lorsqu'aux pieds de Nœris, votre maître se flatte
Qu'à ses vœux empressés elle n'est point ingrate,
Ici, loin de ses yeux, un perfide en secret
Laisse périr l'agneau qu'il prive de son lait.

DAMÈTE.

Cesse de m'insulter, Ménalque, je te prie;

Digitized by Google

On t'a vu l'autre jour.. .. Les boucs pleins de furie,
Te lancèrent de loin un regard menaçant,
Et les nymphes des bois s'enfuirent en riant.

MÉNALQUE.

C'est toi qui, de Miron, d'une main ennemie,
Coupas les arbrisseaux et la vigne fleurie.

DAMÈTE.

Méchant! c'est plutôt toi qui, l'autre jour, brisas
Dans un dépit jaloux les chalumeaux d'Arcas;
Son arc rompu par toi lui coûta bien des larmes,
Mais affliger son cœur avait pour toi des charmes.

MÉNALQUE.

Un maître à me parler mettrait moins de fierté
Que n'en montre avec moi ce valet déhonté.
Moi-même je t'ai vu, traître, dans la prairie,
Enlever à Damon une chèvre chérie;
En vain je lui criai : rassemble ton troupeau,
Tityre, prends-y garde, on te vole un chevreau :
Bientôt dans les roseaux on te perdit de vue.

DAMÈTE,

Je l'ai prise, il est vrai, mais elle m'était due;
Sur Damon, par mes chants, j'avais sçu l'emporter;
Lui-même en convenait sans vouloir s'acquitter.

MÉNALQUE.

Toi, tu vainquis Damon? D'une flûte agréable
As-tu jamais connu le charme inexprimable?

Digitized by Google

Lorsque, sur les chemins, tu perdais au hazard
Les accords glapissans de ton fifre criard !

DAMÈTE.

Eh bien ! puisqu'aujourd'hui le destin nous rassemble
Au combat des chansons, essayons-nous ensemble.
Je mets cette génisse au pouvoir du vainqueur ;
Deux veaux qu'elle nourrit augmentent sa valeur.
Dis maintenant, de toi quel prix on peut attendre ?

MÉNALQUE.

Jamais de mon bercail je n'oserai rien prendre.
Ma marâtre et mon père, assemblant les troupeaux,
Comptent deux fois par jour les brebis, les agneaux.
Mais je puis disposer de deux vases de hêtre ;
Si tu restes vainqueur je t'en laisse le maître.
Tous deux d'Alcimédon, l'on distingue à l'entour
Le lierre avec la vigne enlacés tour-à-tour ;
De Conon, l'un des deux nous présente l'image,
Et l'autre offre les traits..... Rappelle-moi ce sage
Qui, mesurant le monde, a marqué les saisons,
Et le tems des labours et celui des moissons ?
Je les tiens enfermés et sans en faire usage.

DAMÈTE.

Je peux d'Alcimédon, t'offrir aussi l'ouvrage ;
J'ai deux vases pareils, et l'on voit sur tous deux
L'acanthe s'enlacer en contours gracieux.
Orphée est au milieu ; les bois suivent sa trace ;

Digitized by Google

Ils n'ont jamais servi ; mais la génisse effacé
Ces vases qu'avec soin j'ai conservés toujours.

MÉNALQUE.

En vain pour m'échapper tu tiendrais ce discours,
Je ne refuse rien ; Palémon qui s'avance
Va juger entre nous qu'elle est la différence.

DAMÈTE.

Je t'écoute ; commence, et par l'intégrité
L'arrêt de Palémon va nous être dicté.

PALÉMON.

Chantez, jeunes bergers, nous sommes sous l'ombrage ;
Déjà tout s'embellit dans le riant bocage,
Tous les prés sont fleuris, tous les arbres sont verts,
Damète, le premier fais entendre tes vers ;
Ménalque te suivra ; les Muses attentives
Aiment les doux combats de vos chansons naïves.

DAMÈTE.

Honneur à Jupiter ! il sourit à nos chants,
Veille sur nos vergers, fertilise nos champs,
Préserve nos moissons, et dans nos bergeries
Protège nos agneaux et nos chèvres chéries.

MÉNALQUE.

Favori de Phébus, je garde, en son honneur,
Le laurier toujours vert et l'hyacinte en fleur,

DAMÈTE.

En me jettant un fruit, Galathée ingénue

Digitized by Google

S'enfuit; mais en fuyant elle veut être vue.

MÉNALQUE.

Amyntas à mes yeux vient s'offrir chaque jour,
Et mon chien connaît moins l'objet de mon amour.

DAMÈTE.

J'ai des présens tous prêts que je garde à ma belle;
Je sais où dans nos bois couve une tourterelle.

MÉNALQUE.

J'ai cueilli dans mes prés dix pommes couleur d'or,
Demain l'aimable enfant en aura dix encor.

DAMÈTE.

Combien de ces discours mon oreille est flattée!
Zéphyrs! portez aux Dieux ce que dit Galathée.

MÉNALQUE.

Que me fait ton amour, si je garde les rets,
Amyntas, chaque jour quand tu cours les forêts?

DAMÈTE.

Que Phyllis vienne, Jole, au jour de ma naissance,
Tu viendras au moment où la moisson commence.

MÉNALQUE.

Phyllis a mon amour; naguère en me quittant:
Adieu, Ménalque, adieu, me dit-elle en pleurant.

DAMÈTE.

Le loup est moins funeste à la troupe bêlante,
La pluie à nos moissons, et les vents à la plante,
Qu'à nous, Amarillis, ton injuste mépris.

Digitized by Google

MÉNALQUE.

Le clair ruisseau toujours sait plaire aux prés fleuris,
Les saules aux brebis, aux agneaux la bruyère,
Et moi c'est Amyntas que toujours je préfère.

DAMÈTE.

Moi, Pollion m'accorde un éloge flatteur;
Muses, sacrifiez à ce dieu protecteur.

MÉNALQUE.

Pollion chante aussi, réservez-lui l'hommage
Du taureau qui mugit dans ce gras pâturage
Et qui frappe déjà le sol d'un pied nerveux.

DAMÈTE.

Qui t'aime, ô Pollion! mérite d'être heureux:
Pour lui coule le miel, et la ronce piquante,
De l'amôme toujours porte la fleur charmante.

MÉNALQUE.

Celui qui ne hait point les chants de Bavius
Entendra volontiers tes vers, ô Mévius!

DAMÈTE.

Enfans, vous qui cueillez la fraise savoureuse,
Fuyez! le froid serpent est sous l'herbe trompeuse.

MÉNALQUE.

Troupeaux, n'approchez pas de ce perfide bord,
Voyez, de mon bélier la toison sèche encor.

DAMÈTE.

Éloigne tes chevreaux de ce fleuve rapide,

Digitized by Google

Tytire ; au tems prescrit, dans la source limpide,
J'irai, si tu le veux, moi-même les plonger.

MÉNALQUE.

Rassemblez ce troupeau, cherchez à l'ombrager,
Enfans, à nos brebis la chaleur est contraire,
Et naguères en vain nous voulûmes les traire.

DAMÈTE.

Mon taureau dans ces prés dépérit chaque jour,
Et pasteur et troupeau tout ressent donc l'amour ?

MÉNALQUE.

Mes agneaux de l'amour ignorent les alarmes
Et maigrissent pourtant ; je ne sais par quels charmes.

DAMÈTE.

Devine, et je t'honore à l'égal d'Apollon,
L'endroit où dans trois pieds s'enferme l'horizon ?

MÉNALQUE.

Je te cède, Phyllis, si tu me fais connaître
La fleur où d'un héros on voit le nom paraître.

PALÉMON.

Je ne peux décider un si grand différent.
Partagez-vous le prix ; tous deux également
Vous chantez bien l'Amour, ses plaisirs et ses peines ;
Mais les prés sont couverts, refermez les fontaines.

Digitized by Google

RAPPORT DE LA COMMISSION

CHARGÉE

D'EXAMINER LES PIÈCES ENVOYÉES AU CONCOURS

POUR UNE NOUVELLE MÉTHODE DE BORNAGE,

Par M.r LE SUEUR, Membre résident.

TEXTE DU SUJET.

« Une nouvelle méthode de bornage pour les terres, qui « ne soit pas plus dispendieuse que celles en usage « aujourd'hui, mais qui rende plus difficile le déplacement « des bornes et soit plus simple et plus précise dans ses « moyens de vérification. »

MESSIEURS,

TROIS mémoires ont été envoyés au concours de cette année pour le prix que vous avez attribué à une nouvelle méthode de bornage qui satisfît aux conditions exigées par votre programme. Les concurrens ont cela de commun qu'ils ont supposé que le seul mode actuel de bornage consistait dans de simples pierres accompagnées de leurs témoins et faciles à arracher ou à déplacer; mais il est des propriétaires qui font des dépenses pour avoir des bornes d'une forme

Digitized by Google

et d'un volume susceptibles d'en consolider la plantation et qui, ne les croyant pas encore à l'abri des effets de la malveillance ou de la mauvaise foi, ont recours à des géomètres expérimentés pour en faire déterminer la position de manière à la retrouver sans incertitude dans le cas où les bornes auraient été déplacées ou enlevées; et ces géomètres y parviennent à l'aide de mesures géométriques ou trigonométriques, soit par le concours de plusieurs lignes aboutissant à des points fixes, soit par l'intersection de deux lignes seulement se coupant à angles droits dans la direction des quatre points cardinaux et marquées sous terre par des signes composés d'une matière inaltérable, les uns pour montrer la direction de ces deux lignes comme le feraient deux traînées de charbon, de brique ou de verre concassés, et les autres, pour en indiquer les extrémités, tels que des pieux de chêne carbonisé ou des bouteilles. On connaît dans ce département, dans le Boulonnais, un bornage fait depuis plus de trente ans, entre des communes et de grands propriétaires, délimitant des sables qu'il s'agissait alors de planter en oyas et qui n'étaient pas propres à recevoir des bornes que les vents et les pluies auraient eu bientôt déracinées ou ensevelies. Un expert-arpenteur du pays s'en

Digitized by Google

est acquitté avec succès, au moyen de points fixes pris de toutes les parties de l'horizon, comme buts d'alignement, pour établir des lignes magistrales et sur ces lignes observer des angles de direction, de manière à ce que les places où les bornes auraient dû être placées pussent être reconnues aussi long tems que tous les points fixes subsisteraient. L'on a eu occasion il y a quatre ans de reconnaître ce bornage et la chose a été très-facile ; mais, dans des cas pareils, le bornage devient dispendieux et la vérification moins simple, et même celle-ci ne peut alors être certaine qu'autant que les directions ou les mesures ont été prises avec le plus grand soin. D'un autre côté, il est beaucoup de propriétaires qui préfèrent se délimiter par des haies ou des fossés qu'ils prennent entièrement sur leur propre terrein, ou encore par des arbres et des buissons auxquels ils font rapporter les angles de leurs propriétés par des directions méridiennes et des lignes mesurées.

Il ne fallait donc pas que les concurrens ne vissent qu'un seul mode et le plus vicieux, mais qu'ils cherchassent à connaître aussi ceux qui s'appuient sur la géométrie plutôt que sur les bornes, et qu'ils s'inquiétassent d'en trouver un nouveau, ou très-peu connu, qui rendant

Digitized by Google

le déplacement des bornes plus difficile, moins par la nature de la borne et la manière de la planter, que par quelque moyen mathématique et aisé de reconnaître sans incertitude ce déplacement, fût en même temps plus simple et plus précis dans ses moyens de vérification. C'est ce que vous avez demandé, Messieurs, et nous avons le regret de vous dire qu'aucun des concurrens n'y a répondu d'une manière assez satisfaisante pour que nous puissions vous proposer d'adjuger le prix que vous avez réservé pour ce sujet. C'est sur quoi nous allons vous mettre à portée de prononcer vous-mêmes, en vous faisant l'analyse de chacune des trois pièces envoyées au concours.

Le numéro 1.er sous l'épigraphe, *riverains soyons unis*, propose 1.° de diviser une commune en un très-grand nombre de sections d'après des limites données par la nature, comme des côteaux, des chemins, des rivières etc.; 2.° de choisir dans chaque commune le lieu le plus apparent comme un point de départ qui serait distingué par le nom de *sta;* 3.° d'établir des bornes de trois ordres ou de trois hauteurs différentes sous les noms de *méta* pour la plus haute, de *principa* pour la moyenne et d'*angula* pour la moins élevée. Le *méta* appartiendrait à

Digitized by Google

toute une section, le *principa* à un seul angle de chaque propriété, à celui qui serait le plus rapproché du *méta* et l'*angula* à chacun des autres angles. La distance et la direction de l'*angula* par rapport au *principa*, du *principa* par rapport au *méta*, et du *méta* par rapport au *sta*, seraient déterminées et constatées. Les *principas* recevraient des numéros qui seraient portés sur les états de sections, sur les plans parcellaires et sur les contrats des propriétés. L'auteur établit que, par ce moyen, le gisement des bornes deviendrait invariable, toujours susceptible d'être reconnu, sans qu'il fût nécessaire de recourir au mesurage de la section entière; qu'il suffirait pour les rectifications de remonter de l'*angula* au *principa*, du *principa* au *méta*, et du *méta* au *sta*.

Nous ne contesterons pas à l'auteur que le moyen qu'il propose, étant bien ordonné, ce qui n'est pas aussi simple qu'il peut le croire, ne fasse retrouver, en cas de besoin, le gisement d'une borne: mais nous ne pouvons reconnaître que ce mode soit moins dispendieux que celui qui est le plus communément pratiqué aujourd'hui; car pour ne parler que des bornes et sous le seul rapport de la matière, si d'un côté les *angulas* ne coûtaient presque rien, pas plus que

Digitized by Google

les bornes actuelles, de l'autre aussi, les *principas* qui devraient être distingués et plus élevés, ne le pourraient sans présenter une forme et des dimensions qui entraîneraient un accroissement de frais. Or, contre l'attente de l'auteur, sans doute, ces bornes *principas* quoique annoncées ne devoir appartenir qu'à un seul des angles de chaque propriété, tandis que les *angulas* sont censés devoir occuper les autres angles, seraient cependant presque aussi nombreuses que les *angulas* et pourraient même, selon telle circonstance, l'être davantage. Pour en connaître la vérité et la raison, il suffit de diviser sur le papier un carré en seize quadrilatères et de supposer le *principa* sur la direction d'une diagonale du carré; dans ce cas, l'on trouvera que pour borner les seize parcelles selon le système de l'auteur, il ne faudrait que neuf *angulas* contre seize *principas*. Nous ne conviendrons pas non plus que le moyen proposé soit plus simple pour la vérification, parce qu'il la fait dépendre en général de trois rapports qui se composent de six quantités dont trois angles de direction et trois lignes à mesurer; ni même plus précis, parce que la direction des lignes devant se combiner avec leur mesure, la vérification deviendrait d'autant moins sûre que la mesure serait plus étendue et que la direc-

Digitized by Google

tion aurait été prise à la boussole ou rapportée à un seul point fixe, par un angle observé à un moindre nombre de minutes près, sans parler de la difficulté qui se présenterait, si, au moment de la vérification, le point fixe n'existait plus sur le terrein. Le mode d'aujourd'hui, opposé par l'auteur, n'emploie pas nécessairement des angles de direction, il lui suffit de mesurer plusieurs lignes qui viennent se couper sur la borne pour qu'il en puisse constater le gisement; ces lignes d'ailleurs étant prises entre autant de points fixes que les localités en présentent, la vérification a moins à souffrir de la disparition d'un de ces points.

Mais une circonstance principale qui doit éloigner du prix le mode proposé dans le numéro premier, c'est qu'il exige des opérations et des dépenses générales pour lesquelles la volonté de toute une communauté est nécessaire, et qu'autrement il ne peut servir à deux propriétaires qui conviendraient de se borner entre eux. D'où il suit, que ce système n'est pas immédiatement applicable aux besoins particuliers. Nous dirons en passant que tout système de bornage procédant du grand au petit, comme celui dont nous venons de nous occuper, ne pourrait s'établir d'une manière plus simple, plus certaine et plus économique que par les plans parcellaires du cadastre, si les

Digitized by Google

propriétaires consentaient à prendre la peine d'indiquer contradictoirement avec leurs voisins les bornes de leurs propriétés aux géomètres chargés de ces plans.

N.° 2, sous le titre d'Essai, ayant pour épigraphe : *le bien d'autrui tu ne prendras*, est fait avec méthode et annonce un homme instruit que son zèle pour l'économie rurale et son attention à ne pas perdre une occasion de la servir, ont pu engager à s'occuper du sujet proposé, tandis que son essai nous le montre comme appelé à traiter des questions d'un ordre plus élevé. Mais ce concurrent n'est pas entré dans votre intention, Messieurs, il donne la description de nouvelles bornes, et s'attache à une manière de les mieux fixer; il ne parle d'aucun moyen géométrique et n'expose pas une nouvelle méthode de bornage. Il forme ses bornes avec des pieux de bois dur et goudronné dont il règle la hauteur et l'enfoncement en raison de la position et de la nature du sol. Pour empêcher qu'on ne les coupe et les rendre plus difficiles à déplacer, il les perfore dans toute leur hauteur, et fait traverser chacune par une tige de fer à laquelle il la fixe. Cette tige est armée, dans sa partie inférieure, d'un fer de flèche afin d'opposer une résistance aux efforts qu'on ferait pour arracher le pieu. L'auteur conserve la tête de

Digitized by Google

ce pieu par une plaque en plomb, fer ou cuivre sur laquelle il trace les directions nord - sud et est-ouest et qu'il attache par des clous fichés non seulement verticalement comme ceux de dessus, mais encore horizontalement au moyen de quatre bavures d'un pouce carré chacune, lesquelles sont rabattues et clouées sur les côtés du pieu.

C'est à cela que l'auteur s'est arrêté. Ainsi il n'a eu en vue qu'une plus grande difficulté du déplacement des bornes et il n'y a considéré qu'une difficulté physique, matérielle, tandis que la condition de la dépense, faisait assez sentir qu'il s'agissait plutôt d'une difficulté abstraite qui devait être vaincue par quelque moyen mathématique tout simple et à la portée des intelligences ordinaires.

Si, actuellement, nous considérons à part la borne proposée par l'auteur, nous douterons même qu'elle ait la fixité qu'il s'en promet, car si d'un côté elle peut arrêter les efforts d'un usurpateur timoré, de l'autre les parties de métal dont elle est accompagnée ne manqueront pas de tenter certains voleurs exercés qui ne les obtiendront qu'en la détruisant.

A l'occasion de la dépense qu'il regarde comme légère et que nous croyons au contraire devoir être, et pour la matière et pour la main-d'œuvre, au - dessus des facultés des nombreux petits pro-

Digitized by Google

priétaires, l'auteur n'y a pas eu égard et il accuse l'impossibilité où il a été de remplir la condition imposée par la société pour que la nouvelle méthode demandée ne soit pas plus dispendieuse que celles qui sont usitées actuellement. Il pense d'ailleurs que cette condition n'a pu être de rigueur, parce que les pierres qui servent aujourd'hui de bornes ne coûtent rien pour l'ordinaire, et que vous n'avez pu vouloir, Messieurs, que la nouvelle méthode de bornage n'exigeât point de frais. Mais la dépense d'un bornage ne consiste pas dans les bornes elles-mêmes, puisqu'elle peut être nulle de ce côté, c'est dans le nombre des vacations de l'expert ou du géomètre qui y procède, lequel nombre varie suivant telle méthode qu'il suit plutôt que telle autre; c'est aussi selon que cette opération se fait à l'amiable ou judiciairement, et, dans ces deux cas, elle est proportionnellement moindre pour une plus grande étendue de terrain que pour une plus petite.

Arrivant à une conclusion, nous croyons, Messieurs, d'après les considérations qui viennent de vous être soumises, que le n.° 2 n'a pas droit au prix que vous avez proposé pour une nouvelle méthode de bornage.

Le dernier mémoire, sous le n.° 3, ne porte aucune épigraphe. Nous passerons légèrement

Digitized by Google

dessus, quoiqu'il soit le plus étendu. L'auteur fait de bonnes observations sur l'importance assignée aux bornes par les plus anciens législateurs et il signale avec clarté les vices du mode de bornage le plus généralement usité ; mais il ne propose pas de nouvelle méthode ; il ne fait que donner la préférence aux fossés ou rigoles, aux arbres et aux haies vives et s'efforce de la motiver.

Sans contredit les fossés sont généralement de bonnes limites, mais on ne peut pas obliger son voisin à adopter de moitié avec soi ce moyen de bornage, et le petit propriétaire ne pourrait pas, sans une perte sensible, prendre sur son seul terrain, la largeur des fossés qui devraient le limiter. Passant aux arbres, l'auteur relate lui-même les inconvéniens qui empêchent de les employer comme bornes ; c'est 1.° que les arbres font tort à la terre par leurs racines et l'ombrage qu'ils donnent à leurs alentours ; 2.° que dans certaines contrées non boisées, il est toujours difficile d'y voir croître un arbre isolé et exposé à tous les vents ; 3.° que ce serait pour les propriétaires un grand assujettissement que de soigner et de cultiver pendant plusieurs années les arbres qu'ils destineraient à servir de bornes. L'auteur, au lieu de refuter ces objections qui paraissent être de quelque poids, se contente de

Digitized by Google

dire que le propriétaire qui aime sa tranquillité ne se laissera pas séduire par ces vains raisonnemens. Quant aux haies vives, l'auteur lui-même débute en disant qu'elles sont peu propres au bornage des terres labourables, et comme les propriétés de cette nature sont les plus nombreuses et se prêtent le plus facilement aux empiétemens, nous n'en dirons pas davantage sur ce moyen.

Les fossés, les arbres et les haies sont d'ailleurs des moyens de bornage trop connus et trop usités, selon l'exigeance des localités ou la volonté des propriétaires, pour apparaître ici comme pouvant constituer une nouvelle méthode de bornage; c'est pourquoi nous ne pouvons être favorables à l'auteur du n.° 3, autrement qu'en rendant justice à son zèle et à l'expérience que, sous d'autres rapports, il paraît avoir du sujet qu'il a traité.

En résumé, c'était par quelque idée neuve reposant sur la géométrie la plus élémentaire, sur celle de la règle qui pourrait être aussi appelée la géométrie des champs, que les concurrens devaient chercher à satisfaire aux conditions du programme. La difficulté du sujet n'était pas d'établir un bornage durable et certain, car on y parviendra toujours si l'on ne regarde ni à la dépense, ni aux procédés mathématiques; mais elle existait dans la simplicité et l'économie

Digitized by Google

des moyens d'exécution. Le non-succès des trois mémoires envoyés au concours nous a presque mis en défiance sur la possibilité de la résoudre et nous a obligés d'y penser par nous-mêmes. Voici ce que nous avons trouvé.

Un propriétaire mesure la longueur de chaque côté de sa propriété et plante ; dans l'intérieur, une seule borne dont il détermine la distance à chacun des angles. S'il ajoute une autre mesure à ces premières, celle de petites lignes directrices qui seraient prises dans l'alignement de la borne à quelques points fixes et s'arrêteraient aux côtés qu'elles auraient à traverser, et s'il prend enfin, sur le côté où aboutit chaque directrice, la distance aux angles de droite et de gauche, ce propriétaire aura alors tout ce qui lui est nécessaire pour constater et retrouver au besoin les dimensions et les angles de sa propriété, et la méthode qu'il aura suivie aura répondu à toutes les conditions du programme. En effet, l'idée d'une seule borne pour une même pièce de terre constitue une nouvelle méthode de bornage qui n'est certainement pas plus dispendieuse que l'ancienne et qui, en rattachant toutes les mesures à la borne unique en rend aussi le déplacement plus difficile ; d'un autre côté, cette méthode apparaît aussi simple que précise, puisqu'elle n'admet

Digitized by Google

que des lignes droites qui ne s'étendent pas au-delà de la propriété, et dont une seule, dirigée et mesurée dans l'alignement d'un point fixe, suffit pour établir et faire retrouver les autres. Cette méthode aurait donc embrassé toutes les conditions du programme. Du reste nous n'en parlons que pour prouver qu'il y avait possibilité d'en trouver une qui y satisfît. C'est la première qui soit venue à notre pensée, et nous supposons qu'il peut y en avoir de plus satisfaisantes.

Si quelque chose peut consoler notre société de n'avoir à exprimer aux auteurs des trois mémoires que des paroles encourageantes, c'est que leurs efforts et leurs mémoires auront servi à porter plus particulièrement notre attention sur le sujet proposé et à nous en faire mieux apprécier l'importance. C'est pourquoi nous vous proposons de réserver une médaille d'encouragement pour l'auteur qui traitera, selon vos intentions, la question du bornage des propriétés. Nous nous flattons que le zèle déjà exercé des trois concurrens de cette année, mieux dirigé dans l'esprit du programme et même aidé par le présent rapport, obtiendra un succès que les premiers intérêts de l'économie rurale réclament et que vous serez heureux, Messieurs, d'avoir à récompenser.

Digitized by Google

NOTICE

SUR

LE SIÈGE D'ARRAS PAR LES ESPAGNOLS

QUE LES FRANÇAIS FIRENT LEVER LE 25 AOUT 1654,

Sous le commandement du Maréchal de TURENNE,

Par M.r Ch. BUISSART, Membre résident.

(Un Extrait de cette Notice a été lu à la séance publique de la Société royale d'Arras, pour l'encouragement des Sciences, des Lettres et des Arts, le 23 Août 1824).

UN des faits les plus importans de l'histoire de la ville d'Arras et qui doit intéresser le plus ses habitans, est sans contredit celui qui les fixa pour toujours sous la domination française ; celui qui les sépara de l'alliance des Pays-Bas, auxquels le hasard seul les avait réunis (1), celui enfin dont

(1) L'Artois a cessé d'appartenir à la France en 1529, au Traité de Cambrai, appelé la paix des Dames, et y est retourné en partie en 1668, au Traité d'Aix-la-Chapelle, et définitivement tout entier à la paix de Nimègue, en 1678.

Dès 1640, Arras, capitale de cette province, était devenue française.

Les maisons d'Artois, de Flandres et de Bourgogne auxquelles cette province a successivement appartenue, ne l'ont possédée que comme fief relevant de la couronne de France. (Voyez la généalogie de ces princes à la fin de cette Notice).

Digitized by Google

je me propose de m'occuper ici ; cependant les détails en sont inconnus à beaucoup d'Artésiens.

En 1654, les Espagnols ligués avec des Français, ayant à leur tête le GRAND CONDÉ, avaient conjuré la perte de ce nouveau boulevard de la France, et sans la vaillance de TURENNE, l'honorable défense de Montdejeu, son gouverneur, et la persévérance admirable de la garnison, c'en était fait, Arras rentrait sous le joug Espagnol.

C'est une mémorable victoire que celle de la levée du siège d'Arras, elle eut une grande influence sur les succès postérieurs de Louis XIV. Sans cette importante place, il n'eut peut-être pas fait d'aussi rapides progrès dans la Belgique ; ceux qui y gagnèrent le plus selon moi, c'en furent les habitans.

La société royale d'Arras faisant, de l'histoire de ce pays, l'objet de sa sollicitude particulière, j'ai cru lui être agréable en lui présentant, sous un seul corps, tout ce que j'ai trouvé d'intéressant au sujet du siège de cette ville. Les fêtes que l'on y célèbre maintenant, étant commémoratives de sa levée, j'ai pensé que c'était le moment de lui en faire l'hommage ; en comptant sur-tout sur l'indulgence de mes très-honorables confrères.

Les habitans de l'Artois, et particulièrement

Digitized by Google

ceux de la ville d'Arras, avaient vécu très-heureux sous les comtes d'Artois, sous les comtes de Flandres et sous les ducs de Bourgogne ; Louis XI renversa de fond en comble cette cité et y rendit le Nom français méprisable et redouté par les excès qu'il y commit.

Les Espagnols, qui eurent cette province par le mariage de Marie de Bourgogne avec Maxilien, 1.er ayeul de Charles V, sous la domination desquels elle passa définitivement en 1529, ne rendirent plus nos ancêtres heureux ; les schismes de Luther et de Calvin qui se propagèrent dans l'Allemagne, dans la Hollande et les Pays-Bas, qui atteignirent même une partie de la France, occasionnèrent des séditions et des guerres civiles qui les ruinèrent et les divisèrent. L'odieux duc d'Albe, de son côté, et le célèbre prince d'Orange du sien, leur causèrent des maux inouis. La cruauté de l'un et la politique de l'autre leur furent également fatales ; néanmoins des provinces et des villes voisines eurent plus encore à en souffrir et à s'en plaindre que les habitans de l'Artois.

Le Nom français était si peu considéré dans ce pays que, lorsqu'il fût question, en 1640, de faire le siège d'Arras, et que Louis XIII l'eût résolu, on rapporte que le cardinal de Richelieu, qui s'y était opposé et qui voyait cette entre-

Digitized by Google

prise de mauvais œil, dit à Puysegur, officier de confiance, « je crains le grand nombre des » habitans de cette ville; ils sont tous ennemis » jurés des Français et plus Espagnols que les » Catalans. » Le cardinal contribua beaucoup à la prise de la ville en 1640, et c'est une éternelle obligation que nous devons lui en avoir. (1)

(1) « Le maréchal de la Meilleraye reçut ordre (en juin 1640) » de rejoindre les maréchaux de Châtillon et de Chaunes; » pour entreprendre le siège d'Arras; la principale direction en » était confiée à Châtillon, élève du célèbre prince Maurice. »

« Le cardinal Infant (gouverneur des Pays-Bas en ce moment) » se rend à Lille, y rassemble son armée et propose, dans un » conseil de guerre extraordinaire, les mesures les plus pro- » pres à obliger les Français à lever le siège. Les uns furent » d'avis d'attaquer les lignes, d'autres insistèrent à ne point » exposer témérairement une armée de laquelle dépendait la » conservation des Pays-Bas catholiques. Les généraux Fran- » çais étaient dans la même perplexité. En cas d'attaque, le » maréchal de la Meilleraye voulait que l'on sortit des lignes » pour aller au-devant des Espagnols; le maréchal de Châtillon » était d'un avis contraire, disant qu'il faudrait lever tous les » quartiers; qu'après cela, il serait facile aux ennemis de jetter » du secours dans la place. On demanda les ordres du Roi. La » réponse du cardinal, premier ministre, est singulière. » « Je » ne suis ni homme de guerre, ni capable de donner mon avis » sur ce sujet; lorsque le Roi vous donne à tous trois le com- » mandement de ses armées, il vous en juge capables; il lui » importe fort peu que vous sortiez ou ne sortiez pas de vos » lignes, mais si vous manquez de prendre Arras, vous m'en » répondrez sur vos têtes ». (Annales belgiques, page 416).

Le Roi Louis XIII et le cardinal de Richelieu se trouvaient en ce moment à Doullens, et quoique le cardinal Infant ait

Digitized by Google

Pour arriver au sujet de cette notice, il est bon, je pense, de se reporter à quelques événemens antérieurs ; qui ne se rappelle les troubles qui eurent lieu pendant la minorité de Louis XIV, sous le ministère du cardinal Mazarin (que l'histoire désigne sous le nom de guerre de la fronde)? en raison des événemens arrivés sous Paris et près de Villeneuve-St.-George, et de la défection d'une partie des mécontens à la tête desquels il s'était placé, le prince de Condé avait quitté la France et se trouvait à la solde des Espagnols, Après l'avoir vu, si jeune encore, les vaincre à Rocroy et leur ôter pour toujours leur prépondérance militaire, on le compte avec regret dans leurs rangs, ceint des lauriers cueillis à Fribourg, à Norlingue et à Lens.

Depuis deux ans qu'il était sous leurs drapeaux, l'Archiduc, gouverneur des Pays-Bas, ne cessait de le presser de mettre le siège devant Arras. Le

---

choisi le moment où les maréchaux de la Meilleraye et de Chaulnes étaient sortis de leurs lignes pour aller au-devant d'un convoi, il n'obtint qu'un succès éphémère et finit par être repoussé.

Enfin, le 9 août 1640, la ville capitula en présence de l'Armée espagnole, forte de 30,000 hommes, qui occupait en partie, entre Rœux et Monchy-le-Preux, la même position que Turenne choisit en 1654.

Digitized by Google

prince avait toujours hésité à prendre ce parti; mais au mois de juin 1654, la cour de Louis XIV, qui se trouvait à Reims, forma le dessein d'assiéger la ville de Stenay, qui était l'une de celles que le Roi avait donné au prince de Condé pour le récompenser de ses services; à cet effet, les maréchaux de Turenne et de la Ferté eurent ordre de réunir l'Arméeaux environs de S.te-Menehould, et le 19 juin, 2500 hommes de cavalerie, soutenus par 4 à 5000 fantassins, investirent cette place.

Le prince de Condé qui n'avait pas d'intérêt plus pressant que celui de conserver Stenay, sollicita vivement l'Archiduc de lui fournir les moyens de la secourir, mais la mésintelligence qui s'était glissée parmi les Chefs de l'armée espagnole, à cause de l'arrestation du duc Louis de Lorraine, ne permit pas d'exécuter ce projet et après avoir mis en question l'attaque du Catelet, celle de la Bassée ou de Béthune que l'on offrait de remettre au prince de Condé, pour l'indemniser de la perte de Stenay, on se décida sur l'avis que ce prince en avait ouvert à se diriger sur Arras, cette propositon ayant été accueillie favorablement par l'archiduc Léopold, le comte de Fensaldagne et la majeure partie du Conseil d'Espagne.

Mais plus cette entreprise paraissait belle et

Digitized by Google

grande, plus on y trouvait de difficulté; cette ville, qui était défendue par Béthune et La Bassée, se trouvait aussi très-enfoncée dans le pays ennemi. L'armée française pouvait se mettre aisément entre Douai et l'armée d'Espagne, d'où cette dernière devait nécessairement tirer ses approvisionnemens, et la ville surtout ayant une grande enceinte, le siége exigeait une armée nombreuse et nécessitait d'immenses travaux.

Le duc François de Lorraine, jaloux du prince de Condé, offrait ses troupes pour le siége d'Arras et les refusait pour toute autre entreprise. Il regardait la conquête de cette ville comme tellement difficile, qu'il espérait que le prince y eut perdu une partie de sa brillante réputation; néanmoins il prévoyait les obstacles que l'on y a rencontrés depuis.

Enfin on donna des ordres pour se saisir des postes; avec une condition que Fuensaldague y fit insérer, qu'en cas que les Français jetassent des soldats dans la place on s'en irait à La Bassée.

Plusieurs manuscrits et divers auteurs que j'ai entre les mains, donnent le journal du siége d'Arras dans le plus grand détail et avec des variantes. Mon intention est d'extraire de chacun d'eux les faits les plus intéressans et de tâcher de

Digitized by Google

diminuer, autant qu'il me sera possible, la sécheresse qui résulte des descriptions de combats, d'attaques, de défenses, etc.

J'ai fait lithographier un plan de ce siége et des positions des troupes qui l'ont fait lever; il se trouve à la fin de cette notice. Il facilitera l'intelligence de divers faits d'armes dont je donne ici la relation.

Des ordres ayant été donnés avec la plus grande discrétion, le 3 juillet 1654, à huit heures du matin; 4 ou 5000 cavaliers lorrains, commandés par Ligneville, investirent la place et prirent leurs quartiers entre la Scarpe et le ruisseau du Crinchon. (1)

Dès que le gouverneur eut connaissance de

(1) Le comte Delatour étant mort en 1652, il avait été remplacé, dans le commandement de la ville d'Arras, par le comte de Montdejeu (depuis maréchal de Schulemberg) qui avait trouvé la place sans défenses, sans troupes, sans munitions de guerre, les magasins vides, les dehors sans travaux et les canons sans affuts. Il en avait rendu compte à la Reine, espérant qu'elle lui aurait fourni de l'argent pour toutes ces choses indispensables; mais le trésor royal étant épuisé, on lui accorda la permission de lever des contributions sur les ennemis, ce qui était à la mode dans ce tems; par ce moyen il parvint à entretenir un corps de 2500 hommes et à ravitailler la place, après avoir exécuté divers travaux au dehors.

Digitized by Google

leur apparition, il expédia des courriers à la cour et fit demander au colonel Debarre qui commandait un camp volant dans les environs de Rüe, qu'il lui envoyât son régiment et celui d'Equancourt qui étaient depuis peu sortis d'Arras; mais ils se trouvaient trop éloignés et ils ne purent rentrer à tems dans la ville.

Le même jour, 3 juillet, sur le soir, le prince de Ligne vint se loger avec toute la cavalerie espagnole à la ferme de la Cour-au-Bois et au village de Tilloy. Le lendemain M.r le prince de Condé arriva avec son armée et se porta entre Beaurains et Agny; différens corps de troupes furent immédiatement envoyés au-delà de la rivière de Scarpe pour fermer toutes les issues de la ville et en compléter l'investissement.

Le troisième jour, toute l'infanterie arriva avec les bagages, les munitions, l'artillerie et les approvisionnemens. L'armée assiégeante était de 40 à 45,000 hommes. On y comptait de 16 à 18,000 hommes d'infanterie, 12 à 14,000 chevaux, 7 à 8,000 pionniers, tous armés de fusils, et 3 à 4,000 artilleurs.

Les circonvallations furent faites sur les mêmes lignes qu'avaient tracé les Français en 1640: elles avaient près de cinq lieues de développement.

L'Archiduc était logé à la Cour-au-Bois. Le

Digitized by Google

comte de Fuensaldague avait son quartier au-delà de la Scarpe, entre Athies et St.-Laurent, joignant celui du comte de Garcies, maître de camp général, posté auprès de Roclaincourt

Ce dernier se liait à celui de don Fernando de Solis, général de l'artillerie, qui avait son quartier sous Mont-St.-Eloy.

Les Lorrains ensuite appuyaient à la droite de don Fernando de Solis et atteignaient à la gauche du quartier du prince de Condé qui se trouvait aussi à la gauche de ceux du prince de Ligne et de l'Archiduc, où se trouvaient les Espagnols et les Allemands.

Le gouverneur se hâta de faire mettre ses fortifications en état et de prendre les mesures les plus propres à faire une longue défense. Il envoya aussitôt une cornette de cavalerie dans le dessein de troubler les ennemis dans leurs travaux. Cette sortie n'eut aucun succès.

Le colonel Debarre entreprit de faire entrer quelque secours dans la place. Les deux régimens qu'il amenait et qui étaient le sien et celui de St.-Lieu, attaquèrent la nuit avec tant de courage et de succès le quartier du prince de Ligne, que, s'ils n'eussent perdu la route pendant l'obscurité, ils seraient tous entrés en ville.

Digitized by Google

Cent cavaliers seulement, quelques officiers et le colonel St.-Lieu s'introduisirent par la porte de Méaulens

Le 6, le colonel d'Equancourt ayant battu la garde avancée du quartier des Lorrains, conduisit 350 chevaux dans la ville; deux autres escadrons allaient l'y suivre, mais ils s'égarèrent dans l'obscurité, perdirent beaucoup de monde et laissèrent 120 prisonniers parmi lesquels on cite le capitaine de Verderonne et les colonels de Sancerre et de Beauvilliers.

Le chevalier de Créquy fut plus heureux en ce qu'ayant fait le tour et attaquant les endroits moins bien gardés des environs d'Ecurie, d'Anzin, des faubourgs de Ste.-Catherine et de St.-Nicolas, il parvint à pénétrer dans la place avec 230 cavaliers. Un autre régiment qui le suivait manqua le chemin; les Espagnols ayant pris les armes, il fut contraint à se retirer.

Le comte de Fuensaldague, voyant qu'il était entré dans la place plus de 800 chevaux avec des officiers expérimentés, voulait qu'avant que les troupes espagnoles s'engageassent davantage dans ce siége, on l'abandonnât pour entreprendre celui de La Bassée; mais le prince de Condé tint toujours ferme et l'archiduc Léopold, quoiqu'il ne fut pas de son avis, n'osa jamais

Digitized by Google

le contredire, tant il avait de confiance dans la valeur et l'expérience de ce prince.

Les assiégeans pressèrent les travaux des approches de la place en deux côtés différens, c'est-à-dire, du quartier de l'Archiduc et de celui du prince de Condé ; les soldats travaillant à l'envi des pionniers pour y gagner une augmentation de solde. Le gouverneur, grâce aux renforts qui lui étaient survenus, résolut de faire de fréquentes sorties ; ce qu'il exécuta avec beaucoup de hardiesse et de valeur. Son projet était de gagner du temps pour faciliter aux troupes du Roi la prise de Stenay et permettre ensuite à son armée victorieuse de venir délivrer la ville d'Arras, ce qui ne pouvait manquer d'avoir lieu ; car le cardinal Mazarin ne pouvait pas honorablement laisser prendre, aux yeux de Sa Majesté, une place aussi importante.

Le maréchal de Turenne fit avertir le maréchal de La Ferté de se porter avec ses troupes du côté de Ham, tandis qu'avec les siennes il manœuvrerait sur Maubeuge ; car dès qu'il eut appris que les troupes espagnoles avaient pris la route de Bouchain et d'Arleux, il ne douta plus qu'elles n'allassent sur Arras. Le maréchal voulut ensuite tenter d'introduire du secours

Digitized by Google

dans la place ; mais les assiégeans y apportèrent une si grande vigilance que toutes ses tentatives furent infructueuses.

L'armée française, se grossissant toujours, s'avança vers le camp des Espagnols, et pour empêcher ses convois, elle vint d'abord se poster entre Inchy et Monchy-le-Preux ; enfin parvenue au nombre de 18,000 hommes, elle s'étendit davantage, ayant sa gauche à Guemappe, son centre à Monchy-le-Preux, elle appuya sa droite à Pelves et de-là jetant des ponts sur la rivière, elle détachait continuellement différens corps qui ne cessaient de couper aux assiégeans les vivres et les munitions qui leur arrivaient en abondance de Douai et de Cambrai. (1)

Dès que le gouverneur d'Arras eut connaissance de l'arrivée des troupes françaises, il fit faire de grandes réjouissances dans la ville et or-

(1) Un régiment de cavalerie espagnole et 20 chevaux de charge conduits par des paysans, étaient sortis de Douai; les officiers et les soldats portaient chacun un sac de poudre; les autres chevaux portaient des grenades; un lieutenant qui était à l'arrière-garde apperçut un cavalier qui avait une pipe allumée; il courut à lui et lui donna quelques coups de plat de sabre. Le cavalier, qui était ivre, tira un coup de pistolet; le feu prit au sac de poudre qui était sur le cheval de l'officier, et, se communiquant aux autres sacs que chacun des cavaliers portait en croupe, le régiment entier fut détruit.

Digitized by Google

donna des distributions d'argent et de vin aux soldats afin de redoubler leur zèle pour les travaux à confectionner, et c'était aux cris de *vive le Roi!* que chacun s'empressait aux contre-scarpe, aux barricades, aux caponnières, aux galeries, aux gabions et à tous les autres travaux des fortifications. Il fit part aux officiers et aux soldats de la garnison que les généraux français lui avaient offert d'introduire du secours dans la place; mais qu'il n'avait pas jugé à propos de leur répondre, attendu qu'il voulait les consulter sur ce sujet, parcequ'ayant connaissance que les troupes du Roi, avant de faire lever le siége, pouvaient aller surpendre quelques villes de Flandres qui se trouvaient sans défense, puisque les Espagnols étaient occupés sous les murs d'Arras. S'étant assuré qu'ils pouvaient encore tenir six semaines, il pensait que c'était le cas de leur laisser faire cette diversion, d'autant mieux que pendant cet intervalle l'infanterie ennemie s'affaiblirait tellement qu'elle ne serait plus difficile à battre.

Ces motifs spécieux, entièremeut de l'invention du gouverneur, réussirent parfaitement. Tous les officiers et les soldats se rangèrent avec enthousiasme de son avis. Il feignit d'aller rendre réponse aux généraux, et, pendant le

Digitized by Google

cours du siége, il ne manqua ni de finesses ni de subterfuges pour entretenir le courage de ses troupes en leur donnant la meilleure espérance d'être secourues.

Le 19 juillet, la garnison, animée du meilleur esprit, sollicita vivement le gouverneur de faire une sortie vigoureuse contre les travaux des assiégeans. Il leur représenta qu'ils étaient si reculés qu'ils couraient les riques d'être coupés, et que les ennemis avaient la veille construit une grande place d'armes; mais l'espoir de faire quelqu'action d'éclat qui dominait tous ces braves, ne leur permit pas d'écouter les remontrances de leur chef; il fallut qu'il souscrivît à leur demande.

Les préparatifs se firent à la hâte, et à-peu-près 2,500 hommes s'échelonnèrent pour attaquer une traverse que pratiquait le prince de Condé à la gauche des Espagnols, au sud du fauboug de Ronville, à la hauteur de Beaurains. Le chevalier de Créquy et le colonel St.-Lieu conduisaient l'attaque, sous la protection du canon des remparts, dont le plan, à ce qu'il parait, était bien concerté; mais le succès ne répond pas toujours aux espérances. Après que les Français eurent chassé, presque sans résistance tout ce qui se trouvait à la traverse du

Digitized by Google

prince, et comme ils allaient se rendre maîtres de la place d'armes, qui ne faisait qu'une faible résistance; le prince de Condé s'avança avec 6000 chevaux et feignit de couper la retraite à ceux qui se trouvaient près de la contrescarpe; alors les Français, oubliant ce dont ils étaient convenus, s'exposèrent en désordre au feu de la place d'armes et de la traverse; le colonel d'Equancourt soutint bravement la première charge qui se fit, et permit, par sa fermeté, aux autres qui revenaient en désordre de se rallier; dès ce moment, il s'établit un combat furieux et opiniatre, jusqu'à ce que, le nombre des Espagnols, croissant toujours, les Français furent forcés de se retirer. L'infanterie, abandonnée à la merci du Prince, fut fort maltraitée, et généralement tous ceux qui se trouvaient vers la traverse, furent taillés en pièces ou faits prisonniers.

Il ariva enfin 600 fantassins qui protégèrent la retraite et la firent faire en meilleur ordre.

La perte fut assez considérable de part et d'autre; le vieux de Serre, qui commandait le régiment de Montdejeu, y perdit la vie, ainsi que plusieurs capitaines et officiers. Le colonel St.-Lieu y fut blessé d'un coup de pique.

Comme le 20, dès la pointe du jour, les

Digitized by Google

assiégeans avaient dressé deux batteries, l'une de cinq et l'autre de six pièces de canon, le gouverneur, pour consoler ses troupes du mauvais succès de leur entreprise de la veille, leur fit croire qu'il savait par ses espions que les Espagnols avaient perdu tant de monde dans le combat, qu'ils avaient dressé ces batteries pour les empêcher désormais de faire de semblables sorties.

Le 22 juillet, les espagnols s'approchèrent de la place pour attaquer les deux bastions de la couronne. Comme Vauban a entièrement changé le système de défense de la place, ces deux forts n'existent plus ; ils étaient à la place qu'occupe la citadelle. (1)

Le gouverneur s'était, dès la veille, apperçu de leur projet et y avait envoyé le monde nécessaire : aussi les Espagnols y furent-ils repoussés avec tant de vigueur, qu'il laissèrent sur la place tous leurs outils, leurs fascines et leurs gabions, quoiqu'ils revinssent à la charge à trois reprises différentes. Dès le point du jour, les assiégés sortirent encore et chargèrent si brusquement les ennemis, qu'ils les renversèrent les

(1) Louis XIV, pendant son séjour à Arras en 1667, en ordonna la construction, mais l'on n'en commença les travaux qu'en 1670.

Digitized by Google

uns sur les autres, leur tuèrent 500 hommes; abattirent le logement qu'ils avaient commencé et bouleversèrent tous leurs travaux dans la contrescarpe.

Par suite de plusieurs fausses attaques, les Espagnols parvinrent à se rendre maîtres de la couronne ou hauteur de Beaudimont. Le gouverneur, pour animer ses soldats à reprendre ce poste important, leur dit qu'il n'était occupé que par des Lorrains; que c'était des troupes mercenaires; qu'ils étaient cousus d'argent et chargés du butin qu'ils avaient fait partout; qu'en les chassant de cet endroit, cette proie pourrait les enrichir; de sorte que, s'étant mis à la tête d'un bataillon, soutenu de deux escadrons et d'nn corps de mousquetaires, il marcha droit à l'ennemi qui ne fit aucune résistance. Les Lorrains se sauvèrent et abandonnèrent ce poste d'où ils pouvaient néanmoins fort incommoder les assiégés, la contrescarpe se trouvant sans palissades, le fossé sans traverse et sans aucun retranchement qui les pût empêcher d'aborder la muraille.

Pendant les dix jours suivans il ne se passa rien de bien important. Les travaux de la tranchée et de la sappe se continuèrent de part et d'autre.

Digitized by Google

Enfin les Espagnols ouvrirent une tranchée sur la gauche de leur attaque, élevèrent une grande redoute entre la couronne et la demi-lune de de Bourgogne et ils firent deux approches vers une tenaille enterrée que le gouverneur avait fait pratiquer au-devant de celle de la demi - lune de Bourgogne ; enfin, ils dressèrent leurs batteries vers une demi-lune de pierres, vis - à - vis de la contrescarpe où ils faisaient leurs approches ; ils y causèrent un très-grand dommage : en même-tems ils montèrent à l'assaut de quatre côtés, à à la tenaille de la contrescarpe, à la demi-lune de Bourgogne, au Bonnet de prêtre devant le demi-bastion sur la gauche de leur attaque et à la pointe de la contrescarpe du côté de la porte de Ronville.

Ils furent partout repoussés, quoiqu'ils eussent reçu 2000 hommes de renfort et qu'ils eussent élevé un logement à la hauteur d'une pique supérieure au Bonnet de prêtre. Avant le point du jour, ils revinrent encore à l'assaut de tous les côtés; Ils parvinrent alors à se loger ensuite dans le Bonnet de prêtre, d'où il fut impossible de les chasser, tels efforts que l'on fit. Les assiégés, en s'opiniâtrant à reprendre cette position, eurent à regretter une infinité de bons officiers et soldats qui s'y sacrifièrent en vain.

Digitized by Google

Le 31 juillet, on continua l'approche des fossés et l'on tâcha de se loger sous le Bonnet de prêtre, le long des palissades ; les assiégés, exposés au canon des ennemis dans leurs retranchemens, furent contraints de se retirer.

Cette nuit le chevalier Créquy fut blessé à la jambe, en cherchant à rentrer dans la couronne par un chemin qu'il s'était pratiqué lui-même sous terre.

Les Espagnols continuèrent leurs différentes attaques avec plus ou moins de succès ; ils posèrent deux batteries de 15 pièces de canon, qui firent beaucoup plus de bruit que d'effet. Enfin, étant parvenus jusqu'aux pieds des différens forts et demi-lune qui entouraient la place, le gouverneur inventa de nouvelles machines de bois qu'il fit ceindre au haut par des cercles de fer. On pouvait y placer une bombe à laquelle on mettait le feu par une petite crénelure, creusée dans le bois et ensuite on la jettait dans le fossé où les assiégeans travaillaient; cela fit un si grand dégat que les Espagnols furent contraints de s'en garantir sous de grandes planches couvertes de fer-blanc, de plomb et de peaux de bœuf fraîches, à la faveur desquelles les bombes roulaient et tombaient plus bas qu'eux. Ils parvinrent aussi, par ce moyen, à se

Digitized by Google

mettre à couvert des feux d'artifices qui pleuvaient sur eux sans relâche.

Après cette époque, les travaux du siége se suivirent sans interruption ; c'était tous les jours de nouvelles attaques, des mines que l'on faisait jouer, de nouvelles traverses que l'on contruisait, de nouvelles sorties que faisait la garnison.

Le 8 août, les assiégeans passèrent la contrescarpe à la faveur de deux galeries sous terre, qui découvraient la traverse des Français. Alors ceux-ci se retirèrent derrière des flancs qu'ils avaient construits les jours précédens.

Les Espagnols voulurent se loger ensuite dans la corne et sur le talus de la contrescarpe, nommée la tenaille de vers les Capucins. Les Français pour les déloger leur donnèrent de fréquens assauts et ce, avec plus ou moins de succès : plus le gouverneur se sentait pressé, plus il tâchait d'écarter l'ennemi par les *retirades* et par les retranchemens qu'il faisait toujours dans les dehors et que toujours les assiégeans s'efforçaient également de gagner.

Le 11 août, le courage des assiégés n'est pas diminué ; ils accueillent diverses attaques aux tenailles avec tant de courage et de succès qu'une partie des assiégeans demeure dans le fossé et l'on compte parmi eux beaucoup d'officiers.

Digitized by Google

Le régiment allemand de Mondejeu fait une vigoureuse sortie du côté de la demi-lune de Bourgogne ; il bouleverse et les ennemis et leurs travaux ; il les empêche d'avancer. Ils reviennent une seconde fois à la charge et encore avec un plus grand succès. Un grand nombre de prisonniers qu'ils ramenèrent dans la ville, est le fruit de cette victoire.

On continua les jours suivans des deux côtés l'attaque et la défense avec un courage digne d'éloges ; les assiégés ne se sont pas un instant démentis pendant le cours du siége, l'un des plus opiniâtres de cette époque.

Dès le 18 août, les Espagnols, après avoir pratiqué une brêche à la petite corne de vers les Capucins, firent, sur le soir, jouer deux mines et s'en emparèrent; mais un assaut qu'ils tentèrent le même jour sur la demi-lune de Bourgogne n'eut aucun succès. Ils y perdirent au contraire beaucoup de monde.

Le sieur de Boham, maître de camp d'un régiment et lieutenant-colonel de celui de Montdejeu, qui s'était acquis une grande réputation par sa valeur et par ses connaissances, fut tué par suite d'une vigoureuse attaque que les assiégeans firent la nuit avec une quantité de grenades.

Digitized by Google

Les jours d'après l'on ne fit que des fausses attaques, et les assiégeans n'avancèrent que bien peu leurs approches.

Condé, qui voyait que le siége avançait lentement, détacha trente officiers réformés qu'il mit à la tête de trois cents grenadiers choisis et un nombre considérable de jeteurs de cercles à feu, qu'il fit soutenir par un corps de cavalerie et d'infanterie. Ces gens déterminés entreprirent de forcer la barrière de la porte de Ronville pour entrer dans la grande place d'armes des assiégés; Voignon y accourut avec ses trois escadrons, et, ayant bordé la palissade, il la défendit à coups de pistolet et de mousqueton; les assiégeans furent repoussés avec une perte considérable. Le lendemain on attaqua une traverse qui couvrait l'un des deux bastions de la grande corne de Guiche; mais ce n'était que pour attirer les forces des assiégés et pour surprendre la barrière qui avait été déjà si vigoureusement défendue la veille. D'Equancourt tint ferme à la traverse, et Boham, colonel de l'infanterie, se défendit vaillamment à la barrière. La traverse fut néanmoins emportée et les ennemis s'étaient déjà assurés un logement jusqu'à la pointe du petit bastion du grand ouvrage à corne vis-à-vis la traverse qu'ils venaient de

Digitized by Google

gagner. Déjà le mineur y était attaché; Voignon eut ordre de descendre dans le fossé et d'aller droit à la galerie et au nouveau logement des ennemis. Il y alla avec trente-deux hommes, tailla en pièces ceux qui étaient dans ce poste, tua les deux mineurs et rompit la galerie. Montdejeu criait de toutes ses forces qu'on se montrât et qu'on regagnât la traverse perdue. Voignon s'y jeta l'épée à la main avec tous ses hommes, à travers une grêle effroyable de grenades et de cercles à feu; les assiégeans furent repoussés jusqu'à la redoute de pierre. Voignon rompit en se retirant tout le logement et fit main basse sur tout ce qui se présentait; il perdit vingt-trois hommes, mais le lendemain matin la terre parut couverte de morts à la traverse et à la barrière; parmi eux se trouva le chevalier de Médicis; dans une autre sortie le marquis de Créquy fut grièvement blessé.

Dès ce moment, les Espagnols reconnurent l'impossibilité de prendre la ville, et ils se repentirent d'avoir eu tant de déférence dans le prince de Condé.

Le 23 août, vers le soir, on prévint le gouverneur que trois cents fantassins lorrains étaient entrés dans la tranchée, contre leur ordinaire, car ils ne quittaient jamais leur quartier. Il jugea

Digitized by Google

de-là qu'on pourrait bien donner quelques assauts à ce peu de *retirades* qui lui restait encore dehors. Aussi fit-il redoubler les préparatifs de poudre, de grenades et de feu d'artifice.

Ayant donné ses soins à la conservation de l'ordre dans la ville, il garnit tous ses postes et assura les officiers et les soldats qu'ils ne seraient plus attaqués que cette nuit-là, comme s'il eut eu quelque pressentiment de ce qui devait arriver le lendemain.

Les ennemis ne manquèrent pas, à l'entrée de la nuit, de donner un assaut général; mais comme l'on s'y était attendu et que tout était prévu, on le soutint avec une vigueur admirable. Sur les trois heures du matin, le gouverneur fit faire une sortie sur ceux qui gardaient la traverse qu'on avait prise, et les en ayant chassés, il ruina tous leurs travaux, ensuite il rentra dans la contrescarpe avec St.-Lieu et se jeta sur un manteau pour y prendre quelque repos (1)

(1) Les généraux de l'armée française, qui étaient postés à Moncby-le-Preux, ne recevaient aucune nouvelle d'Arras et n'avaient pu encore apprendre en quelle situation les choses étaient dans la ville; cependant un soldat, auquel on avait fait avaler une petite boite d'or dans laquelle il y avait un billet, se hasarda de sortir pour passer à l'armée du Roi, mais quelques remèdes qu'on lui fit prendre, il fut pendant deux jours sans rendre la boite. Le maréchal de La Ferte

Digitized by Google

Cependant, depuis quelques jours Stenay s'était rendu aux armes de Louis XIV, qui ne cessait de visiter les travaux et passait presque toutes ses nuits à cheval. La présence de ce jeune monarque, âgé à peine de seize ans, accéléra beaucoup la reddition de cette place, qui eut lieu le 12 août.

Lorsque l'Archiduc reçut cette nouvelle, il en ressentit une peine extrême, et comme de là dépendait le succès de l'entreprise, il réunit le conseil dans sa tente pour savoir si on la continuerait ou si l'on attendrait que le Roi arrivât avec toutes ses forces pour l'abandonner. Le comte de Fuensaldague, qui avait toujours prévu la fâcheuse issue de cette tentative, ne balança pas à dire qu'il fallait lever le siége; qu'il restait encore beaucoup de travaux à exécuter avant de contraindre le gouverneur à rendre la place, et que, pendant ce tems, le Roi pouvait réunir son armée; il ajoutait que chaque jour l'infanterie se débandait; que le

homme dur et impétueux, proposa de faire éventrer le soldat, disant qu'il valait mieux perdre un homme de rien qu'une place de cette importance; enfin, par bonheur pour le soldat, une médecine très-forte fit l'effet que l'on attendait, et les nouvelles que l'on reçut du gouverneur décidèrent les maréchaux à agir; Turenne écrivit à Mondejeu qu'il se tranquillisât, et que la place serait bientôt délivrée.

Digitized by Google

camp n'avait plus de vivres ni de munitions ; que par conséquent on ne pouvait plus faire de si fréquentes ni de si vigoureuses attaques ; que les soldats étaient atteints d'une maladie contagieuse qui en diminuait tous les jours le nombre.

Le conseil n'accueillit pas ces observations ; on y répondit qu'on était toujours maître de lever le siége quand on voudrait : qu'encore fallait-il voir ce que le Roi ferait quand il serait venu ; ce fut le sentiment de M.r le prince de Condé, parceque, disait-il, les lignes sont en trop bon état pour être forcées, pour peu que des braves gens veulent les défendre comme il faut. (1)

---

(1) Le prince de Condé n'avait cessé d'entretenir des intelligences avec plusieurs bourgeois, et un Franc-Comtois, qui s'était chargé de porter des nouvelles de sa part, sous le costume espagnol, comme étant envoyé par un espion de Turenne, vendit tout le complot, parcequ'un véritable espion du maréchal le contredit et le confondit; le Franc-Comtois fut pendu; mais les habitans furent sévèrement châtiés ; le gouverneur s'étant convaincu qu'il se tenait des conciliabules dans les églises et les couvens, et ayant en vain sommé les capitaines de la ville de se rendre sur la place avec leurs compagnies ; il se mit à la tête de trois escadrons avec Voignon, son neveu, officier de confiance, et les conduisit sur la grand'place, où était logé le premier capitaine des bourgeois ; il fit enfoncer la porte de sa maison qui était barricadée et le fit amener devant lui pour lui demander raison de sa désobéissance, Comme il n'avait pas d'excuse valable à

Digitized by Google

Le Roi arrivé le 18 à Péronne avec le cardinal Mazarin, et l'armée qui avait fait le siége de Stenay, sous le commandement des comtes de Gadanes et de Grandpré, ne s'occupa plus que de la délivrance d'Arras ; au moment où les troupes se mettaient en route pour l'Artois, le prince de Condé parut à la tête de soixante escadrons pour

---

donner, le gouverneur fit venir un prêtre et le bourreau. Dès que les bourgeois eurent connaissance de ce qui se passait, ils accoururent avec leurs capitaines à leur tête, pour recevoir les ordres du gouverneur. Les principaux se mirent à genoux pour lui demander la grâce de ce malheureux, pendant qu'on dressait une potence pour l'expédier. Alors, sans avoir l'air d'entendre, Montdejeu fit cerner les bourgeois et les fit enfermer dans l'abbaye de St.-Vaast avec ordre de fendre la tête au premier qui bougerait.

Pendant qu'ils étaient ainsi réunis, on fouilla toutes les maisons, où l'on ne trouva que des femmes, des vieillards et des enfans. Le patient néanmoins était resté sur la place entre le confesseur et le bourreau ; il ne se pressait pas de se confesser. Les échevins, les conseillers et les notables qui demandaient des égards, ayant été les premiers élargis, vont encore solliciter sa grâce ; le gouverneur la leur accorda, après qu'ils eurent de nouveau prêté serment de fidélité, et promis, non-seulement de ne rien faire contre la France, mais de l'avertir de ce qu'on aurait tramé à son préjudice. Il condamna le patient à rester en prison jusqu'à la fin du siége, et enfin, en attendant qu'il eut la fleur de lys gravé dans le cœur, il ordonna qu'on la lui mit sur la joue, ce que le prévôt fit exécuter.

Cette seule sévérité, exercée par Montdejeu, suffit pour maintenir les habitans dans l'ordre et la soumission.

Digitized by Google

les combattre ; mais l'on se couvrit si bien avec les équipages, les chariots et les bagages, qu'il lui fut impossible de les entamner, quoiqu'il les suivit jusqu'à St.-Pol.

Cette armée fut mise sous les ordres du maréchal d'Hocquinconrt, l'homme du monde le plus hardi et le plus entreprenant ; il reçut l'ordre d'attaquer le mont St.-Éloy et de s'en emparer ; on avait jugé nécessaire d'occuper ce point pour forcer les lignes.

Le maréchal avec son armée, composée d'environ 8000 hommes, attaqua vivement le poste qui se défendit assez longtems ; après s'en être emparé, il vint se retrancher dans l'ancien camp, attribué à César, au confluant de la Scarpe et du Gy ; il s'y fortifia d'une mauvaise tranchée, dont les traces subsistent encore ; le prince de Condé avait formé le projet de l'enlever dans cette position, et l'on prétend qu'il en serait venu à bout, si les Espagnols, jaloux de sa gloire, n'eussent refusé de le seconder.

Le 24 août, dans un conseil de guerre qui se tint le matin chez l'archiduc, les généraux, furent dans une grande indécision sur la conduite qu'ils devaient tenir ; ils étaient d'un avis unanime pour abandonner le siége ; mais ils craignaient que leur cavalerie, qui revenait de leur aller cher-

Digitized by Google

cher des munitions et qui était harassée de fatigue, ne se fit battre dans la retraite ; alors ils résolurent de défendre les lignes et de se secourir au premier signal, en se portant vers le point où aurait lieu la principale attaque.

Les souffrances des assiégés étaient arrivées à leur dernière période ; dans ce moment les Espagnols étaient dans la plus déplorable situation. Ils manquaient de vivres et de munitions ; il régnait, dans leur camp, une maladie contagieuse qui les emportait en 24 heures ; les assiégés, sous les ordres de leur intrépide gouverneur, avaient fait de si fréquentes sorties contre eux qu'ils étaient absolument rebutés ; ce n'était plus qu'à coup de bâton que l'on parvenait à leur faire monter la garde.

Le maréchal de Turenne procéda à la reconnaissance des lignes et, pour cette expédition, il ne se fit accompagner que de 1000 cavaliers seulement, tant il connaissait la lenteur des Espagnols qui ne se hasardent jamais à changer de position, sans avoir au préalable assemblé le conseil de guerre. Il se rapprocha tellement des retranchemens, qu'il entendit dire que c'était au quartier de don Fernando de Solis à monter la garde à la tranchée la nuit suivante. On assure que c'est ce qui le détermina à faire sa principale

Digitized by Google

attaque sur ce point, jugeant qu'il devait être plus faible.

L'armée française, forte de près de 40,000 hommes, avait à sa tête le maréchal de Turenne, elle était divisée en trois corps. L'un, sous le commandement immédiat de ce maréchal, (1) et les deux autres, sous les ordres des maréchaux de la Ferté et d'Hocquincourt. Dès le soir du 24 août, l'armée s'était rangée en bataille dans l'ordre où elle devait attaquer les lignes pendant la nuit.

Le maréchal de la Ferté fut chargé de l'attaque de gauche et devait chercher à pénétrer au quartier du comte de Fuensaldague qui s'étendait de la ferme d'Hervin, près de St.-Laurent, au village de Roclaincourt. Ce maréchal, qui avait son quartier-général à Pelves, y fit construire deux ponts sur l'un desquels défila l'infanterie, tandis que la cavalerie passait sur l'autre.

Le maréchal de Turenne dépassa le maréchal de La Ferté et se chargea de l'attaque du centre : le maréchal d'Hocquincourt était chargé de celle de droite, en partie sur le quartier de don Fernando de Solis et sur celui des Lorrains.

(1) Le duc d'York, frère du Roi d'Angleterre (depuis Roi lui-même sous le nom de Jacques II), commandait, dans le corps d'armée de Turenne, une forte division de cavalerie. Il se distingua beaucoup dans l'attaque des lignes et y reçut une légère blessure.

Digitized by Google

A dix heures du soir, l'armée quitta ses retranchemens de Monchy-Preux et passa la Scarpe en ordre, elle se dirigea par des chemins couverts sur le mont de St.-Éloy; après quelques heures de marche et s'étant rapprochée de ce point, un coup de canon se fit entendre, et peu après le bruit des tambours et le son des trompettes confirma le doute où l'on était d'être découverts; en conséquence, pour ne pas donner le tems à l'ennemi de se reconnaître, on résolut de hâter l'attaque, l'armée fit halte et se porta aussitôt vers les lignes.

Les Espagnols laissèrent franchir aux Français les premiers obstacles qui étaient au-delà du fossé: mais quand ils furent arrivés sur ses bords, ils firent sur eux une si furieuse décharge qu'elle était capable d'arrêter tous autres et c'est en ce moment qu'il périt le plus de monde; mais ces braves, sans s'étonner et suivant leurs officiers, s'élancèrent dans le fossé et le gravirent de suite de l'autre côté à l'aide d'échelles qu'ils avaient apportées. Le capitaine Fisicat, du régiment de Turenne, parut le premier sur le parapet; il y planta son drapeau aux cris de *vive Turenne!* Ses compagnons le suivirent et le secondèrent si bien, qu'en un instant les piquets furent arrachés et le fossé comblé; le marquis de Bellefond, avec ses enfans

Digitized by Google

perdus, débarrassa une barricade de chariots renversés et facilita, par ce moyen, le passage de l'infanterie et de la cavalerie.

Le maréchal de Turenne qui commandait en personne à cette attaque, qui eut lieu entre les quartiers Fuensaldague et Fernando de Solis, donna ses ordres sur-le-champ afin de profiter de ce premier succès, et aussitôt ses troupes défirent et culbutèrent tout ce qui se présenta.

Vellequier-Dumont, capitaine des gardes-du-corps, pénétra à travers les retranchemens au point qui lui fut indiqué et arriva le premier dans la ville.

Le maréchal d'Hocquincourt avait, de son côté, emporté le quartier de don Fernando de Solis, et s'étant ensuite dirigé vers sa droite, s'empara des ponts sur la Scarpe, et alla attaquer les Lorrains : après une faible résistance, les ennemis prirent l'épouvante, et le prince de Lorraine lui-même, se voyant sans ressources, ne pensa plus qu'à se sauver.

Le maréchal de La Ferté ne put exécuter les ordres qu'on lui avait donnés d'attaquer le quartier du comte de Fuensaldague ; il n'obtint aucun succès dans cette partie, parcequ'au moment de donner sur les lignes il trouva, dans un ravin qui coupait la circonvallation, les

Digitized by Google

troupes de l'Archiduc réunies à celles du comte de Fuensaldague ; elles couraient au secours des quartiers attaqués par Turenne et d'Hocquincourt; alors il appuya sur sa droite et pénétra dans les lignes par les ouvertures que Turenne y avait pratiquées, ce qui lui réussit parfaitement.

Comme on avait exécuté de fausses attaques sur presque tous les points et dans toutes les directions, les ennemis ne savaient quelle attitude tenir ; et quand le jour parut, ils furent très-étonnés de se voir entammés par le point qui leur semblait être à l'abri de toute atteinte et n'être pas celui qui devait être choisi pour les attaquer, puisqu'à l'exception du maréchal d'Hocquincourt, qui n'avait sous ses ordres qu'un faible corps, toute l'armée française occupait une position opposée.

Le prince de Condé, qui ignorait ce qui se passait aux quartiers des Lorrains et de don Fernando de Solis, et qui ne s'attendait pas que les lignes eussent été forcées de ce côté, s'y transporta dès qu'on l'eut instruit des désastres qui y avaient eu lieu. Il emmena tout ce qu'il avait de cavalerie et rallia tout ce qu'il rencontrait. Arrivé sur le champ de bataille, il fit cesser le carnage et allait repousser les Français, lorsque Turenne, qui l'observait,

Digitized by Google

s'apperçut qu'il faisait ses efforts pour gagner une hauteur qui devait lui être très-avantageuse.

Le maréchal rallia ses troupes à l'instant et marcha droit au Prince. Condé le reçut fièrement et le combat recommença. On ne sait de quel côté eut penché la victoire, si Montdejeu, avec toute la cavalerie de la place, n'était tombé à l'improviste sur le flanc droit du Prince ; alors toute résistance devint impossible, et quoique Condé s'en soit apperçu, il ne voulut néanmoins se retirer que le dernier. Il prit en bon ordre le chemin de Cambrai, emmenant avec lui prisonniers plusieurs officiers de marque.

Turenne, qui le vit tout couvert de poussière, l'admira et convint que s'il eut eu de l'infanterie pour le seconder, il eut pu rétablir le combat et balancer la victoire, parce que le pillage du camp, auquel s'étaient livrés les Français, les avait mis dans le plus grand désordre. Dans cette mêlée, le maréchal reçut un coup de feu dans le défaut de la cuirasse.

Dès le commencement de l'affaire, l'Archiduc, le comte de Fuensaldague et un grand nombre d'officiers généraux ennemis, s'étaient enfuis par la route de Douai.

Les Espagnols perdirent, pendant ce siége, 12,000 hommes ; on leur fit 3,000 prisonniers,

Digitized by Google

au nombre desquels on cite 300 officiers ; ils y laissèrent 63 pièces de canon, 5,000 tentes, 2,000 chariots, 8,000 chevaux et une assez grande quantité de vivres et de munitions arrivés de la veille ; les soldats s'emparèrent de la vaisselle des généraux, (1) d'un butin immense, de 25 carosses, d'une grande quantité de chevaux de maîtres et de tous les bagages des officiers.

Les Français perdirent peu de monde dans cette journée ; il n'y eut de péril qu'à la rencontre de M.r le Prince, où le combat ne dura qu'un moment.

Le 23 août, Leurs Majestés, avec Monsieur duc d'Anjou et toute la cour, ayant traversé l'armée qui les salua, firent leur entrée dans la ville d'Arras.

La Roi se logea à l'abbaye de St. - Vaast. Les habitans étaient dans l'ivresse de la joie et le *Te Deum* fut solennellement chanté dans la Cathédrale. Sa Majesté fit de suite combler la circonvallation et les tranchées et réparer les brèches faites à la place. Il donna des éloges à Mondejeu sur sa brillante défense et lui promit le bâton de maréchal de France. (2) La Cour, après avoir séjourné trois jours à Arras, prit le chemin de Paris.

---

(1) Ce fut, dit-on, à ce siége que les officiers généraux firent usage, pour la première fois, de vaisselle d'argent.

(2) Qu'il n'obtint cependant qu'à la fin de 1657, par les sollicitations de son neveu Voignon.

Les bourgeois d'Arras ne cessaient de dénoncer *Mondejeu*,

Digitized by Google

Depuis ce siége mémorable, qui est le dernier que la ville eut à soutenir, elle n'a cessé de donner des marques de son dévouement à la France.

En mars 1712, ses faubourgs furent brûlés et saccagés par un corps tiré des garnisons de Lille, Tournay, Douai, Béthune, etc. Après avoir, pendant une nuit, jetté des bombes et des boulets

---

ce qui justifiait les mesures qu'il avait prises pour prévenir leur rebellion. Pendant que ce gouverneur s'occupait à réparer la place, à combler les tranchées, à raser les lignes, à réparer les désordres du siége et à rétablir ses contributions ordinaires au-delà de la Lys (qu'il percevait militairement), on demandait sa tête au Roi. Le comte de Broglio s'était joint aux mécontens et s'était chargé de présenter leur placet au Roi, qui assembla son conseil pour examiner l'affaire. Brienne, secrétaire d'état, était d'avis qu'on arrêtât Mondejeu; même qu'on lui tranchât la tête, si les accusations étaient avérées; heureusement Letellier représenta au conseil qu'il ne convenait pas de troubler la joie publique par la mort d'un gouverneur qui, en faisant triompher le Roi, venait de porter le dernier coup à la fronde.

Par le moyen de ses contributions levées en pays ennemis, le gouverneur, au bout de dix mois, rétablit les fortifications d'Arras. Il eut le secret d'entretenir six mille hommes de garnison et de faire la dépense d'un souverain. Il avait 100 Suisses, tous portant sa livrée, 100 chevaux de selle et 50 de carosse, table ouverte et servie à toute heure; il avait de plus une compagnie de 120 cadets, tous gentilshommes à qui il donnait des maîtres, 100 pensionnaires en différens endroits, la plupart gens de lettres. Il y en avait à qui il donnait jusqu'à 4,000 liv. de pension; les moindres étaient de 400 écus

Don de VIENNE, *page* 212, 5.e *partie*.

Digitized by Google

rouges sur la ville et sur la citadelle où ils brûlèrent 150,000 rations de fourrages, ces troupes se retirèrent sans obtenir un plus grand fruit de leur démarche. Les habitans, joints à la garnison, étaient décidés à faire une sortie le matin pour enlever les batteries de l'ennemi ; mais, dès la pointe du jour, il avait battu en retraite.

Pour perpétuer le souvenir de la délivrance d'Arras, on y a de nos jours, aux cérémonies religieuses établies dès long-tems, ajouté des fêtes et des réjouissances publiques, preuve du prix qu'attachaient les habitans de l'Artois à porter le beau Nom de Français, qui désigne dans le langage moderne le Peuple le plus civilisé de l'univers.

La journée du 25 août 1654 a ajouté un fleuron de plus à la glorieuse couronne de Turenne, et, dans cette lutte bien longue de 53 jours, si leur illustre gouverneur et la garnison ont montré beaucoup de vaillance et de courage, les habitans n'ont pas moins donné de grandes preuves de leur patience et de leur résignation. On ne saurait trouver, en aucun pays, de meilleurs Français qu'à Arras, et nulle part il n'existe une plus grande unanimité de sentimens pour le Roi et la Patrie.

FIN.

Digitized by Google

PROGRAMME DES SUJETS DE PRIX

POUR 1825.

La Société Royale d'Arras propose pour prix à décerner en 1825, les sujets suvans :

I.er SUJET. — Histoire.

La nécessité de l'étude approfondie de l'histoire pour les hommes appelés à faire partie du pouvoir dans un gouvernement représentatif, étant reconnue, tracer la meilleure méthode à suivre pour faire de cette étude, une partie essentielle de l'enseignement complet des hautes écoles.

La Société demande à cenx qui traiteront ce sujet un apperçu des qualités, des talens et des circonstances de position à désirer chez les historiens qu'il faudrait mettre de préférence entre les mains des jeunes gens.

Prix : Médaille d'or de la valeur de trois cents francs.

II.me SUJET. — Éloge historique.

Eloge historique de M. Dumont de Courset,

Digitized by Google

né à Boulogne, auteur du Botaniste cultivateur, Membre honoraire de la Société, mort à Courset en 1824.

Prix : Médaille d'or de la valeur de deux cents francs.

III.me SUJET. Poésie.

Pièce de deux cents vers au moins sur ce sujet:

Le droit de la nature et des gens violé, à la honte des nations chrétiennes, par les états barbaresques.

Prix : Médaille d'or de la valeur de deux cents francs.

IV.me SUJET. — Statistique.

Mémoire sur un des quatre objets suivans pour une partie quelconque du département du Pas-de-Calais :

L'histoire naturelle;

L'histoire civile et politique;

Les antiquités;

La topographie et l'hygiène publique.

Prix : Médaille d'or de la valeur de trois cents francs.

Digitized by Google

Conditions générales.

Les ouvrages envoyés au concours pour 1825, devront être adressés, franc de port, au Secrétaire perpétuel de la Société Royale d'Arras, et être parvenus avant le premier Juillet, terme de rigueur.

Les concurrens ne se feront connaître ni directement, ni indirectement ; ils joindront à leur ouvrage un billet cacheté qui contiendra leurs nom, prénoms, qualités et domicile, et indiquera extérieurement l'Epigraphe mise en tête de l'ouvrage envoyé au concours, afin d'éviter toute erreur.

Aux termes des réglemens de la société, on ne fera l'ouverture que des billets applicables aux ouvrages couronnés ou mentionnés honorablement, et elle aura lieu en séance publique ; les autres billets seront brûlés sans être ouverts.

La Société ne rendra aucun des ouvrages qui lui auront été adressés.

Les membres résidens et honoraires sont seuls exclus du Concours.

Digitized by Google

TABLE

DES

MATIÈRES CONTENUES DANS CE VOLUME.

Page.

Discours d'ouverture, par M.r Lallart, Président. 1

Rapport sur les Travaux de la Société, par M.r T. Cornille, Secrétaire perpétuel. . . 10

Rapport sur l'Agriculture, par M.r Leviez, membre résident. 37

Rapport sur le Concours de Poésie, par M.r Aug. Cot, membre résident. 44

Rapport sur le Concours d'Economie publique, par M.r Leducq, membre résident. 55

Noms des Auteurs dont les ouvrages ont été couronnés et ont obtenu des médailles d'encouragement, ou ont été mentionnés honorablement. 96

Epître d'un fils à son père, pour le consulter sur le choix d'un état, par M.r Hardy, élève en droit. 98

Considérations sur la Mendicité, par M.r Thibault, avoué à Arras. 108

Digitized by Google

Page.

Mémoire sur les améliorations dont la culture du Pas-de-Calais serait susceptible, par M.r Piéron, avocat à Arras. 141

Le Soldat Français en Egypte, par M.r le baron d'Ordre, membre correspondant. 181

Elégie, par M.r Aug. Cot, membre résident. 186

Traduction libre de la 3.me Eglogue de Virgile, par M.r Aug. Cot, membre résident. 190

Rapport sur une nouvelle méthode de bornage, par M.r Lesueur, membre résident. 197

Notice sur le Siége d'Arras par les Espagnols, par M.r Ch. Buissart, membre résident. 211

Programme des Prix pour 1825. 249

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

MARCHÉS D'ARRAS.

ÉTAT DU PRIX MOYEN des Grains, Graines oléagineuses, Légumes secs, Fourrages, Huiles de graines, Bierre, Bois de chauffage et Charbons fossiles, avec celui de la Viande et la taxe du Pain.

ANNÉE 1824.	PRIX MOYEN DES GRAINS A L'HECTOLITRE.				PRIX MOYEN DES GRAINES OLÉAGINEUSES à l'hectolitre.					PRIX DES LÉGUMES SECS à l'hectolitre.			PRIX DES FOURRAGES au quintal métrique.		PRIX MOYEN A L'HECTOLITRE des huiles de graines			PRIX DE LA BIERRE à l'hectolitre.		PRIX MOYEN DES BOIS DE CHAUFFAGE au stère.					PRIX moyen au 100.	PRIX MOYEN DU CHARBON à l'hectolitre.		PRIX DE LA VIANDE AU KILOGRAMME.				TAXE DU PAIN AU KILOGRAMME 1/2.		
	Blé.	Seigle.	Scourgeon.	Avoine	OEillettes.	Colzat.	Lin.	Chanvre	Cameline.	Pois.	Haricots	Féves.	Foin.	Paille.	d'OEillettes.	de Colzat.	de Lin.	Forte.	Moitié.	Orme	Hêtre.	Charme.	Bouleau.	Bois-Blancs.	Fagots.	Valenciennes.	Frênes	Bœuf.	Veau.	Mouton	Cochon	Blanc.	Bizet.	Bis.
	fr. c.	fr. c.	fr. c.	fr. c.	fr. c.	fr. c.	fr. c.	fr. c.	fr. c.	fr. c.	fr. c.	fr. c.	fr. c.	fr. c.	fr. c.	fr. c.	fr. c.	fr. c.	fr. c.	fr. c.	fr. c.	fr. c.	fr. c.	fr. c.		fr. c.	fr. c.	fr. c.	fr. c.	fr. c.	fr. c.	fr. c.	fr. c.	fr. c.
Janvier...	14 05	8 13	8 10	5 13	15 17	15 46	» »	» »	12 82	12 »	13 »	10 50	7 40	3 80	61 50	60 »	» »	15 »	13 »	16 50	11 »	» »	»	»		2 »	2 »	» 90	» 90	» 90	1 60	» 48 3/4	» 40	» 33 3/4
Février...	14 93	7 38	7 72	4 71	14 45	14 25	13 25	9 »	12 26	11 50	12 50	10 »	7 40	3 80	61 »	52 50	60 »	15 »	13 »	16 »	11 »	» »	»	»		2 »	2 »	» 90	» 90	» 90	1 60	» 48 3/4	» 40	» 33 3/4
Mars.....	14 66	7 35	7 70	4 69	15 »	14 40	14 41	9 »	12 41	10 50	12 »	9 50	5 40	3 20	61 50	50 »	60 50	15 »	13 »	14 50	11 50	» »	»	»		1 50	1 50	» 90	» 90	» 90	1 60	» 48 3/4	« 40	« 33 3/4
Avril....	13 73	7 48	7 83	4 74	14 79	14 42	14 31	9 »	12 50	12 »	15 »	9 »	7 »	3 40	59 »	53 »	62 »	15 »	13 »	14 »	11 »	» »	»	»		1 50	1 50	» 90	» 90	» 90	1 60	» 48 3/4	» 38 3/4	» 32 1/2
Mai.....	13 10	7 41	7 24	4 80	15 23	13 66	12 62	» »	12 80	11 72	14 »	8 80	7 »	3 40	60 »	51 »	60 »	15 »	13 »	14 »	10 50	12 »	»	»		1 45	1 45	» 90	» 90	« 90	1 16	» 48 3/4	» 38 3/4	« 32 1/2
Juin....	13 57	7 41	7 78	4 74	14 71	12 23	» »	8 25	12 37	» »	» »	» »	7 »	3 40	61 »	47 50	60 »	15 »	13 »	14 50	10 75	12 »	»	»		1 45	1 45	» 90	» 90	» 90	1 16	» 48 3/4	» 37 1/2	» 31 1/4
Juillet....	13 91	7 26	7 30	4 59	14 44	12 59	» »	» »	» »	» »	» »	» »	4 80	3 »	60 50	47 50	63 »	15 »	13 »	14 50	11 »	12 »	»	»		1 45	1 45	» 90	« 90	» 90	1 16	» 49 1/2	» 40 1/4	» 33 3/4
Août....	13 80	7 »	7 50	4 50	15 »	12 40	» »	» »	» »	» »	» »	» »	4 59	3 »	61 50	47 »	» »	13 »	11 »	14 50	11 10	12 »	»	»		1 50	1 50	» 90	» 90	» 90	1 16	« 53 1/4	» 41 1/4	» 34 1/4
Septembre.	13 44	6 95	7 60	4 36	15 52	12 50	14 »	» »	10 15	» »	» »	» »	4 53	3 »	66 50	49 50	66 »	13 »	11 »	14 50	11 50	12 »	»	»		1 55	1 55	» 90	» 90	» 90	1 16	» 48 3/4	» 38	» 31 3/4
Octobre...	13 67	7 09	7 17	4 07	15 27	12 76	13 48	9 28	13 05	» »	14 »	13 »	3 50	2 80	67 »	50 50	64 »	13 »	11 »	15 »	11 »	12 »	»	»		2 »	2 «	» 90	» 90	» 90	1 16	« 48 3/4	» 39 3/8	» 32 1/2
Novembre.	14 33	7 21	7 87	4 »	15 95	14 13	14 06	9 22	13 41	12 50	13 »	13 25	4 »	2 80	66 50	52 »	» »	14 »	11 »	14 50	11 50	» »	»	»		2 05	2 05	» 90	» 90	» 90	1 16	» 50	» 40 5/12	» 33 1/3
Décembre.	14 80	8 09	8 58	4 23	17 50	15 73	15 95	10 30	14 »	13 »	12 50	» »	4 »	2 80	66 60	52 10	» »	14 »	11 »	14 75	11 »	» »	»	»		2 10	2 10	» 90	« 90	» 90	1 16	» 53 3/4	» 42 1/2	» 35 4/10

Digitized by Google

Digitized by Google

TABLE GÉNÉALOGIQUE ET SUITE DE TOUS LES COMTES, SEIGNEURS

ET AUTRES POSSESSEURS DE L'ARTOIS, depuis la 2.me lignée des Rois de France jusques à présent.

Premiers et plus anciens Comt. d'Artois.

THIBAULD, Comte ou Gouverneur d'Artois sous Carloman et Pépin, régnans l'an 745.

UNROCH I du nom, Comte ou Gouverneur d'Artois, depuis religieux en l'abbaye de St.-Omer, vivant sous Charlemagne.

- BERANGER, Comte d'Artois, vivant sous Louis le Débonnaire, décédé sans enfant l'an 836.
- S. EVERARD, Duc de Frioul, premier propriétaire du Comté d'Artois, beau-frère de Charles-le-Chauve.
- ADALARD II, Comte, propriétaire d'Artois et Abbé de St.-Vaast d'Arras, qui succéda à Everard, et décéda l'an 863.

- UNROCH II du nom, successeur de son oncle Adalard en l'Abbaye de St.-Vaast et au Comté d'Artois.
- RAOULT, Abbé de St.-Vaast d'Arras.

AUTHAMAR (vraisemblablement de la même famille des précédens) était Comte d'Artois et Abbé de St.-Vaast d'Arras, vivait l'an 900, sous Charles-le-Simple.

- ADALELME, dernier des anciens Comtes d'Artois, tué à Noyon l'an 912, sous lequel prétexte Arnoul (le vieil) Comte de Flandres, l'usurpa et le réunit à la Flandres.
- ARNOULD (dit le vieil) Comte de Flandres, usurpateur de l'Artois.

BAUDOUIN, Comte de Flandres, Seigneur d'Artois.

ARNOUL (le jeune) Comte de Flandres, Seigneur d'Artois, attaqué et vaincu par Hugues Capet l'an 988, qui prit l'Artois et lui rendit après, sous la souveraineté et hommage de la France.

BAUDOUIN (surnommé Belle-Barbe) Comte de Flandres, Seigneur d'Artois, mort l'an 1067, qui épousa Adèle, petite fille de Capet.

- BAUDOUIN (dit de Mons) Comte de Flandres, Seigneur d'Artois, lequel épousa Richilde, Comtesse de Mons et de Hainaut. → (*)
- ROBERT (dit le Frison) Comte de Flandres et Seigneur d'Artois par usurpation sur ses neveux. → A

(*)

1. ARNOUL, Comte de Fland., Seign.r d'Artois, tué jeune en la bataille de Cassel contre le Frison, son oncle, usurpateur.
2. BAUDOUIN VII du nom, Comte titul.re de Fland. et Seign.r d'Artois (usurpé par son oncle le Frison) et Comte de Mons et de Hainaut.

BAUDOUIN, Comte de Hainaut, II du nom, épousa Yoland de Gueldres.

BAUDOUIN, Comte de Hainaut, III du nom, (dit l'édifieur.)

A

- ROBERT de Flandres, dit le jeune, mort sans enfant l'an 1092.
- PHILIPPES.
- ALIX de Flandres, femme de Canut, Roi de Danemarck.
- GERTRUDE de Flandres, femme de Thierry d'Alsace-Landgrave, et Duc de Lorraine.

S. CHARLES de Danemarck, succéda à Baudouin, son aïeul, dans la Flandres et l'Artois; il fut tué l'an 1126, sans suite.

THIERRY d'Alsace, Comte de Flandres et Seigneur d'Artois après son cousin S. Charles de Danemarck.

- BAUDOUIN IV du nom, Comte de Hainaut, depuis Comte de Flandres—et d'Artois par sa femme Marguerite—de Flandres.
- MARGUERITE de Flandres, devenue Comtesse dudit lieu par la mort de son frère, épouse de Baudouin, Comte de Hainaut.

PHILIPPES, dernier Comte de Flandres de cette branche, Seigneur d'Artois, mort l'an 1191; il donna l'Artois à sa nièce Elisabeth.

Les Rois de Fr. Seig. depuis Comt. d'Artois.

ELISABETH ou ISABELLE de Hainaut, fut Dame d'Artois par la donation de son oncle Philippes, en faveur de son mariage avec Philippes-Auguste, Roi de France, qui érigea de nouveau l'Artois en comté pour son fils (mort le 14 juillet 1223.)

LOUIS, Comte d'Artois en sa jeunesse, depuis Roi de France, VIII.e du nom, mort le 12 novembre 1226.

Les derniers Comtes d'Artois.

- S. LOUIS IX du nom, Roi de France, ainsi que les autres Rois jusqu'à cette époque.
- ROBERT de France I du nom, Comte d'Artois par apanage, frère de St.-Louis, mort à Damiette, en 1250.

ROBERT 2 du nom, Comte d'Artois.

Du sang de France.

1. PHILIPPES d'Artois, Seigneur de Conches, qui précéda son père Robert. → (**)
2. MAHAUT d'Artois, devenue Comtesse d'Artois, par les jugemens des Rois Philippes le Bel, Philippes le Long et Philippes de Valois; elle épousa Orton, Comte Palatin de Bourgogne. → B

(**)

ROBERT, d'Artois, III du nom, Comte de Beaumont le Roger, qui perdit l'Artois contre sa tante Mahaut; il fut père de Jean, aïeul de Philippes, et bisaïeul de Charles d'Artois (dernier mâle) tous Comtes d'Eu.

B

JEANNE de Bourgogne, Comtesse et héritière de Bourgogne et d'Artois, femme de Philippes le Long, Roi de France.

Les Rois de France, Comt. d'Art.

2

- JEANNE de France, Comtesse de Bourgogne et d'Artois, femme d'Eude IV du nom, Duc de Bourgogne, Prince du sang de France.
- MARGUERITE de France, femme de Louis de Flandres, qui hérita de l'Artois sur Philippes de Bourgogne, son petit neveu.

Les Comt. de Flandres, Com. d'Art.

- PHILIPPES de Bourgogne, Comte d'Artois (qui précéda son père) l'an 1361.
- LOUIS dit (dit de Mâle) dernier Comte de Flandres; Comte d'Artois par sa mère.

Ducs de Bourgog. des deux familles Comt. d'Art.

- PHILIPPES, dein. Duc et Comte de Bourgog., Comte d'Artois, sans enfant de Marguerite de Flandres, sa femme, et eut pour héritière Marg.—de France, sa grande tante.
- MARGUERITE, Comtesse et héritère de Flandres et d'Artois, femme en 1.er lit de Philippes, dernier Comte d'Artois, femme en 2.e de Philip. de France, Duc de Bourgog, et en 2.e de Philip. de France, dit (le Hardi) 1.er Duc de Bourgogne.

JEAN Sans-Peur, Comte de Névers, Duc de Bourgogne, dit (le Mauvais) Comte de Flandres et d'Artois, assassiné sur le pont de Montéreau (Faut-Yonne) le 10 septembre 1419.

PHILIPPES, Duc de Bourgogne, dit (le Bon) Comte de Flandres et d'Artois, mort le 15 juin 1467.

CHARLES, dernier Duc de Bourgogne, dit (le Téméraire) Comte de Flandres et d'Artois, mort, au siége de Nancy, en 1477, le 5 janvier.

MARIE de Bourgogne, Comtesse de Flandres et d'Artois, femme de Maximil. Archiduc d'Autriche, morte le 25 mars 1482.

Les Princes d'Autriche, possesseurs de l'Artois.

PHILIPPES, Archiduc d'Autriche, I. du nom, Comte de Flandres et d'Artois. Sa femme Jeanne, héritière des Royaumes de Castille et autres, mort le 25 septembre 1506.

CHARLES V, Empereur, Roi d'Espagne et Comte de Flandres, possesseur (au droit que dessus) de l'Artois, dont il extorqua la souveraineté du Roi François I. Il a été père de PHILIPPES II, aïeul de PHILIPPES III, et bisaïeul de PHILIPPES IV, à present Roi d'Espagne.

LOUIS XIV, rentré dans la souveraineté de l'Artois le 7 septembre 1659. (Traité de paix des Pyrénées) mort le 1.er septembre 1715.

LOUIS XV, arrière petit fils du précédent.

CHARLES Philippe de France, Comte d'Artois le 9 octobre 1757, actuellement Roi de France.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

89004172235

b89004172235a

Digitized by Google

Digitized by Google

89004172235

b89004172235a